00102044

BOMBAY BRANCH
OF THE
ROYAL ASIATIC SOCIETY
TOWN HALL, BOMBAY.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 05 October, 2018

FRANKLEY

PP. C-

L'auteur et les éditeurs déclarent réserver leurs droits de traduction et de reproduction à l'étranger.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en février 1887.

PARIS. TYPOGRAPHIE E. PLON, NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

HENRY GRÉVILLE

FRANKLÉT

Cinquième Édition

102044
ac

PP CH3

PARIS
LIBRAIRIE PLON
E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
10, RUE GARANCIÈRE
— 1886

Tous droits réservés

843.8
102044

00102044

FRANKLEY

I

Le grand transatlantique, après avoir lentement viré sur lui-même, fit encore deux tours d'hélice et s'arrêta enfin le long de la jetée de sa Compagnie. Un plancher incliné, large de quatre ou cinq mètres, fut dressé le long du bord, et une foule pressée grimpa à l'assaut du noble bâtiment. C'étaient tous des parents, des amis, désireux de baiser plus vite les visages anxieux penchés sur le bordage, et de serrer les mains amies qui revenaient d'outre-mer.

On causait, on riait, quelques-uns pleuraient, car parmi les visiteurs était monté plus d'un voile de crêpe noir fixé à un petit chapeau de deuil; les garçons du bord couraient çà et là avec des paquets

de formes bizarres et incommodes ; la grue à vapeur ronflait à intervalles égaux, annonçant que le débarquement des colis était déjà commencé ; Horace Frankley comprit que le moment de descendre à terre était venu.

Chose étrange, à présent qu'il était arrivé, il ne se sentait plus le moindre désir de quitter le navire. Non qu'il l'eût pris à gré : la merveille des merveilles en fait de transatlantiques est toujours un logis banal, peu attrayant, qui ne laisse aucun souvenir agréable. Y eût-on passé des heures charmantes, la mémoire de ces heures ne peut que gagner à être séparée des visions qui les accompagnaient sur le fait : descentes périlleuses d'escaliers soudainement soustraits aux rigueurs de la perpendiculaire, fuite inopinée du potage tout à coup saisi d'une invincible horreur pour l'assiette qui le contient, apparitions dans les couloirs de silhouettes vagues, dans des inclinaisons invraisemblables, soudain raccourcies par le tangage, comme si elles se dérobaient sous elles-mêmes ; bref, la vie dans un milieu où jamais Newton n'eût pu découvrir les lois de la pesanteur.

Ce qui retenait encore Horace Frankley, alors que tous les passagers descendaient entourés de leurs proches, c'est précisément qu'il n'avait point de proches lui-même. Il avait presque honte, comme d'une inconvenance, de traverser tout seul

cette foule bruyante, où les visages connus de ses compagnons de route marquaient des points de repère, et, sans bien s'en rendre compte, il croyait sentir que ces voyageurs, destinés sans doute à ne jamais le rencontrer ailleurs, prendraient mauvaise opinion de lui, à le voir isolé. Alors un souvenir lointain vint lui serrer le cœur.

Très-petit, il était déjà revenu une fois dans son pays natal, et cette fois-là sa mère, toute blonde, toute fluette, si jeune qu'elle avait presque l'air d'une enfant, sa mère l'attendait sur la jetée. Son père, fier et tendre, avait pris dans ses bras le beau garçonnet de huit ans, pour le faire voir à la frêle créature qui l'avait mis au monde, et c'est ainsi, les pieds sur le rebord du spardeck, que maître Horace S. Frankley, comme un triomphateur, était rentré dans sa patrie.

Seize ans s'étaient écoulés depuis ce jour : la délicieuse petite maman dormait depuis bien longtemps déjà sous les ormes d'un beau cimetière plein de nids et de verdure ; le père dormait aussi, près d'elle, depuis cinq ans seulement, et Horace Frankley, tout seul, revenait d'Europe pour la seconde fois.

Il était allé « au vieux pays » pour se distraire d'abord, car la mort de son père lui avait causé un tel chagrin, suivi d'un ébranlement nerveux si fort, que le médecin de la famille avait ordonné l'Eu-

rope, comme il eût ordonné des piqûres de morphine. Et puis, une fois là, Horace s'était fatigué de Londres, où il devenait de plus en plus triste, et, comme tous ceux qui ont vraiment le désir de sortir de la foule et de se faire un nom d'artiste, il était venu à Paris.

Là, sa vocation s'était décidée, ou plutôt confirmée. Un citoyen des États-Unis ne s'adonne pas aux études platoniques : il doit être quelque chose, quitte à voir ensuite s'il peut être quelqu'un. Horace avait toujours aimé l'architecture. L'harmonie des lignes le touchait comme celle d'une noble symphonie ; le côté pratique de l'Américain, qui ne néglige point la question des finances, lui avait été inculqué presque de force par l'exemple et les conseils, pendant ses années d'études au pays natal. L'architecture, qui satisferait son penchant artistique en lui permettant de gagner beaucoup d'argent, lui parut devoir contenter à la fois lui-même et ceux de sa famille qui s'intéresseraient peut-être encore à lui.

Y en avait-il seulement, de ceux-là? Aux États-Unis, on se perd si vite de vue, dans les déplacements perpétuels infligés aux hommes par les nécessités d'une civilisation toujours plus étendue ! Après quatre ou cinq années d'absence, où retrouver les ingénieurs, les capitalistes, voire même les propriétaires d'antan?

Tel, resté dans ses souvenirs comme un des mil-

lionnaires de la Cinquième Avenue, était mort misérablement de la fièvre paludéenne en essayant de reconstruire sa fortune, ensevelie dans un effondrement colossal qu'il ne prévoyait pas vingt-quatre heures auparavant. Tel autre, auquel personne n'avait soupçonné la moindre capacité financière, s'était établi dans le Colorado et tenait dans ses mains les capitaux de toutes les entreprises de cet État.

Les lettres avec les amis s'étaient de plus en plus largement espacées ; les hommes n'écrivent guère, dans ce pays où toute peine doit rapporter un résultat immédiat; c'est par les journaux qu'Horace avait appris la grandeur ou la décadence de ceux qu'il avait aimés, et par leur silence il avait appris qu'il était oublié.

Cependant il ne pouvait pas s'éterniser sur ce navire, si détesté quelques heures auparavant, et auquel maintenant il se sentait attaché comme au seul endroit où il eût un chez soi. Sa chambre de Paris était loin; était-il certain de l'avoir jamais habitée? Nul logis ne l'attendait à terre, hormis l'asile banal d'un hôtel quelconque ; sa cabine avait été à lui, au moins... ; il y avait fait quelques rêves d'avenir; déjà elle ne lui appartenait plus. Il s'arracha à la fausse honte qui le retenait et, gâté par les habitudes européennes, il regarda autour de lui, cherchant des yeux un commissionnaire, un porteur, une main, enfin, au bout d'un bras, pour lui confier les

deux ou trois menus colis qu'il ne pouvait emporter, étant déjà chargé de sa valise et de sa couverture de voyage.

Il ne vit rien qui ressemblât à de l'aide. Les garçons du bateau, après avoir accompli les tâches qu'ils avaient acceptées d'avance, avaient disparu comme dans le chapeau d'un escamoteur; quant à obtenir le moindre secours des déchargeurs américains, Horace s'aperçut bien vite qu'il était inutile d'y penser. Ceux qui avaient quelque chose à faire étaient bien décidés à ne pas témoigner l'ombre d'une complaisance, et ceux qui ne faisaient rien n'en étaient que plus décidés à ne pas se déranger. La proposition même d'un pourboire ne put les faire sortir de leur indifférence. Horace prit alors trois ou quatre paquets d'une main, deux de l'autre, et, les doigts tordus dans les ficelles, empêtré comme un cheval entravé, tout imbu du sentiment de sa ridicule apparence, il descendit la pente roide et se trouva en bas. Il déposa bien vite les objets odieux dans un coin et regarda autour de lui : personne ne l'avait remarqué. Il souffla alors sur ses doigts, fort engourdis par le contact violent des courroies, et chercha à se reconnaître.

Il était sous le toit énorme du *wharf*. Quatre murailles de bois, aidées par une légère charpente, supportaient la toiture colossale. Derrière lui, des baies semblables à celle par où il venait de passer

donnaient accès sur l'autre quai, où le steamer destiné à partir prochainement se tenait amarré, en partie chargé. Au fond, une autre baie énorme laissait par instants entrer et sortir des voitures ; des courants d'air aigres et multiples l'enveloppaient sournoisement de tous côtés, sans qu'il lui fût possible de trouver un endroit assez abrité pour l'en défendre.

Il regarda alors en face et vit le navire qu'il venait de quitter se dresser devant lui comme une haute muraille. En cherchant un asile contre les vents coulis, il était arrivé à l'autre baie, celle par où se déchargeaient les bagages. Stupéfait, il contempla alors un spectacle qu'il n'avait encore jamais vu.

Sur le bateau, des hommes aux mouvements bizarres et désordonnés saisissaient les malles, les caisses, les paniers, avec une indifférence absolue pour la suscription *fragile*, si souvent et si naïvement répétée ; ils les entassaient par quatre ou cinq à la fois ; puis, sans prévenir, même par un cri, ils les lançaient à toute volée sur le plancher incliné, rayé longitudinalement de poutrelles en fer pour favoriser la descente. Le tout arrivait en bas, fiévreusement, comme si les pauvres objets inertes se trouvaient tout à coup des nerfs pour souffrir. Les colis lourds enfonçaient les plus légers, ou bien passaient par-dessus ; on entendait de temps en temps l'osier

et le bois mince crier de détresse ou de douleur; parfois un coup sourd annonçait qu'une grosse pièce en avait défoncé une moindre; par là-dessus, les étuis et les boîtes à chapeaux, les colis de petit volume voltigeaient comme de gros oiseaux de nuit. Une large caisse plate, qui portait en lettres énormes la suscription « Saint-Gobain, glaces », fila sur les rails de fer avec une telle rapidité qu'Horace ferma instinctivement les yeux, ainsi qu'on ne manque pas de le faire toutes les fois que l'on redoute un bruit éclatant. Mais le fracas était tel que le bris des glaces s'y fût noyé, et Frankley ne sut jamais en quel état le destinataire de cet envoi imprudent avait trouvé son bien.

— On n'a pas idée de cela! s'écria le jeune homme ahuri et quelque peu indigné de cette façon de traiter le bien d'autrui.

— Est-ce que vous ne pouvez pas vous remuer? lui jeta en pleine figure une voix maussade et contenue.

Au même instant, le pied d'un cheval s'appuya tranquillement sur la bottine d'Horace; heureusement, la bottine était large, et il retira son orteil sans dégât.

— Ne pouvez-vous pas crier gare? riposta vivement Frankley.

L'homme le regarda d'un air à la fois dédaigneux et étonné. Horace s'aperçut alors qu'il était entouré

de véhicules de toute espèce : charrettes, brouettes circulaient de tous côtés ; ceux qui les conduisaient ou les poussaient n'avertissaient point de leur présence et les enfonçaient avec un calme majestueux dans les côtes des personnes qui leur barraient le chemin. On se retirait sans mot dire, et Horace constata en moins d'une demi-minute que ceux qui s'offusquaient de ce procédé étaient des Européens.

— Je me suis gâté là-bas, pensa-t-il ; il faudra me réacclimater, mais pourtant...

Il n'acheva point sa pensée, car il venait d'apercevoir, voltigeant dans les airs, une caisse plate qui contenait son portefeuille d'études et de plans.

Vainement il essaya de réclamer le plus précieux de tous ses biens : un déchargeur quelconque l'avait voituré n'importe où. Cet incident le rejeta pour tout de bon dans la vie réelle, et il se mit à la recherche de ses bagages.

A mesure que les malles s'effondraient au bas du plan incliné, des hommes armés de lourds crochets de fer à long manche les tiraient à eux, enfonçant de préférence leurs crochets dans le bois, pour obtenir plus de prise ; d'autres les chargeaient sur leurs brouettes et les emportaient où bon leur semblait, de la façon la plus fantaisiste. Horace, ayant vécu cinq ans à Paris, n'avait pu se défendre d'acheter quelques bibelots, des tentures, de vieux morceaux de tapisserie, dont il avait orné jadis son logis ; le

tout formait un bagage assez respectable ; il se mit donc à la recherche de ses huit colis, et, au bout d'une heure trois quarts, il finit par les voir tous réunis. Il était à demi mort de fatigue et complétement abasourdi.

La visite de la douane se fit encore attendre assez longtemps, mais cette exigeante personne se montra clémente à son égard ; tapis et bibelots passèrent sans difficulté, peut-être parce qu'il se faisait tard, et Frankley, ayant remis ses caisses à un express-man, reçut en échange huit checks, morceaux de cuivre estampés de numéros, avec la promesse formelle que le tout serait dans deux heures à la gare centrale, d'où il voulait partir immédiatement pour Boston. Il mit les checks dans sa poche, avec une parfaite confiance dans le porteur, car ses compatriotes lui avaient assuré que l'exactitude de « l'express » dépassait celle du soleil.

Il se sentait les jambes engourdies et voulut aller à pied à la gare, mais il s'en dégoûta bientôt. La nuit tombait, et les rues presque désertes qui mènent aux quais d'embarquement lui paraissaient d'une tristesse mortelle.

Il monta donc dans un tramway qui se dirigeait vers le haut de la ville, et, livré à ses pensées, cherchant à se reconnaître aux carrefours, il traversa ainsi New-York. Arrivé à la gare, il attendit ses bagages et l'heure du train. L'heure du train vint

en son temps, mais le bagage se garda bien d'apparaître : ennuyé, affamé, car il n'avait point dîné, Horace remonta dans un tramway et s'en fut gîter à l'hôtel de la Cinquième Avenue. Plus il se rapprochait du centre, plus il rencontrait de voitures d'express chargées de bagages, et il put ainsi se convaincre que ses colis ne pourraient point se trouver à la gare centrale avant minuit.

— Si seulement on me l'avait dit! grommela-t-il. En voilà une corvée d'arriver de la sorte! Je voudrais bien être encore à bord.

Mais la pensée de l'excellent dîner qu'on allait lui servir lui rendit sa bonne humeur.

II

En passant dans l'espèce de corridor long et large qui devait le conduire au bureau de l'hôtel, Horace fut frappé de la quantité d'hommes de tout âge qui le peuplaient. Tous à peu près oisifs, les uns fumant, d'autres lisant un journal, la plupart ne faisant rien du tout, ils semblaient n'avoir d'autre mission en ce monde que d'être assis sur des divans de cuir, car ils ne regardaient même pas les allants et venants.

Horace était pressé, ennuyé; ses pieds étaient

glacés ; il avait hâte de se trouver dans un endroit hospitalier ; il s'arrêta devant l'espèce de comptoir où trois messieurs très-bien mis s'occupaient des affaires de l'hôtel et demanda, en saluant à la mode française :

— Avez-vous une bonne chambre?

Celui auquel il s'était adressé fit par-dessus son épaule, sans mot dire, un geste qui signifiait : « Adressez-vous à droite ».

Horace obéit et répéta sa question au monsieur de droite.

Sans paraître l'avoir entendu, le monsieur de droite continua de compulser le *Directory*, autrement dit le Bottin de la ville, dans lequel il cherchait une adresse ; il jeta ensuite quelques mots à un client qui semblait attendre avec beaucoup de flegme, et tourna le dos à Frankley, au moment où celui-ci, pour la troisième fois, réitérait sa question avec une légère nuance d'impatience.

— Numéro 223 ! cria le monsieur par-dessus la tête de plusieurs individus qui n'y prirent point garde.

Un personnage, vêtu d'un veston marron et d'une cravate cramoisie ornée d'une épingle superbe en similor, prit la valise des mains de Frankley et s'en alla. Machinalement, le jeune homme suivit le ravisseur, qu'il retrouva à la porte de l'ascenseur.

— Quatrième étage ; m'y trouverez.

Sur cette indication laconique, il disparut, et

l'ascenseur enleva Frankley, qui retrouva au quatrième étage sa valise et la cravate cramoisie. Après avoir fait une cinquantaine de mètres dans de vastes couloirs embrouillés, il fut introduit dans une chambre, et l'épingle en similor disparut de son horizon.

Horace poussa un soupir où le soulagement se mêlait à un peu de mélancolie. Il était logé, et sûr de dormir cette nuit dans un bon lit, mais il eût souhaité quelque chose de plus ou de moins, il ne savait trop.

Ce qu'il savait fort bien, c'est qu'il mourait de faim. Il se hâta donc de faire un peu de toilette et descendit au premier, guidé par de vieux souvenirs qui lui indiquaient la salle à manger.

C'était bien elle, avec sa grande porte ouverte, encastrée dans des colonnes de marbre ou de porphyre. Les mêmes glaces reflétaient des figures différentes, et le même majordome le remit avec la même dignité aux mains d'un valet empressé, qui le fit asseoir à une petite table de six couverts. Par bonheur, venu tard, il s'y trouvait seul.

Dès son entrée, une odeur particulièrement agréable, à la fois douce et aromatique, l'avait saisi : il regarda devant lui, et reconnut la classique pyramide de fruits : à cette saison de l'année, c'étaient les raisins muscat noirs, énormes, et surtout c'étaient les bananes qui répandaient un parfum exquis.

Tous les souvenirs de son enfance heureuse se précipitèrent sur Horace avec une telle intensité qu'il en fut étourdi. Il les avait oubliées, les bananes fraîches et savoureuses qui embaumaient la salle à manger de ses parents, et tout à coup, avec leur encens délicat, s'éleva devant Horace tout un cortége d'ombres passées... Il commanda son dîner, et pendant qu'un domestique mulâtre le servait avec un empressement silencieux, il resongea aux choses d'autrefois.

C'était à Washington d'abord ; une vision de marbre blanc sur le ciel bleu ; au printemps, une orgie de fleurs roses, rouges et blanches, débordant des squares et des jardins. Il avait passé là plusieurs années d'enfance, à jouer dans le sable et à courir autour des gazons.

Puis une maison de campagne, perdue derrière les grandes forêts, il ne savait plus où... L'été torride y dépouillait sa cruauté, tant les arbres étaient hauts et verts, tant le Potomac y versait de fraîcheur dans ses méandres paresseux.

Puis, plus tard, les années d'école ; alors, c'était à Boston. La douce mère était morte ; le père, appliqué sans relâche à ses travaux d'ingénieur, luttait énergiquement pour ramener à un quartier salubre et bien situé la faveur du public élégant, qui, on ne sait pourquoi, s'en allait vers des terrains malsains et marécageux... Il devait mourir à la tâche.

C'est alors qu'Horace, orphelin, attristé, esseulé, s'en était allé vers l'Europe... Il voulait pourtant y retourner, à ce Boston qui lui avait coûté si cher. Il avait cette secrète impatience de ceux qui ont envie de rouvrir une plaie mal cicatrisée pour la taquiner. Il savait qu'il souffrirait ; il le croyait du moins, et il eût voulu commencer tout de suite.

Il avait des amis à Boston ; des amis, c'est-à-dire des personnes qui probablement l'avaient oublié, mais qui avaient connu et estimé son père. Des amis comme cela, on en trouve toujours et partout ; ce qui importe n'est pas d'en avoir de tels, mais de savoir comment ils vous accueilleront. Or Frankley n'en avait pas la moindre idée.

Mais, outre ceux-là, il avait un ami, un vrai ; c'était un jeune peintre qui avait été son camarade de classe à Harvard-University, qui, depuis, était allé le rejoindre à Paris, où il avait passé deux ans, et qui, revenu dans son pays, s'était adonné avec acharnement à la peinture. Quoiqu'ils eussent l'un pour l'autre une affection réelle, les deux amis ne s'étaient guère écrit depuis leur séparation.

Au moment de quitter la France, Horace avait écrit à John May : « Je viens », et avait reçu en réponse ces mots : « Je vous attends. » C'est pour cela que, n'ayant pu partir le soir même, il s'en irait le lendemain.

Les bananes et le muscat avaient éveillé toutes

ces pensées dans l'âme de Frankley ; à titre de remercîment, il y goûta pour son dessert, et fut ravi de les trouver si fort au-dessus de ce que lui promettaient ses souvenirs.

Pendant qu'il dînait, la vaste salle se désemplissait assez vite. Les dames passaient devant lui pour gagner la porte, silencieuses, un peu roides, trop bien mises pour les idées d'un revenant d'Europe. Sa vue était choquée par le contraste moral qu'il voyait entre cette salle d'hôtel, où chacun pouvait venir dîner pour sept francs cinquante, et les corsages à demi ouverts où des roses se nichaient dans les dentelles tout contre la peau. La première impression de ses yeux déshabitués fut presque celle d'une inconvenance, puis le raisonnement prit le dessus.

— Après tout, se dit-il, pourquoi serait-ce plus inconvenant ici, pour sept francs cinquante, — sans le vin, — qu'au théâtre pour vingt ou trente francs, avec un rhume? Tout cela, en vérité, n'est qu'une affaire de forme.

Il regarda plus attentivement les femmes qui défilaient lentement, l'air impassible, accompagnées par des messieurs jeunes ou vieux, également impassibles et corrects, et s'aperçut que, presque toutes, elles avaient une jolie tenue et une taille agréable. Les jeunes joignaient à cela de beaux cheveux bruns ou blonds, et souvent un visage régulier, orné d'un teint charmant.

— Eh mais ! se dit-il, elles sont fort bien, mes compatriotes !

Il sentit une pointe d'orgueil national percer soudain dans son esprit jusque-là un peu accablé. Le parfum des fruits, l'abondance de la lumière électrique, les jolis visages, la richesse du décor qui l'entourait lui donnaient l'impression d'une vie luxueuse et facile. Il se leva et fit un tour dans le promenoir.

Les dames y étaient assises sur de somptueux canapés, et causaient deux à deux, mais sans paraître y prendre le moindre plaisir. Dans les salons, quelques groupes s'étaient formés. Les hommes avaient disparu pour la plupart, sauf ceux qui visiblement faisaient leur cour aux demoiselles ; mais dans ces pièces richement meublées, fastueusement éclairées, régnait un ennui morne. Une demoiselle ouvrit un grand piano à queue, joua de la façon la plus médiocre un morceau parfaitement insignifiant, puis laissa le piano et retourna s'asseoir sans que l'ennui général en parût augmenté ou diminué.

Frankley regardait tout cela avec la curiosité d'un homme qui cherche à retrouver son chemin.

— A quelle classe de la société peuvent bien appartenir ces gens-là ? La vie est chère ici, très-chère ! Est-ce que pour leur argent ils ne pourraient pas s'ennuyer moins copieusement ?

Telle fut sa première réflexion. La seconde, qui suivit aussitôt, fut plus courte :

— Comment peut-on vivre dans un hôtel, à moins d'y être absolument contraint, comme moi?

L'idée de cette vie de caravansérail lui devint tout à coup si odieuse qu'il descendit, acheta quelques cigares, en fuma un dehors et monta se coucher.

A peine dans son lit, il se retourna, avec le mouvement ordinaire de celui qui, s'étant bien installé, veut souffler sa bougie. Mais il n'avait point de bougie; sa chambre était éclairée par les quatre becs de gaz d'un lustre fixé au milieu du plafond.

— J'avais oublié cela, se dit-il en se levant d'assez bonne grâce et en riant de ses distractions qu'il qualifiait d'habitudes européennes.

Il se haussa sur la pointe des pieds pour tourner le robinet des becs de gaz; mais, quoique sa taille fût au-dessus de la moyenne, il ne put, sans ses souliers, les atteindre, tant ce lustre était haut. Sans se sentir humilié, il prit une chaise, monta dessus et éteignit trois des lumières. Au moment d'en faire autant pour la quatrième, il se ravisa.

Les émotions de la journée lui avaient donné un peu de fièvre, et il craignit d'avoir soif. Avec la prudence d'un homme qui a passé cinq hivers dans un logis d'étudiant et qui n'aime pas à se lever la nuit, il chercha une carafe pour se verser un verre d'eau.

N'en trouvant point, il se rappela qu'aux États-Unis l'eau glacée est un des éléments les plus indispensables à la vie ; revêtant les plus nécessaires de ses vêtements, il sonna, et, après un temps suffisamment long, il se vit apporter une sorte de cruche où les morceaux de glace choquaient les parois avec un petit bruit cristallin fort agréable. Il prit cet objet des mains du domestique, referma sa porte et s'approcha de son lit. Point de table. Il chercha des yeux autour de lui. La chambre, assez grande d'ailleurs, n'en possédait qu'une, énorme, incapable de se loger dans un espace restreint. Frankley songea aux chaises : elles étaient toutes à ressorts, rebondies et rembourrées d'une façon fort engageante, mais qui les rendait impropres à remplir l'office de table.

— A la guerre comme à la guerre! dit-il en posant la cruche à terre, dans le voisinage de son oreiller, de manière à l'avoir sous la main.

Il remonta alors sur la chaise, éteignit le dernier des becs de gaz et se dirigea vers son lit, guidé par la faible lueur qui filtrait à travers les volets. Il avait sans doute mal calculé ses distances, car son dernier mouvement renversa la cruche, dont l'eau glacée se répandit dans ses pantoufles, lui procurant ainsi un bain de pieds aussi froid qu'inattendu.

— Maladroit! se dit-il à lui-même avec quelque humeur.

Il chercha alors des allumettes pour rallumer le

gaz ; mais en allant vers la commode où il savait devoir les trouver, il heurta la chaise restée sous le lustre et se fit passablement mal à l'orteil, ce qui le décida à reculer.

— Tant pis ! fit héroïquement Horace. Si j'ai soif, je me lèverai de meilleure heure.

Il retourna soigneusement ses pantoufles, afin d'en faire écouler le contenu, et se coucha. Les draps étaient fins, le lit moelleux et, de plus, immobile, ce qui lui donnait plusieurs supériorités sur la couchette de cabine encore occupée la nuit dernière. Frankley s'endormit d'un sommeil délicieux, n'eut point soif et se réveilla au matin, enchanté de la vie.

III

Le grand Pullman-car roulait sur ses excellents essieux, avec un léger balancement qui n'était pas sans charme. Couché plutôt qu'assis dans un large fauteuil très-confortable, Frankley regardait défiler devant lui les paysages de la Nouvelle-Angleterre. Les parois extérieures du wagon-salon n'avaient d'opaque que l'armature nécessaire pour encadrer les vitres et supporter la toiture. Horace pouvait

faire pivoter le fauteuil sur lui-même et regarder de tous côtés dans la campagne les feuillages nuancés, rutilants sous le soleil d'automne, la plus belle saison de ce pays.

Il avait choisi, pour se rendre à Boston, la plus jolie des trois ou quatre lignes qui font communiquer les deux villes, celle qui longe le rivage jusqu'à Providence, et, pour mieux réjouir ses yeux, il s'était placé du côté du wagon qui regardait la mer. Le paysage était aimable et méritait cette attention, quoique les lignes n'en eussent rien de grandiose.

C'étaient des bois d'essences variées, où dominait l'érable avec des teintes d'un rouge incandescent; des rochers aux formes arrondies et d'une teinte verte assez originale perçaient le sol par endroits, et, tout autour, le gazon s'étalait sur des croupes gracieusement renflées. La mer était tout près, bleue et douce au regard, tantôt resserrée en criques par des promontoires peu élevés, tantôt parsemée de petites îles élégantes de forme; ces îles étaient plantées d'arbres, parfois d'un seul arbre, qui leur donnait une apparence de décor d'opéra-comique tout à fait amusante.

Les îles succédaient aux criques, les gazons aux forêts; de temps à autre, le train traversait un village aux maisons de bois, dont l'architecture ou plutôt l'absence totale d'architecture dénotait une origine assez ancienne. Ces villages avaient une

apparence propre et décente, mais dépourvue de tout sentiment pittoresque. Pas un parterre, pas une fleur n'égayait ces demeures puritaines; point de moulures sur les charpentes, pas la moindre décoration extérieure; les rideaux de mousseline bien fermés défendaient le *home* contre tout regard.

— Comme on doit être parfait dans ces maisons-là! se dit Horace.

Et sa pensée irrévérencieuse ajouta sur-le-champ:

— Et comme on doit s'y ennuyer!

Mais, à mesure qu'il s'éloignait de New-York, les villages devenaient de gros bourgs; toute agglomération prenait de l'importance; les manufactures dressaient leurs murs percés de cent fenêtres; des filets de vapeur s'échappaient de partout, donnant l'idée d'un travail intérieur. La côte était semée de petits ports où se reposaient des barques de toute grandeur et des bateaux à vapeur de moyenne taille.

— On se remue par ici, pensa Horace; comme tout cela s'est agrandi depuis que je l'ai quitté!

La nuit tombait très-rapidement. De grandes lueurs dorées persistèrent quelque temps dans le ciel, se reflétant sur la mer absolument tranquille, sans même une ride, protégée qu'elle était par les nombreuses îles qui forment sur cette côte une sorte de golfe prolongé. Le ciel et la mer furent roses

pendant un instant, d'un rose éclatant, invraisemblable, puis un gris opalin remplaça partout l'illumination éteinte, et la lune leva sur les promontoires son globe d'or liquide.

— C'est beau, oh ! c'est vraiment beau !

Horace avait failli le crier tout haut, tant son enthousiasme était vif. Il se leva pour s'étirer les jambes et aussi pour cacher un peu de confusion. Mais il était seul.

Le train venait de quitter une station où le Pullman-car avait laissé tous ses voyageurs ; une des portes s'ouvrit à l'extrémité, et le conducteur entra, précédant une jeune fille d'environ vingt ans.

Grande, blonde, belle d'une beauté régulière, trop régulière peut-être, elle ne pouvait manquer d'attirer le regard. Habituée à exciter l'attention, elle s'assit, sans être troublée le moins du monde, dans le fauteuil voisin de celui de Frankley. Avec une aisance parfaite, elle arrangea autour d'elle son sac, deux journaux et son manteau de voyage, puis se mit à lire un livre commencé qui paraissait l'intéresser beaucoup.

Horace eut envie, on ne sait pourquoi, de connaître le titre du volume. En se penchant un peu, il lut facilement le titre d'un roman quelconque. C'était, du reste, une de ces éditions vulgaires, à bon marché, faites pour être jetées après lecture. La jeune fille avait fort bien vu le manége de Fran-

kley, mais elle ne daigna pas s'en émouvoir, ni même en sourire, et continua sa lecture après avoir pris dans son fauteuil à pivot l'attitude la plus favorable à la fois à sa lecture et à sa beauté.

— Très-jolie! pensa Horace. — Le paysage s'était assombri, la lune était derrière lui, et l'intérieur du wagon, qui jusque-là lui avait paru si peu intéressant, l'absorbait tout à coup, comme s'il venait d'y faire des découvertes. — Très-jolie, et certainement très-intelligente!... Un peu gâtée peut-être par l'habitude des hommages...

Il s'absorba dans la lecture d'un journal que jusqu'alors il n'avait pas même songé à déplier; mais son attention ne s'arrêta guère sur les caractères prodigieusement ténus du *New-York Herald;* derrière cet écran gigantesque, il s'abritait pour regarder sans indiscrétion sa jolie voisine, qui lisait fort tranquillement.

Enfin le train ralentit sa marche; à droite et à gauche, le ciel s'étoila de lanternes vertes et rouges, fixées à des hauteurs considérables, et, au milieu de ce feu d'artifice permanent, Frankley entra dans la gare de Boston.

Sa compagne avait fermé son livre, agrafé son manteau et réuni les petits objets qui lui appartenaient, avec la même placidité indifférente. Elle se leva, mais Horace l'avait précédée, et, lorsqu'elle se présenta pour sortir au haut du petit escalier qui

donne accès dans les wagons, il était au bas et lui offrait l'appui de sa main.

Elle y posa à peine la sienne, esquissa l'ombre d'un salut de la tête et se mêla aux voyageurs épars sur le quai. L'instant d'après, Horace la vit passer, suivie d'un domestique nègre qui portait une valise. Elle disparut pendant qu'il montait dans le coche fastueux qui devait le conduire à son hôtel.

— Comment! dit-il en contemplant ce prodigieux véhicule, la voiture du sacre! Elle existe encore?

Il s'installa dans cette machine extraordinaire dont la caisse peinte en écarlate portait des dorures et des paysages absolument inattendus. Deux voyageurs s'assirent un peu plus loin sur les coussins de velours rouge, car ce carrosse peut contenir une douzaine de personnes, et d'une allure très-satisfaisante ils remontèrent au cœur du vieux Boston, par le Trémont street.

La lumière électrique donnait un air de fantasmagorie aux ormes superbes du parc communal, qui laissaient pendre leurs bras échevelés, vierges des atteintes des ciseaux; d'un côté de la rue s'étendait ce vaste et beau jardin, aussitôt suivi d'un autre, et du côté opposé, des magasins brillants, aux vitrines savamment agencées, attiraient les regards des passants.

Une allègre activité régnait dans la rue, quoiqu'il

fût neuf heures et demie du soir; des marchands de fruits et de bonbons étalaient leurs tentations en plein vent, à peine garantis par un auvent de bois. Sans qu'on entendît grand bruit de voix, on pouvait juger que les gens qui marchaient là causaient entre eux de leurs affaires ou de leurs plaisirs.

— Cher vieux Boston, soupira Horace avec une joie intime et profonde; c'est tout à fait délicieux de te revoir!

IV

Assis en face de son ami, dans la grande salle à manger de l'hôtel, à cette heure à peu près déserte, Frankley mangeait des huîtres avec le très-vif plaisir d'un homme qui a fait son dernier repas à midi, alors qu'il est dix heures du soir. Les deux jeunes gens se regardaient de temps en temps, avec l'expression d'une joie tranquille.

— C'est quelque chose que de vous avoir là! dit enfin Horace. Cela ne me donne ni une situation, ni ce qu'on appelle la stabilité dans la vie; mais il me semble que tout cela viendra, puisque je vous vois. Depuis mon arrivée en Amérique, tout m'a paru irréel; vous êtes réel au moins, vous, John!

— Je l'espère! répondit John T. May avec un large sourire qui découvrit des dents très-blanches. Moi aussi au retour j'avais un peu l'idée que j'étais le Sosie d'un certain John May qui avait vécu deux ans à Paris... Pendant six semaines, je ne savais pas au juste si c'était lui ou moi, le faux ou le vrai, qui se trouvait de ce côté de l'Océan... Mais lorsque j'ai connu les mauvais jours, j'ai su tout de suite à quoi m'en tenir. C'était bien moi qui étais ici, et pas d'erreur!

— Les mauvais jours? fit Horace en arrêtant sa fourchette. Vous en avez eu, de mauvais jours?

— Parfaitement mauvais. Imaginez tout ce qu'il y a de pire en ce genre! La faim, la soif, l'impossibilité de payer son logement, et l'autre impossibilité, encore plus cruelle, de décider votre blanchisseuse à accepter votre linge une fois de plus sans être payée.

Frankley cessa de manger et devint soucieux.

— C'est ce qui m'attend peut-être, dit-il.

— Ce ne serait pas une raison pour ne pas souper ce soir, riposta John May, qui était incontestablement de l'école du bon sens.

Horace reprit sa fourchette, mais d'un air distrait; d'ailleurs il n'avait plus faim.

— Allons, venez dans ma chambre, lui dit May; nous y causerons tranquillement.

La chambre était petite, mais avenante. Le jeune

artiste avait cloué sur les murs de grandes feuilles de paravents japonais, qui lui donnaient un air habité, même en l'absence du locataire.

— Celle-là, dit-il en montrant une figure de femme aux gestes bizarres et menaçants, c'est la Fortune. Je la conjure de temps en temps, afin qu'elle me regarde d'un œil favorable...

— Et celle-ci? fit Horace en indiquant une autre figure coquettement drapée, son éventail sur les lèvres et placée à la tête du lit.

— Chut! répondit May d'un air mystérieux; celle-ci, c'est ma confidente. Je lui dis tout.

— Et que vous répond-elle?

— Elle me donne de très-bons conseils. Elle m'empêche parfois de trop songer à l'autre, qui gesticule là-bas... Allons, belles dames, soyez-nous favorables, et daignez sourire à mon ami, qui vient vous rendre visite.

Cette incantation terminée, ils s'assirent côte à côte sur un vieux petit canapé qui sur ses vieux jours avait fini par humaniser ses ressorts jusqu'à permettre de s'y enfoncer confortablement.

— Vous n'avez donc pas réussi tout d'abord en revenant de France? demanda Horace.

May fit un geste de gamin en éclatant de rire :

— Réussi! Mais, mon cher ami, je n'ai pas encore réussi à l'heure qu'il est! Je gagne le strict nécessaire.

— Vous vendez pourtant vos tableaux?

— Pas un seul! Vous verrez demain à mon atelier quelle belle collection!

— Qu'est-ce que vous faites alors?

— Je donne des leçons de dessin aux demoiselles, et même aux messieurs, quand j'en trouve.

Horace resta consterné.

— Vous aviez pourtant du talent! dit-il tristement.

— J'en ai encore! du moins, je l'espère! Mais la peinture, voyez-vous, n'est respectable que lorsque celui qui la fait est célèbre. Toujours la même chose, dans tous les arts et dans tous les pays : Faites-vous connaître et nous vous achèterons. Mais comment se faire connaître, si on ne vous achète pas? Alors je me suis mis à donner des leçons.

— Cela vous a-t-il au moins rapporté quelque chose?

— Beaucoup. Je suis maintenant un jeune homme tout à fait sérieux et bien vu dans la société. Je vous ai dit tout à l'heure que je gagnais le strict nécessaire ; ce n'est pas tout à fait vrai; je me limite dans mes dépenses, afin de mettre un peu de côté, très-peu... de quoi aller travailler pendant l'été à la campagne. Mais cela n'est pas le nécessaire!

— Oh! soupira Frankley, il y a tant de choses

de luxe qui sont absolument nécessaires..., le repos, par exemple!

— Oui! Vous souvenez-vous du temps où nous étions élèves aux Beaux-Arts ensemble, à Paris? Nous bûchions comme des malheureux, et nous regardions avec dédain les autres, les Français, qui allaient faire des parties de canotage, des déjeuners à la campagne. Nous nous disions que c'étaient un tas de paresseux et que seuls nous étions les braves et honnêtes travailleurs... En définitive, ils faisaient plus d'ouvrage que nous, et du meilleur...

— Aussi nous avons fait comme eux!

— Et nous nous en sommes bien trouvés. Tenez, l'an dernier, je suis parti pour les Adirondacks...

— Les quoi?

— Les Adirondacks, les montagnes de l'État de New-York. Vous ne les connaissez pas? Je vous y mènerai, vous verrez cela! J'ai vécu trois semaines d'une vie absolument sauvage, dans un pays absolument nouveau. J'avais un guide, une espèce d'homme des bois, chasseur et pêcheur à la fois. Nous avions un petit canot très-léger qu'il portait sur sa tête quand nous voulions vivre à terre, et, pour traverser les petits lacs qui coupent la forêt par milliers, nous avions nos deux rames. En avons-nous passé des nuits à regarder les étoiles au-dessus de nos têtes, — ou bien leur reflet dans l'eau, — à vivre de notre chasse et de notre pêche, comme les

sauvages du temps passé ! Avec cette différence que les Indiens n'avaient pas l'idée de leur bonheur, et que, moi, je l'avais, je vous en réponds ! Pensez donc, je n'ai pas rencontré trois fois un être humain, mon guide excepté.

— Ça, c'est une vraie joie, conclut Horace. Mais vous me faites trembler avec votre sauvagerie. Attendez que je me réacclimate ! Je suis devenu très-Européen sans le faire exprès...

— Laissez donc ! Pas plus que moi. Vous le verrez bien ! Et puis, vous savez, elle a du bon, la vieille Europe ! Ceux qui n'en disent que du mal ont tort ! tout autant que ceux qui n'en disent que du bien !

— Vous souvient-il, John, quand nous étions à l'École ?

Ils dévidèrent bien avant dans la nuit le fil de leurs souvenirs de Paris.

V

— Le passé, c'est très-bien, Horace, dit May, lorsqu'ils se retrouvèrent le lendemain matin ; mais l'avenir est plus intéressant pour le moment. Qu'avez-vous l'intention de faire ?

— De l'architecture, répondit bravement l'archi-

tecte. Est-ce qu'il n'y a pas de maisons à bâtir à Boston?

— On ne fait que cela! Mais avez-vous des lettres pour des gens d'ici?

— Non. Est-ce nécessaire? Mon père a laissé de bons souvenirs... Je pensais que ses anciens amis...

— Eh! mon cher, les anciens amis de votre père seront, je n'en doute pas, charmés de vous accueillir; mais qui est-ce qui vous présentera à eux? Il faut un commencement à tout : le point d'appui d'Archimède. Aussi, pourquoi vous êtes-vous laissé oublier?

Horace reconnut qu'il avait eu tort, et promit de se chercher des recommandations sans plus tarder.

— Autre question. Excusez ma franchise, mais il faut être net. Quelle fortune avez-vous?

— Aucune, répondit Frankley très-simplement. A la mort de mon père, j'ai touché un petit capital qui m'a servi à faire mes études; il m'en reste un millier de dollars que je me suis promis de n'entamer que dans un cas très-grave, et puis une petite propriété dans le Sud, près de Charleston... Cela me venait de ma mère; mais aujourd'hui...

— Vous êtes puissamment riche! s'écria John.

— Non, ma petite propriété me paraît très-compromise. J'ai dû, il y a dix-huit mois, donner pleins pouvoirs à un certain monsieur qui la gérait pour

moi,.. un voisin qui s'en était chargé... Il y avait des réparations à faire.

— Et depuis que vous avez donné vos pleins pouvoirs, il n'y a plus eu de réparations?...

— Ni de propriété, conclut Horace avec un soupir. Mais à présent que je suis revenu, je vais m'occuper de cette affaire.

— A condition que cela ne vous coûte rien, ajouta May d'un air fort sage. Sinon, autant vaudrait brûler vos *greenbacks* que de les dépenser à faire poursuivre un coquin. Cela, c'est un aphorisme que vous pouvez trouver dans Aristote. Très-forts, les anciens Grecs, sur la procédure! Alors, vous avez un petit capital et point de revenus?

— C'est cela.

— On vous dira de mettre votre capital dans les affaires. Autant de donneurs de conseils, autant d'affaires. Voulez-vous mon avis? Laissez-le chez votre banquier, s'il est sûr, et demandez un petit intérêt. Si petit que soit l'intérêt, c'est toujours bon à prendre!

— Entendu, fit Horace.

— Et puis, il faut tout de suite vous remuer. Connaissez-vous quelque ami qui vous soit resté des anciens temps?... un professeur, un médecin, un légiste?...

— Je crois que mon vieux professeur Bright me fera bon accueil. C'est lui qui m'enseignait les

mathématiques à Harvard, et il m'aimait assez. J'allais parfois chez lui, et il dînait souvent chez mon père.

— Parfait! s'écria John. Voyez-vous, Frankley, dans ce vieux Boston que l'on affuble de sobriquets, nous avons une qualité primordiale, une qualité que vous ne trouverez pas dans les villes plus modernes : ici, on est de la bonne société, homme ou femme, pourvu que l'on appartienne à une bonne vieille famille ou que l'on justifie d'un véritable mérite personnel. La fortune ne compte absolument pour rien dans ces cas-là, et nous laissons très-bien les millionnaires à la porte pour fêter une vieille dame en lunettes qui est venue dans les *cars* du tramway, si elle est de bonne famille et bien élevée.

— Très-bien! répondit Horace; en ce cas, je pense qu'on ne me laissera pas à la porte, car, *primo*, je ne suis pas millionnaire, et, *secundo*...

— ... Ne vous avancez pas trop, Horace, car vous n'êtes pas une vieille dame en lunettes. Soyez modeste! On ne peut pas tout avoir. Allez chez votre professeur; moi, je vais donner une leçon.

Ils se trouvaient au coin du Trémont street; ils montèrent chacun dans un *car* en se tournant le dos et se dirigeant l'un vers le nord, l'autre vers l'ouest.

VI

Cambridge est un lieu bien particulier. On ne saurait guère lui donner le nom de ville, car ce lieu manque de ce qui constitue une ville : les rues, les magasins, l'activité commerciale ou industrielle.

C'est une ville morale et intellectuelle où, sauf deux ou trois exceptions, les rues sont des avenues ombreuses, bordées de jardins au fond desquels on aperçoit des maisons. Les jardins sont presque des parcs, les maisons sont vastes et belles, et tout cela porte un air de grandeur fort en harmonie avec la destination de l'endroit.

Si Harvard-University n'existait point, Cambridge aurait-il une raison d'être? Oui, pour tous ceux qui sont amoureux des vieux arbres, des gazons épais et du chant des oiseaux. Ce serait alors une thébaïde délicieuse, un avant-goût des Champs Élysées, où se rencontreraient les sages revenus ici-bas des erreurs de la vie.

Mais Harvard-University, ou simplement Harvard, comme l'appellent familièrement ses amis, est le cœur même de Cambridge; ce cœur bat fort, d'un mouvement régulier et noble, qui envoie dans

les veines des États-Unis les pulsations d'un sang riche, généreux et jeune.

C'est là que se font les meilleures études, dit-on dans les environs. Pour ne décourager personne, nous dirons simplement que les études y sont excellentes. Mais il y a quelque chose de moralement supérieur à la science, c'est le mobile qui pousse à la rechercher, comme aussi la façon dont elle est enseignée. A Harvard, l'enseignement ne produit que des hommes de bien. C'est le plus bel éloge qu'on en puisse faire.

Sous les avenues épaisses, le long des larges trottoirs, on voit circuler après les classes la jeunesse studieuse et gaie qui ne perd pas une bouchée de grec ou de latin, quoiqu'elle s'adonne frénétiquement au *football*, au *lawn-tennis*, au *polo* ou à tout autre exercice du corps. Les ormes qui baignent dans Charles-River leurs longues branches pendantes savent quelles parties de canotage se complotent à leur ombre et s'exécutent en plein soleil; ils se réjouissent aussi à entendre les belles voix fraîches des jeunes hommes chanter les *glees* à quatre parties qui sont la joie des universités anglaises et américaines. Dans ce mélange singulier de vie en plein air et de science, tout l'être humain se développe harmonieusement et se prépare aux luttes de la vie.

C'est ce que pensait Frankley en foulant aux

pieds les feuilles sèches qui lui chantaient la chanson bien connue d'automne. Il se revoyait adolescent, courant dans les avenues, se baignant dans la rivière, dépensant en cris, en mouvements, en vie animale, toute l'exubérance qu'on porte en soi quand on est jeune, et qui, comprimée, tourne souvent à l'aigre ou à l'amer.

Il suivait machinalement le chemin qu'il avait suivi écolier, et, sans qu'il eût levé la tête, ses pieds l'avaient mené, à travers une pelouse, devant un petit perron de trois marches, conduisant à une galerie couverte qui faisait le tour de la maison.

Des feuillages grimpants s'enroulaient autour des piliers avec leur coloris éclatant, que faisait mieux ressortir la teinte grise des murailles. Une porte vitrée s'ouvrit en face de lui, dans le renfoncement produit par une double porte massive, ouverte à deux battants, et une jeune fille en sortit.

Elle était mince et mignonne, presque petite, mais d'une extrême élégance de formes. Sa tête fine portait une masse superbe de cheveux quasi noirs, où brillait un reflet chaud. Ses yeux, d'un gris bleu, abrités par de très-longs cils châtains, avaient une douceur pour ainsi dire magnétique. Tout son visage exprimait une bonté sérieuse, à moins qu'un sourire presque enfantin ne vînt épanouir sa bouche un peu grande. Alors elle était exquise et semblait toute jeune.

Au repos, elle portait son âge, vingt-quatre ans, ni plus ni moins.

En apercevant Frankley, elle s'effaça légèrement, comme pour laisser entrer le visiteur inconnu; mais, au lieu de baisser les yeux avec une modestie vraie ou fausse, elle regarda cet hôte inattendu.

— Ce n'est pas vous! dit-elle en faisant un pas vers lui; ce n'est pas Horace Frankley?

— C'est lui-même! répondit le jeune homme en lui tendant la main avec un vif mouvement de plaisir. Vous m'avez reconnu, miss Ella?

— Vous êtes toujours le même. Pas changé du tout! Seulement vous voilà homme, et vous n'étiez guère qu'un gamin quand vous êtes parti. Oh! je vous demande pardon! ajouta-t-elle en rougissant un peu. Papa va être si content! Venez par ici!

Il l'avait suivie dans la maison, dont l'odeur particulière le replongea aussitôt dans un monde de souvenirs. C'était un parfum très-doux et très-subtil qui venait d'une certaine natte de Chine suspendue dans l'antichambre, et jadis apportée des Indes dans une caisse de vanille dont elle avait gardé l'arome.

Miss Ella avait ouvert la porte d'une vaste pièce donnant sur les derrières du jardin, et se tenait sur le seuil, toute rose et souriante de la surprise qu'elle allait faire.

— Papa, dit-elle, quelqu'un est venu vous voir. Devinez!

— Le docteur Abby? répondit la voix très-faible et très-douce du vieux professeur.

— Non, papa! Ce n'est pas quelqu'un de Cambridge.

— Alors, c'est trop difficile!

— Devinez, papa! Quelqu'un que vous aimez! Vous en avez parlé hier pendant le dîner!

Le clair regard de miss Bright allait de son père au visiteur encore caché dans la pénombre du corridor, et elle souriait, encourageant le vieillard à creuser sa mémoire.

— Hier? Mais hier... j'ai parlé d'Horace Frankley! Il est en Europe...

— Non, cher monsieur Bright, il est ici pour vous serrer la main, dit Horace en entrant.

Le vieux professeur regarda son élève avec un bon sourire, semblable à celui de sa fille, et lui tendit les deux mains en se laissant aller doucement sur le dossier de son grand fauteuil.

— Ah! Frankley! C'est bon de vous revoir, dit-il. Cela me rajeunit de... De combien, Ella?

— Mais, papa, de cinq ou six ans au moins, répondit-elle.

Elle se tenait derrière lui, toute souriante, comme un bon petit génie coiffé d'un toquet de plumes : on eût dit qu'après avoir présidé à cette œuvre de reconnaissance amicale, elle n'avait plus qu'à s'envoler vers d'autres parages où son intervention conciliante était attendue

— Papa a été très-malade il y a trois ans, dit-elle en se tournant vers Horace; il a été alors cinq mois au lit, et nous avons eu bien peur. A présent, il va tout à fait bien.

— Tout à fait bien! répéta Bright d'un air satisfait.

— Je ne puis pas en dire autant de maman, malheureusement...

Le clair visage d'Ella s'était assombri; et ses fins sourcils se froncèrent un peu, comme sous l'aiguillon d'une peine intérieure.

— Maman est obligée de garder le lit toujours, continua-t-elle. De votre temps, monsieur Frankley, elle n'allait déjà pas trop bien.

— Non... je m'en souviens... murmura le jeune homme, un peu confus de l'avoir oublié si longtemps.

— Et maintenant, cela ne va plus du tout. Mais nous ne lui laissons pas le temps de s'ennuyer, n'est-ce pas, papa?

— Non, certainement! fit le vieillard avec conviction.

— Alors, monsieur Frankley, je vous laisse avec papa. J'allais faire une petite course quand je vous ai rencontré, mais je ne serai pas longtemps. Je vous retrouverai ici, n'est-ce pas?

— Je ne sais... enfin je suis sûr de vous revoir, une fois ou l'autre, miss Ella, maintenant que vous m'avez reconnu!

Elle était sur le seuil, prête à sortir; elle s'arrêta.

— Et vous? Vous ne m'auriez pas reconnue? dit-elle avec son délicieux sourire.

— Vous ne m'en avez pas laissé le temps! fit-il en riant.

Un petit signe de tête amical, un dernier regard de tendresse à son vieux père, et elle disparut. Frankley eut l'impression qu'on venait tout à coup de fermer une fenêtre. La lumière et la gaieté s'en étaient allées en même temps qu'elle.

Une demi-heure d'entretien avec M. Bright en apprit beaucoup au jeune homme sur la famille du professeur, plus même qu'il ne l'eût souhaité.

Rien n'était changé au mobilier, sinon que les planches de la bibliothèque avaient admis, on ne sait par quel miracle de compression, quelques volumes de plus. Tout était seulement un peu plus vieux, les étoffes plus râpées, les tapis plus minces; le vêtement même de Bright était plus élimé qu'aucun de ceux qu'Horace lui eût jamais vus. Évidemment, la prospérité de la maison ne s'était pas accrue.

— Lorsque j'ai été malade, il y a trois ans, lui dit le professeur de sa voix très-douce et très-faible, qui semblait un écho de celle d'autrefois, il m'est arrivé une chose vraiment fâcheuse; j'ai complétement perdu, pour un temps, l'usage de la parole. On ne m'entendait plus. Ella savait lire sur mes lèvres, sans quoi je n'aurais pu faire comprendre

même un désir : depuis, la voix m'est revenue, mais pas assez forte, vous pouvez en juger par vous-même, pour que je puisse continuer à professer. Alors je me suis retiré; on a été gentil, oh! très-gentil avec moi... Mais ce n'est plus la même chose. J'ai des élèves ici, cependant, qui veulent que je leur explique les mystères de l'algèbre... Cela me désennuie, et puis j'ai Ella.

Il avait Ella, c'était clair, Frankley l'avait bien vu pendant les deux ou trois minutes qu'elle était restée auprès de lui. Et madame Bright avait-elle aussi Ella?

— Certainement. Sans notre fille, je ne sais ce que deviendrait ma femme; elle la dérange de ses occupations plus de vingt fois par jour!

— Miss Bright a des occupations!

— Je crois bien! Elle peint des fleurs sur porcelaine pour une des plus grandes maisons de céramique de la Nouvelle-Angleterre. C'est tout à fait une artiste. Et elle gagne beaucoup d'argent avec cela! Vous ne le saviez pas?

Frankley s'aperçut alors que son vieux professeur n'avait plus la lucidité d'idées qui le caractérisait autrefois; néanmoins, en causant avec lui, il apprit tout ce qu'il désirait savoir, et s'assura en même temps que les relations sociales de la famille Bright étaient aussi belles et aussi sûres qu'au temps de son ancienne splendeur. Au bout d'une autre demi-heure, il se leva pour prendre congé.

— Vous restez avec nous pour le lunch? lui dit Bright avec cordialité.

Horace avait envie d'accepter, mais il eut vaguement l'impression que miss Ella seule avait le droit d'inviter dans cette maison-là. Il refusa donc avec douceur, et promit de revenir bientôt.

Il n'avait pas fait cent pas dans l'avenue qu'il vit venir à lui miss Bright, chargée d'un petit paquet très-soigneusement ficelé, qu'elle portait avec précaution.

— Des tasses en porcelaine, se dit-il. Pauvre fille! je l'ai connue si brillante et si choyée!

Elle s'était arrêtée devant lui.

— Pourquoi n'êtes-vous pas resté pour le lunch? lui dit-elle à brûle-pourpoint. Est-ce que papa ne vous aurait pas invité?

— Si fait, répondit-il avec un peu d'embarras; mais vous n'étiez pas là, et j'ai pensé...

Elle commençait à rire, lorsqu'elle surprit le regard qu'Horace attachait encore sur le petit paquet.

— Papa vous a dit? fit-elle en rougissant jusqu'à la racine des cheveux. C'est vrai! je peins des petites machines... Ce n'est pas bien beau, allez! Votre ami John May a beau m'en faire des compliments, je ne crois pas un mot de ce qu'il me dit.

— Il doit pourtant s'y connaître!

— Parce qu'il est peintre! Oh! ce qu'il fait et ce que je fais n'ont pas le moindre rapport! Mais vous

le verrez bien. Rentrez-vous avec moi pour le lunch?

— Non... excusez-moi..... au premier jour...

— C'est vrai. Vous êtes arrivé hier? hier soir? C'est gentil à vous d'être venu nous voir.

— C'est ma première visite, repartit Frankley, qui se sentit soudain encouragé. Mais ce ne sera pas la dernière que je vous ferai... J'aurai bien des conseils à vous demander.

— A moi? fit Ella surprise.

— Oui... Vous me direz comment on s'y prend pour faire fortune...

— Fortune? répéta la jeune fille tristement.

— Ou figure dans le monde, quand on est dénué de ressources et plein de courage.

— Est-ce de vous qu'il s'agit? demanda-t-elle d'un air sérieux.

En ce moment, elle paraissait plus vieille que son âge. Un pli douloureux s'était creusé entre ses sourcils, un autre descendait du coin de sa bouche.

— C'est de moi. Et j'ai grand besoin d'appui... d'appui moral surtout....

Il lui parlait avec une entière confiance, comme s'il ne l'avait jamais quittée, ou tout au moins comme s'il l'avait beaucoup connue auparavant. Cela s'était fait en un instant, lorsqu'il avait deviné qu'elle portait des tasses de porcelaine pour peindre.

— Venez, dit-elle simplement. Nous ferons de notre mieux.

Ils se serrèrent la main en silence et se séparèrent.

Lorsque miss Bright eut atteint le perron de la maison, elle resta un instant immobile avant de tourner le bouton de la porte.

— Pauvre, très-pauvre alors? se dit-elle. Eh bien! j'aime presque mieux cela! Il faut qu'un homme connaisse les difficultés de la vie... Il en vaut mieux après!

Là-dessus, la brave petite fée entra dans la maison de son père.

VII

Frankley rentra à son hôtel le soir, après avoir déposé des cartes chez tous ceux qu'il supposait avoir gardé la mémoire de son père. John May l'attendait avec un scintillement particulier des yeux qui présageait de bonnes nouvelles.

— Qu'avez-vous de bon à m'annoncer, mon cher camarade? dit Horace.

— J'aime autant vous le dire, car vous ne devineriez jamais! Je vous ai trouvé une leçon.

— Une leçon? Vous rêvez, John! Une leçon de quoi?

— Une leçon d'architecture.

Les deux jeunes gens se regardèrent et éclatèrent de rire ensemble.

— Je ne me serais jamais imaginé qu'on pût enseigner l'architecture de cette façon-là. Il veut donc être architecte, votre jeune homme?

— Ce n'est pas un jeune homme, et ce n'est pas pour devenir architecte.

— Alors, c'est un vieux monsieur qui veut surveiller en connaisseur les maisons qu'il fait bâtir?

— Ce n'est pas un vieux monsieur non plus, et il n'est point question de maisons. C'est une dame.

Horace ouvrit de très-grands yeux.

— Quand je dis une dame, c'est une demoiselle; c'est une de mes élèves; en apprenant que vous étiez arrivé, frais émoulu de l'École, elle s'est écriée : « Papa, c'est une occasion unique! Je veux apprendre l'architecture; rien ne me sera plus utile dans la vie. » Son père a consenti, et je vous présente demain.

Frankley s'assit pour réfléchir.

— Ce n'est pas sérieux? dit-il au bout d'un moment.

— Tout ce qu'il y a de plus sérieux; vous le verrez bien. Je vous offre mes félicitations, Horace, pour ce premier succès.

Mais il y avait sur la physionomie de May quelque chose qui piquait la curiosité de Frankley.

— Vous ne me dites pas tout! fit-il avec un peu d'inquiétude.

— Je vous assure qu'il n'y a rien de plus. J'ai un peu envie de rire en vous parlant, c'est la vérité! La chose est originale en elle-même! Et puis, n'ai-je pas le droit d'être content lorsque je plante peut-être le premier jalon de votre fortune?

Le lendemain, vers dix heures, les deux amis sonnèrent à la porte d'une des plus jolies maisons de Beacon street. Ce n'était pas une des plus récemment bâties, mais une élégance châtiée avait présidé au choix des proportions; sans que la fantaisie y prît une part exubérante, comme cela arrive parfois, il y avait dans les dispositions ornementales une originalité des plus aimables. L'œil de l'architecte en fut flatté.

Un domestique nègre vint ouvrir, et les jeunes gens se trouvèrent dans une antichambre spacieuse; un petit perron intérieur de quelques marches était orné d'une rampe de bois ouvragé; les murs, couverts jusqu'à hauteur d'homme de boiseries menuisées, portaient dans leur partie supérieure une frise peinte, qui faisait courir des fleurs et des feuillages jusqu'au-dessus de la porte. L'espace réservé entre la frise et la boiserie donnait place à quelques tableaux assez bons.

L'escalier qui conduisait aux régions supérieures s'enfonçait derrière un pan de muraille à demi dis-

simulé par un rideau de tapisserie froncé sur des anneaux de cuivre.

A droite, un salon de réception offrait par sa porte ouverte une hospitalité somptueuse, mais où rien ne pouvait trahir les goûts ni les habitudes des maîtres du logis. Ils étaient riches; voilà ce que disait la maison, rien de plus.

Un pas léger se fit entendre, et une jeune fille entra. Presque avant de l'avoir regardée, Horace avait reconnu sa compagne de voyage.

— Monsieur May, bonjour!

John présenta son ami.

— Charmé de vous voir, monsieur Frankley. Asseyez-vous, je vous prie!

La voix était riche et sonore, bien timbrée, presque éclatante, mais contenue par l'éducation.

La jeune fille s'assit en face des deux amis.

— Mon père va venir. Comment vous plaît Boston, monsieur Frankley?

— Boston est un vieil ami; je l'ai toujours aimé, et je suis heureux de le revoir.

— Ah! je pensais que vous étiez du Sud.

— Ma famille était originaire du Sud, mais mon père a vécu ici plusieurs années. J'ai fait mon éducation à Harvard.

— Oh! vraiment! Vous êtes débarqué d'avant-hier seulement? A New-York? Comment vous plaît New-York?

— Je ne saurais le dire; je n'y suis pas resté vingt-quatre heures, et jadis je n'ai jamais fait autre chose que de le traverser.

— Ah!... Nous sommes de New-York.

Ici, un homme d'environ cinquante-cinq ans entra dans le salon. La présentation fut faite, et M. Motter s'assit, sans quitter des yeux le jeune architecte. Derrière ses lunettes brillaient des yeux gris très-vifs, d'une expression singulièrement pénétrante; sa bouche avait exactement la même expression que les yeux, qu'elle complétait au point que quiconque les avait vus ensemble ne pouvait plus se les représenter séparément. Des cheveux et des favoris gris, épais et bien plantés, complétaient cet ensemble à la fois intelligent, prudent et hardi.

C'était un vrai type d'Américain, et ce qu'il offrait de particulièrement agréable, c'est que ses yeux perçants vous regardaient en face. Ce pouvait être gênant, mais au moins on était sûr de n'être jamais épié à la dérobée par ces yeux vigilants; pour un honnête homme, c'était une sécurité; c'est ainsi que le comprit Frankley.

Après quelques formules de politesse, la question fut abordée. Mademoiselle Katie Motter voulait prendre des leçons d'architecture.

— Singulière idée, direz-vous, pour une demoiselle! Ce n'est pas mon avis. Je ne vois pas pourquoi une demoiselle n'apprendrait pas tout ce qui peut

s'apprendre, dans les limites de la décence et du bon sens. L'architecture n'est pas plus absurde que l'astronomie.

Katie tourna son beau visage du côté de la fenêtre et regarda dans la rue avec la plus complète indifférence pour l'astronomie. Ce dédain était si marqué que Frankley ne put s'empêcher de se demander si elle ne traiterait pas un jour l'architecture de la même façon.

— Avez-vous du temps de libre, monsieur Frankley? dit le père, de sa voix tranquille.

Oui, Frankley avait beaucoup de temps de libre, mais il se garda bien de le dire. On choisit deux heures par semaine, et il fut convenu que le jeune architecte apporterait ses études, pour que miss Katie pût s'y intéresser. John se leva, Horace en fit autant; ils saluèrent, secouèrent tour à tour la main de M. Motter et de sa fille, et se trouvèrent dans la rue.

— Je suis chargé de vous offrir un cachet de trois dollars, dit May aussitôt qu'ils eurent fait quelques pas.

— J'accepte! fit Frankley d'un ton distrait. Et même, savez-vous ce que je me dis? Je n'aurais pas dû accepter d'argent... Il me semble que mes leçons auraient été mieux appréciées.

— Voilà l'Européen qui reparaît! s'écria May en riant. Cachez ces choses sentimentales et chevaleresques au fond de vos malles, pour votre prochain

voyage à travers l'Océan, mon cher; ici, ces choses-là ne sont pas de mise. Si vous ne voulez pas être payé, on ne prendra pas vos leçons, c'est très-simple. Et puis, si vous ne vous faites pas payer, de quoi vivrez-vous? Six dollars par semaine, ce n'est pas le Pactole, mais c'est un commencement.

Frankley ne répondit pas. Il marchait d'un air absorbé. Tout à coup il se tourna vers son ami :

— Quelle étrange personne que miss Motter! La connaissez-vous depuis longtemps?

— Depuis deux ans, répondit laconiquement John May.

— Elle est très-belle... très-belle. Ne trouvez-vous pas?

— C'est mon opinion.

— Quelle... quelle espèce de personne est-ce? continua Frankley.

May garda un instant le silence.

— Vous le verrez quand vous aurez causé avec elle, répondit-il ensuite.

— Mais vous pouvez bien m'aider un peu... Est-elle sympathique ou non?

— Mon cher ami, le propre de la sympathie est précisément de se porter sur chaque être humain à des degrés tellement différents qu'il est impossible de juger pour autrui.

— Mais, John, vous et moi, nous avons infiniment de points de ressemblance! Nous aimions les

mêmes choses jadis... Il me semble que ce qui vous plaît doit aussi me plaire, et l'inverse...

— En ce cas, répliqua May d'une voix grave, je pense que vous aurez de la sympathie pour miss Motter.

— Comme vous me dites cela! fit Horace avec une nuance d'étonnement. — Il regarda son ami, mais le visage de John était impénétrable. — Eh bien! continua-t-il d'une voix lente, comme s'il analysait ses propres sentiments au fur et à mesure de ses paroles, telle qu'elle est, avant que je la connaisse, miss Motter me paraît plutôt antipathique. Elle est très-belle, elle a un charme étrange, et je crois que j'éprouverais pour elle un sentiment plus semblable à l'aversion qu'à l'amour.

— Eh! mon cher, personne ne vous demande d'en être amoureux! s'écria May avec un accent de gaieté qui fit tressaillir un écho.

Ils traversaient en ce moment l'ancien Common Wealth, le communal de la ville, planté d'arbres superbes. Un vieux cimetière se trouvait enclavé dans le parc, et les pierres tombales surplombaient un peu le chemin à cet endroit. Cinquante pas plus loin, elles se réunissaient dans une sorte de creux; le lierre tapissait le sol, et ce coin de parc était au moins aussi joli que le reste.

— Vous êtes-vous figuré qu'il entrait dans vos fonctions d'être amoureux de vos élèves? Je vais,

en ce cas, vous en chercher bien vite une douzaine, afin que la quantité vous oblige à répartir vos sentiments sans les laisser monopoliser par une seule belle. Eh! Frankley, flirtiez-vous en Europe?

— Non! répondit laconiquement l'architecte.

— Tant pis pour vous! Le flirt, voyez-vous, c'est excellent pour la santé et aussi pour le moral. Cela vous tient un homme en éveil, cela l'oblige à être toujours aimable, attentionné, galant même, ce qui est une qualité. On court, on fait des commissions pour les belles; c'est bon pour la santé. Il est vrai qu'en échange on est parfois dans les courants d'air; mais quand on est jeune, qu'importe!

— Et quand on est devenu vieux?

— Quand on est vieux, on a des rhumatismes, une femme pour les soigner, et on va en Europe sous prétexte de les soigner. Avouez, Horace, que le flirt a du bon, quand ce ne serait que ce résultat définitif de vous envoyer en Europe sur vos vieux jours.

— Nous verrons bien! fit Horace toujours distrait.

Ils avaient quitté le Common et marchaient le long de Trémont street. Tout à coup Frankley s'arrêta avec un petit sursaut.

— Qu'avez-vous donc aujourd'hui? dit May; vous êtes nerveux comme un jeune cheval.

— Vous avez conservé le vieux cimetière? demanda Frankley.

Sa question était parfaitement inutile ; le cimetière était devant eux, longeant la rue ; les pierres tombales se trouvaient si près qu'on eût pu les toucher de la main à travers la grille qui seule les séparait des passants.

Personne, d'ailleurs, n'y faisait attention. Dans cette ville, les vivants coudoyaient les morts sans que les uns et les autres eussent l'idée de s'en plaindre. Au bout du terrain funéraire, le grand hôtel Trémont dressait ses murailles percées de fenêtres innombrables.

— Je le croyais disparu, continua Horace ; on a dit tant de fois qu'on le rendrait à la vie normale !

— Il y a tant de choses que l'on dit et qu'on ne peut pas faire ! conclut sentencieusement May. Allons dîner, Horace, il est deux heures bientôt ; c'est le moment où notre hôtel nous offre le repas sérieux de la journée, allons y faire honneur.

— A deux heures de l'après-midi ? fit Frankley d'un air un peu dégoûté.

— De deux à quatre, cher Parisien. Ne faites pas la petite bouche, sinon vous apprendrez bientôt aux dépens de votre estomac qu'un homme ne peut pas vivre entre un déjeuner à neuf heures du matin et un souper à sept heures du soir.

En effet, Frankley dîna, et même de fort bon appétit.

— Il faut manger, en ce pays, dit John en manière

d'aphorisme, sinon le pays vous mange. Et, de plus, ajouta-t-il, comme vous payez votre dîner de deux heures, que vous le mangiez ou non, je vous engage à ne point faire de générosité superflue à l'endroit des propriétaires d'hôtels. Vous aurez assez d'occasions de jeûner, si le cœur vous en dit, quand vous serez amoureux.

— Pourquoi voulez-vous absolument que je sois amoureux? demanda Frankley étonné de cette insistance.

— N'est-ce pas la loi commune? répondit tranquillement John, qui ce jour-là avait décidément l'esprit tourné à la philosophie.

VIII

Frankley commença à donner des leçons à miss Motter. En y réfléchissant, il avait presque regretté d'avoir accepté ; M. Motter lui plaisait assez, mais sa fille produisait sur le jeune homme une impression singulière, qu'il ne pouvait pas définir et à laquelle il craignait de se laisser aller.

Cette impression était faite à la fois de répulsion et d'autre chose de contradictoire que toute la métaphysique de Frankley ne parvenait pas à analyser.

Loin de Katie, il était à peu près sûr de la détester; mais quand elle était là, il se sentait impuissant à réagir contre la sorte particulière d'attrait qu'elle lui inspirait.

Elle lui disait : « Montrez-moi ceci, causons de cela, » et, si peu disposé que fût Horace à lui obéir, il lui obéissait pourtant, avec une certaine mauvaise grâce dont elle s'apercevait fort bien. Elle déployait alors, pour vaincre cette résistance, un charme magnétique, une séduction délicieuse dont Horace ne pouvait se défendre, quoiqu'il n'en fût pas la dupe.

Après dix minutes d'entretien, dès la première leçon, il s'était aperçu qu'elle était très-intelligente, et même plus qu'intelligente.

Elle avait une faculté d'assimilation vraiment remarquable; on eût dit qu'elle s'emparait de toute notion nouvelle et qu'elle l'absorbait en la pressant contre son beau front blanc, souvent appuyé sur sa main. Un léger froncement de sourcils, un peu de concentration à peine visible, et le front s'éclaircissait, les yeux perdaient leur fixité intense; l'idée nouvelle était comprise, plus que comprise; dès lors, elle pouvait en expliquer elle-même les tenants et aboutissants à Horace ébahi.

Durant la leçon, elle livrait ainsi toute son intelligence, tout son goût pour la science, toute la partie de son être immatériel qui pouvait gagner quelque

chose au contact de Frankley. Katie lui faisait développer sa pensée jusqu'à ce qu'elle fût devenue claire et presque nouvelle pour lui-même.

Questionnant toujours, suivant la coutume de son pays, elle arrivait à savoir tout ce qui lui avait paru intéressant; elle en semblait fort satisfaite, et le sourire qu'elle adressait à son jeune professeur, avec le *shakehands* obligé, lorsqu'il se levait pour partir, était un remercîment fort doux; mais Frankley n'en était pas plus heureux pour cela.

— Elle me dévore, dit-il un jour.

Le regard de May pesait sur lui depuis un moment, avec toute l'autorité d'une question directe.

— Vous trouvez que j'ai l'air fatigué? Je le suis. Vous avez entendu parler de ces goules qui s'attachaient à un pauvre homme pour lui sucer tout son sang? Miss Katie n'a pourtant pas l'air d'une goule; mais je déclare que, si cela se prolonge, elle m'aura bientôt sucé tout le cerveau. C'est un drainage complet. Je ne comprends pas comment elle peut emmagasiner tout ce qu'elle extrait de moi!

— C'est une fille bien extraordinaire! fit John d'un ton méditatif et sans paraître autrement ému.

— Est-ce qu'elle vous absorbe de la même façon? demanda Horace.

— Moi? non! C'est plutôt moi qui apprendrais d'elle. Elle sait tout!

Frankley resta silencieux.

Depuis qu'il s'occupait d'architecture avec Katie, il n'avait presque plus travaillé pour lui-même.

Sauf les visites, qui tiennent une place si prodigieusement encombrante dans la vie aux États-Unis, il n'avait réellement rien fait pour se créer une situation.

Deux établissements d'éducation pour demoiselles lui avaient demandé une sorte de cours d'architecture pratique, car miss Motter était une des *belles* de la ville et donnait le ton pour bien des choses.

C'était pour Horace un moyen d'existence, car il arrivait à joindre à peu près les deux bouts; mais ses rêves brillants étaient restés stationnaires.

Trois mois s'étaient déjà écoulés depuis son retour, et il n'était guère plus avancé qu'alors.

Il se sentait incapable de rien entreprendre; une torpeur maladive s'était emparée de lui; il l'attribuait à la lassitude que lui procuraient ces étranges leçons, et un mécontentement secret s'ajoutait à sa souffrance.

Pourquoi ne prenait-il pas le parti de renoncer à cette occupation fatigante? Quoi de plus simple? En définitive, le métier des architectes est de bâtir des maisons, et non de donner des leçons aux demoiselles.

— Je crois tout bonnement que je la déteste! se dit-il un jour.

C'était un beau matin de février; pendant la nuit,

le givre avait couvert les arbres des parcs d'une enveloppe de cristal : les rayons du soleil s'irisaient dans les paillettes suspendues aux branches flottantes ; une mince couche de neige s'étendait sur le sol, percée çà et là par la terre brune. Tout dans la nature était très-élégant, très-raffiné, avec un air fragile, fait pour donner l'impression d'une chose chère et un peu artificielle.

— La voilà ! pensa Horace ; elle est là tout entière !

Il sentait le froid lui mordre le visage et les oreilles, mais il éprouvait un plaisir inavoué à braver cette petite souffrance, qui s'alliait bien à la rage secrète qui l'animait contre son élève.

— Elle est absolument pareille à ce que voilà ! Froide, avec un faux semblant de chaleur ; brillante, sans fonds réel ; artificielle,... oui, artificielle... Et que restera-t-il demain, dans une heure peut-être, de cette décoration fantastique ? N'est-elle pas d'une certaine façon artificielle aussi ? C'est artificiel de se farcir la tête d'un tas de choses dont on ne fera jamais rien... Apprendre pour le plaisir de savoir, absorber sans jamais rendre, quel égoïsme ! Il n'y a rien en elle de généreux ni de bon. Elle veut être admirée... voilà tout. Elle m'assomme ! Je vais la planter là !

Il sonna d'une main ferme, résolu à ne pas se laisser drainer, comme il disait, ce jour-là, et entra

d'un air sévère dans le petit salon du premier où il travaillait d'ordinaire avec miss Katie.

C'était une salle de travail plutôt qu'un salon; cependant il s'y trouvait un petit canapé et deux fauteuils hospitaliers, mais les murailles étaient tapissées d'objets plus pratiques qu'élégants.

Une tête d'étude inachevée sur un chevalet près de la fenêtre indiquait que la jeune fille ne se laissait pas uniquement absorber par l'architecture; le piano était fermé, les cahiers de musique étaient rangés, et pourtant, en s'approchant, Horace avait vu le professeur de chant s'éloigner de la maison. Les cahiers de dessin linéaire, en bel ordre sur la table, annonçaient qu'un art allait en remplacer un autre.

— Si seulement il y avait parfois ici quelque chose en désordre! Cela me ferait du bien! pensa Frankley.

Comme réponse à son souhait, il sentit une vive piqûre à la main qu'il appuyait sur la table. Il regarda, et vit éparse une poignée de roses thé fort belles sur leurs longues tiges garnies de feuilles et d'épines acérées d'un rouge vif.

Au même instant, miss Motter entrait, portant un vase en cloisonné du Japon dans lequel elle disposa les roses, pendant que Frankley essuyait avec son mouchoir les gouttes de sang qui s'échappaient de sa petite blessure.

Vous vous êtes fait mal, monsieur Frankley?

J'en suis fâchée. Voulez-vous du taffetas d'Angleterre?

— Non, merci, miss Motter, cela n'en vaut pas la peine. Voilà de belles roses!

Katie pencha la tête un peu de côté pour admirer son ouvrage.

— Oui, dit-elle en redressant une tige penchée. On vient de me les envoyer... Commençons, s'il vous plaît, monsieur Frankley, puisque votre main ne vous fait plus mal.

Mais la piqûre rebelle ne voulait pas cesser de saigner, et, pendant toute la leçon, Horace dut de temps à autre y presser son mouchoir.

Quand ils eurent terminé, il se leva; sa résolution était bien prise; il allait annoncer qu'il ne donnerait plus de leçons...

— Voulez-vous une rose, monsieur Frankley? dit Katie. Je crois que c'est la moindre compensation que je puisse vous offrir, pour toutes les gouttes de sang que je vous ai fait verser!

Elle avait pris un des boutons de roses thé, et d'une main fort adroite elle en arrachait les épines. Après s'être assurée qu'il n'en restait plus une seule, elle présenta la longue tige souple à Horace, qui avança la main pour la prendre.

Pouvait-il la refuser? C'eût été une impolitesse. Pouvait-il ne pas regarder, ne fût-ce que pour la remercier, l'aimable personne qui lui octroyait cette

faveur? Il la regarda, et reçut en plein visage un des plus délicieux sourires de miss Katie. Elle était si belle et si jolie à la fois, lorsqu'elle voulait sourire!

— Vous êtes bien bonne, dit-il...

Après cela, comment lui annoncer qu'il ne voulait plus la voir?

— A mardi, fit-elle avec un autre sourire, en lui tendant la main.

— A mardi, répondit Frankley, et il s'en alla.

Quand il se trouva dans la rue, son bouton de rose à la main, il s'aperçut qu'il ne savait qu'en faire...

Pourtant il ne pouvait pas le jeter devant la porte. Qui sait? peut-être le regardait-elle derrière les glaces de la fenêtre en saillie, inévitable ornement de toute maison bostonienne qui se respecte, petit observatoire privé qui permet de savoir ce qui se passe dans la rue, à droite, à gauche et devant.

Frankley fit la seule chose faisable; entr'ouvrant son paletot, il logea la longue branche au feuillage luisant dans la boutonnière de son veston, et referma le paletot.

Le givre était déjà beaucoup moins joli que le matin. Le soleil en avait fondu une partie, et la couche de neige se changeait vite en couche de boue. Mais le ciel était bleu, l'air sentait bon; c'était février, mais souvent février fait songer au printemps.

— Si j'allais à Cambridge voir mon bon vieux Bright? se dit Horace en humant la bonne odeur.

Il descendit à grands pas la rue, monta dans un *car* qui passait et s'en alla vers Cambridge, les pieds dans la paille, les mains dans ses poches, avec l'impression qu'il était jeune et qu'il faisait beau, deux jouissances exquises pour qui sait les apprécier.

IX

Plus élevé que Boston et plus exposé au froid, Cambridge avait conservé toute la virginale blancheur du givre; les moindres brindilles semblaient des plumets de diamants sous les joyeux rayons du soleil. D'un pas allègre, Horace franchit les avenues et vint sonner à la porte de M. Bright.

Il fut introduit dans le cabinet du vieux professeur.

Assise auprès de la fenêtre, Ella, penchée sur une petite table, traçait avec la pointe menue d'un pinceau des arabesques délicates sur une coupe en porcelaine très-fine.

Le pinceau allait et venait avec une sûreté, une élégance surprenantes; dans l'excès de son attention, la mignonne artiste mordait d'un air fort grave

sa lèvre inférieure avec quatre petites dents blanches qui ressortaient sur la pourpre de la bouche comme des gouttes de lait sur une cerise.

— Je vous dérange? Je vous demande pardon! dit Horace en s'arrêtant sur le seuil.

— Pas du tout, mon jeune ami! répliqua Bright en déposant son livre. Puis, suivant le regard d'Horace, qui passait par-dessus lui :

— Oh! Ella, on ne la dérange jamais!

— Jamais! répéta la jeune fille avec un gai sourire.

Elle avait pourtant l'air beaucoup plus fatiguée que lorsque Frankley l'avait vue pour la dernière fois; il ne put s'empêcher de le remarquer, quoiqu'il ne se donnât pas souvent la peine d'étudier ce joli visage.

On n'étudie guère que les problèmes; une figure qui exprime toujours exactement les pensées que profère la bouche n'est pas un mystère, excepté toutefois lorsque les paroles sont rares.

Elle ne parlait pas beaucoup, mais ses yeux disaient tout ce qui sortait de son âme sereine et bienveillante. Horace la regardait souvent avec plaisir, parce qu'elle était bonne à voir; mais il ne cherchait point à scruter ce qui était pour lui comme un livre toujours ouvert.

— Vous êtes pâle, miss Ella, dit-il avec une sorte de commisération dans la voix.

— C'est parce que ma pauvre maman dort très-mal depuis quelque temps, répondit la jeune fille en prenant un autre pinceau, presque imperceptible.

Horace pensa que, si la maman dormait mal, la fille ne devait pas dormir du tout; il fut sur le point de le dire, mais il se retint. Sans s'être donné beaucoup de peine pour connaître Ella, il avait deviné qu'on la gênait en lui parlant d'elle-même.

— Vous avez une bien belle rose! lui dit-elle au bout d'un instant.

Frankley regarda la fleur qui encombrait sa boutonnière plus qu'elle ne l'ornait, et demeura un peu embarrassé.

— Ce n'est pas une fleur faite pour être portée ainsi, dit-il; elle a une tige trop longue... C'est miss Motter qui me l'a offerte, parce que je m'étais piqué la main avec les épines en lui donnant sa leçon.

Ce n'était pas très-clair, mais Ella ne demandait jamais d'explications.

— Vous vous êtes piqué? Ces roses-là ont de très-méchantes épines, des épines recourbées qui font des déchirures profondes...

— La mienne n'est rien, répondit Horace.

Ce n'était pas vrai. Dans le gant, il sentait la petite blessure le brûler et le mordre; on eût dit que la goule continuait sur la main l'ouvrage qu'elle accomplissait deux fois par semaine sur le cerveau du jeune architecte.

— Avez-vous trouvé quelqu'un qui ait envie de se faire bâtir une maison? dit Bright avec son bon sourire.

Ella leva la tête d'un air inquiet; toute allusion à l'état des affaires de qui que ce fût lui semblait dangereuse. Depuis que le soleil de la prospérité avait cessé de luire sur sa maison, elle redoutait pour les autres l'angoisse que lui avait souvent causée une question indiscrète ou irréfléchie.

— Non, pas encore, répondit Frankley en rougissant. Ce ne sont pourtant pas les maisons qui manquent! On en bâtit plus de quarante rien que dans Beacon street; mais ce n'est pas sur mes plans.

— Monsieur Frankley, vous déplairait-il de me permettre de copier cette rose pendant que vous êtes là? dit la jeune fille avec un peu plus de vivacité qu'elle n'en apportait d'ordinaire dans la conversation.

Il détacha aussitôt la rose et la déposa sur la table.

— Je vais la mettre dans un verre d'eau; ce sera l'affaire d'un quart d'heure... elle est si jolie!...

En moins d'une minute, la rose était dans le verre, le verre sur la table, et le pinceau d'Ella en retraçait la forme élégante sur une assiette à dessert.

Le quart d'heure écoulé, Horace se leva pour partir. Ella, d'un mouvement rapide, retira la rose

du verre, en essuya la tige avec son mouchoir et la présenta au jeune homme.

— Mais vous n'avez pas fini ! dit-il en regardant l'assiette.

— A présent, je puis la terminer de mémoire, répondit promptement Ella.

Horace hésita un instant.

— On dit qu'il ne faut jamais offrir à une dame ce qu'une autre dame vous a donné; mais il me semble ici que je puis enfreindre cette loi... Faites-moi le plaisir, miss Bright, de garder cette rose et de la peindre sur une autre assiette, en changeant un peu la position... Il me semble que c'est un assez bon modèle.

— Oh! fit-elle, je ne voudrais pas vous en priver! Et puis miss Motter ne serait pas contente.

— Qu'en saura-t-elle?

— Vous ne devez donc pas la revoir aujourd'hui? demanda la jeune fille en posant sur lui ses yeux doux et un peu étonnés.

— Moi? je la reverrai mardi... pour lui donner sa leçon.

Il y avait une amertume secrète dans le ton de Frankley. Elle baissa la tête.

— Je vous demande pardon, fit-elle d'un ton soumis. Je pensais que vous iriez à quelque soirée...

— Vous pensiez que miss Motter me traitait en

adorateur? Détrompez-vous, chère miss Bright; je ne suis que le maître d'architecture.

— Pourtant un homme en vaut un autre, et votre famille est meilleure que la sienne...

— Vous voulez dire que mon origine est plus aristocratique? Eh! miss Ella, en ce pays de démocratie...

Il s'arrêta, sentant qu'il allait dire quelque sottise.

En ce pays de démocratie, en effet, les limites sont au moins aussi tranchées qu'ailleurs en ce qui regarde les classes sociales, et Frankley savait parfaitement que son père pouvait remonter, par une filiation bien établie, jusqu'au temps de Walter Raleigh, tandis que M. Motter eût été embarrassé peut-être de retrouver son arrière-grand-père.

Mais M. Motter était riche, son père l'avait été avant lui; cela constituait en soi une sorte d'aristocratie sinon irréfutable, au moins incontestable.

— Bref, reprit Horace, je vous prie de garder cette rose pour l'amour de moi.

Il avait parlé d'un ton à la fois léger et autoritaire; la jeune fille fit un petit signe de tête qui était une acceptation, et se remit au travail.

Après avoir serré la main de M. Bright, Horace sortit et retrouva au dehors le même air vif et parfumé, le même soleil, le même *car* avec la bonne paille pour lui tenir les pieds chauds; mais il ne

retrouva pas la joie d'être jeune qui l'avait enivré pendant qu'il allait à Cambridge.

X

— Pourquoi n'allez-vous pas chez mistress Alcott? dit tout à coup Katie en posant son compas.

Sous l'œil attentif du maître, elle exécutait le dessin méticuleux d'une coupe d'escalier tournant. Frankley fut si surpris de la question qu'il en laissa tomber son rapporteur en corne blanche.

— Chez mistress Alcott? Mais pourquoi irais-je, miss Motter?

— Parce que les gens bien y vont. Vous la connaissez?

— Je l'ai vue chez M. Bright.

— Il faut vous faire présenter chez elle.

Tout ceci avait été dit par Katie d'un ton calme et décidé. On eût pu croire qu'elle parlait de son escalier.

— Elle donne une après-midi musicale la semaine prochaine; il faut que vous ayez une invitation.

— Mais, miss Motter, je vous demande pardon si je vous semble incivil... Qu'irais-je faire chez mis-

tress Alcott? Elle est charmante, c'est une excellente personne; mais...

— Vous ne comprenez pas vos intérêts, monsieur Frankley, dit Katie de la même voix grave et contenue. Ce sont les dames qui font tout en notre pays. L'Amérique est le paradis des femmes, vous le savez. Ce sont les femmes qui vous feront une position. Vous avez du talent...

Horace éprouva une violente démangeaison de lui dire quelque impertinence. En vérité, elle parlait de lui comme elle l'eût fait d'un domestique bien stylé! Mais elle continuait imperturbablement, et il n'osa pas l'interrompre.

— ... Beaucoup de talent, plus que les architectes qui font des maisons en style pseudo-romantique là-haut, sur Common Wealth Avenue; que mistress Alcott vous prenne sous sa protection, et votre fortune est faite.

Il y avait encore assez de préjugés européens en Frankley pour que l'énonciation de cette proposition si simple lui causât un vif mouvement de... de quoi? d'impatience, de dépit et même de colère; mais dans le moment il n'en sut rien, sauf que son cœur avait sursauté de manière à lui faire du mal.

Katie avait repris le rapporteur de corne, et cherchait une mesure sur le papier avec une parfaite sérénité.

— Pardon, miss Motter; mais si je n'avais pas de

talent et que mistress Alcott me prît sous sa protection, est-ce que ce serait la même chose? fit-il, non sans sentir en lui-même un certain bouillonnement qui n'était pas de bon présage.

— Absolument! répondit Katie en traçant une ligne à l'encre de Chine.

— C'est flatteur pour moi! riposta Horace.

— Mais elle ne vous prendrait pas sous sa protection si vous n'aviez pas de talent! répliqua la jeune fille.

Elle avait levé la tête, et Frankley, qui la regardait plein d'une colère à peine contenue, sentit s'apaiser son indignation sous le sourire de déesse qui avait accompagné ces paroles.

Elle lui souriait vraiment comme elle eût fait à tout autre qu'à son professeur d'architecture : aucun des jeunes gens empressés autour d'elle dans les soirées quotidiennes où elle promenait sa royale beauté, aucun des épouseurs qu'elle avait repoussés, et la légende lui en prêtait beaucoup, n'avait jamais été honoré d'un regard ni d'un sourire plus délicieusement captivants.

— Vous n'avez pas pris le bon moyen, monsieur Frankley, continua-t-elle en faisant un léger mouvement qui mit son visage à six pouces à peine de celui du jeune homme. Ici, il faut se servir des moyens qui sont réellement pratiqués, quand on veut arriver; et vous arriverez, j'en suis sûre!

Elle parlait d'une manière si persuasive qu'Horace la regarda à deux fois; et, la seconde fois, il ne put détacher ses yeux du beau visage, devenu tout à coup la séduction incarnée.

Ce qui lui avait manqué jusque-là, à cette fille enchanteresse, c'était la fibre humaine, la grande sympathie que nous voulons sentir vibrer dans toute main tendue vers nous, sans quoi la main ne peut être que celle d'un indifférent, ou d'un traître.

— Vous croyez donc en mon avenir? dit Horace, moins pour l'interroger que pour le plaisir de voir les yeux de Katie se lever sur lui une fois de plus.

— J'y crois, répondit-elle, mais sans le regarder.

Un frisson électrique parcourut toute la personne de Frankley, laissant après lui cette espèce de rénovation qui suit les grandes découvertes, alors que l'être humain se sent plus fort, plus noble, plus grand, de toute l'importance de la chose qui vient de se révéler à lui.

— Je l'aime! se dit-il.

Ébloui, stupéfait de ce coup inattendu, Horace appuya ses deux coudes sur la table, comme pour examiner un dessin, et regarda au plus profond de lui-même, pendant que Katie continuait à relever méticuleusement des degrés sur le rapporteur.

Cette secousse profonde, cette émotion délicieuse qui lui avait succédé, la soif brûlante qu'il avait maintenant des regards et des sourires de Katie,

c'était de l'amour, assurément. La haine qu'il avait cru lui porter, ses rages secrètes contre elle, c'en était aussi!

— Eh bien, monsieur Frankley? dit la jeune fille en déposant ses instruments sur la table.

— Miss Motter...

— Avez-vous réfléchi? Vous ferez-vous présenter chez mistress Alcott?

— Je ferai tout ce qui vous plaira, répondit-il à voix basse.

Un imperceptible sourire fit trembler une fossette au coin des lèvres de Katie, mais elle garda le secret de son triomphe.

— Alors, fit-elle après un petit silence, dites-moi ce qui arrive à mon escalier. J'ai beau m'y reprendre de toutes façons, il ne veut pas tomber dans son axe.

Elle lui présenta sa planche à dessin et regarda par la fenêtre pendant qu'il relevait l'erreur, ce qui fut bientôt fait.

Tout troublé qu'il fût, Horace était parfaitement maître de lui-même, car son orgueil lui formait une cuirasse impénétrable. Elle avait deviné qu'il était touché, mais elle ne le saurait pas. C'est la promesse qu'il s'était faite à lui-même pendant qu'il corrigeait l'œuvre de sa dangereuse élève.

Lorsque, la leçon terminée, il se vit dans la rue, il respira fortement, comme un être violemment

oppressé qui retrouve enfin le souffle, et, au lieu de se rendre à ses occupations, il descendit dans le parc, qui semblait l'inviter au recueillement.

C'était un endroit charmant que celui où il était descendu, très-loin des tombes et de toute idée pénible.

Une petite pièce d'eau, où l'on avait patiné pendant l'hiver, offrait maintenant aux oiseaux sa coupe de cristal encadrée de gazon déjà verdissant.

Mars touchait à sa fin, et le fallacieux printemps de ces régions, qui, pareil aux papillons poursuivis, semble à chaque instant vouloir se poser pour disparaître aussitôt, ce printemps, fait de journées brûlantes et de nuits glaciales, saupoudrait les arbres d'une poudre dorée qui n'était autre chose que la pointe des bourgeons. Un peu de soleil, et ils écloraient; mais ils pouvaient aussi n'éclore que six semaines plus tard.

Il y avait du siroco dans l'air, et toute la végétation s'en ressentait; l'herbe poussait pour ainsi dire à vue d'œil, quoique d'un air alangui, et les mousses humides au pied des ormes semblaient tout attendries par on ne sait quelle émotion voluptueuse. Horace s'assit sur un banc, ôta son chapeau, et médita profondément.

Il crut méditer, tout au moins en réalité, et s'enfonçait toujours plus avant dans une sensation

exquise; il se livrait pieds et poings liés à la passion qui avait pris possession de lui.

— Tout à l'heure, se disait-il, sentant vaguement qu'il n'était pas le maître de sa volonté, tout à l'heure je réfléchirai...

Mais les minutes s'écoulaient, et Horace ne pensait à rien, sinon qu'il aimait.

Une horloge sonnant midi le réveilla en sursaut.

Il était là depuis une heure! Qu'avait-il fait? Il avait manqué à un engagement, c'est-à-dire qu'il ne s'était pas rendu à l'endroit où il avait promis de se trouver à onze heures, chez un monsieur qui voulait lui montrer un livre curieux.

— Heureusement, se dit Horace, mon bibliophile n'est pas une femme, car il ne me pardonnerait jamais.

Cette réflexion lui rappela qu'il avait promis à miss Motter de se faire présenter chez mistress Alcott, et qu'il devait s'en occuper sans plus de retard.

— Elle ne me le pardonnerait jamais, se répéta-t-il avec un sourire un peu triste, mais où se mêlait une certaine satisfaction intime.

Puisqu'il avait manqué son rendez-vous, il se retrouvait libre; il gagna une gare et prit un billet pour Salem.

Ses impressions étaient encore très-confuses, mais il s'en dégageait quelque chose de consolant:

il aimait miss Katie Motter, fille d'un homme très-riche; M. Motter, de New-York, avait acheté des terrains à Boston pour les revendre; il les avait achetés précisément sur l'emplacement contre lequel le père d'Horace avait tant lutté au nom de l'hygiène.

Peut-être la dépréciation partielle produite par l'opposition de l'ingénieur Frankley avait-elle été favorable à l'opération entreprise par M. Motter, et, en ce cas, avait-elle indirectement contribué à augmenter sa fortune; mais ce n'était pas là un argument à prendre en considération.

Restait le fait : Horace Frankley, qui n'avait pas le sou, aimait Katie Motter, qui était très-riche. Katie Motter épouserait-elle un architecte plein de talent, — elle l'avait dit elle-même, — mais sans fortune?

Pourquoi pas? De tels mariages se font. Il est vrai qu'on voit plus souvent des jeunes hommes riches épouser des demoiselles sans fortune, mais intelligentes et belles comme le jour; le contraire pouvait arriver.

Frankley ne trouvait pas que sa pauvreté fût un obstacle relativement à la fortune de Katie. Il savait très-bien que, si M. Motter voulait lui faire construire des maisons sur ses terrains et l'intéresser à cette spéculation, lui, architecte pauvre, mettrait autant d'argent dans les poches de son beau-père

qu'il en retirerait lui-même de cette association...

Mais Katie consentirait-elle à l'épouser?

L'impression consolante montait de plus en plus vers le cerveau d'Horace. Katie avait été très-aimable, plus que cela, très-encourageante. S'il lui eût déplu, pourquoi l'eût-elle encouragé?

C'est en se posant une série de ces questions, dont la réponse est si agréable quand on se la fait à soi-même, que Frankley arriva au lieu de sa destination.

XI

Salem est un des points de la côte les plus anciennement conquis sur les Indiens et habités par les colons anglais.

Dans ses rues, on voit encore des maisons bâties pour défendre leurs habitants contre les attaques des Sioux; elles portent un toit avancé assez important pour qu'on pût s'y loger et tirer de haut en bas par les meurtrières sur les tribus ennemies; lorsqu'elles venaient assiéger les conquérants du sol, les femmes jetaient de l'eau bouillante ou rechargeaient les fusils.

Tout allait bien tant que les Peaux-Rouges ne parvenaient pas à mettre le feu aux portes...

De là des clôtures en tôle, faites pour clore hermétiquement les ouvertures; de là aussi l'aspect austère des constructions élevées pour la défense. C'est une anomalie étrange que de voir aujourd'hui des pots de géranium s'aligner contre les vitres par où tant de coups de feu furent jadis tirés.

Horace ne pensait guère aux Sioux.

Ce qu'il était venu chercher à Salem, c'était un cœur disposé à le deviner à demi-mot, c'était une consolante amitié de femme, cette amitié précieuse que rien ne remplace, surtout lorsque des années de confiance juvénile l'ont enroulée autour du cœur d'un adolescent pour une très-vieille femme. Ce n'est pas la mère... on peut lui avouer bien des peccadilles pour lesquelles on redouterait une remontrance de la mère, obligée de gronder pour maintenir le principe d'autorité. C'est presque aussi sacré que la mère, et, comme c'est l'amie, aucun souvenir de sévérité mal appliquée ne vient ternir cette belle tendresse.

C'était donc une très-vieille femme que voulait voir Horace, et celle-là portait un nom qui avait eu sa notoriété éclatante.

Il fut un temps où les femmes des États-Unis avaient besoin d'être protégées contre l'homme.

Ce temps semble bien éloigné maintenant, et les

mœurs ont fait tant de progrès que, si elles continuent dans la voie actuelle, les hommes seront d'ici à vingt ans obligés de créer des lois pour se protéger eux-mêmes contre la prépondérance de leurs adorables ennemies.

A les voir dans un salon, soumis et souriants, galamment empressés à satisfaire les caprices des jeunes misses, on ne comprend plus bien le besoin de la croisade féminine qui fut tentée contre eux, il y a une trentaine d'années, pour la revendication des droits de la femme.

Il n'en est pas moins vrai qu'à cette époque la brutalité inévitable de ceux qui disputent le sol à lui-même, l'énergie sauvage déployée dans la lutte avec la nature surexcitaient les instincts dominateurs de l'homme. Les émigrants n'étaient pas triés sur le volet, et les femmes avaient beaucoup à réclamer avant d'obtenir les simples égards auxquels leur donnaient droit leur délicatesse relative et leurs fonctions de mères éducatrices.

Un mouvement généreux porta quelques femmes de bien à s'élever contre l'abus de la force, et de même que, dans un procès, on demande toujours le double des dommages-intérêts auxquels on a droit, afin d'obtenir la moitié qui vous est due, ces émancipatrices d'une autre classe d'esclaves commencèrent par proclamer l'égalité absolue des sexes. Il est même probable qu'elles proclamèrent

la supériorité féminine... C'était tout naturel : ne s'agissait-il pas de dommages-intérêts?

La tâche n'était pas aisée, et plusieurs de ces réformatrices coururent de réels dangers.

Leur seule arme était la parole, la persuasion souvent, la menace ou l'indignation plus souvent encore. On leur dressait toutes sortes d'embûches; si le zèle hostile des hommes n'alla pas jusqu'à faire dérailler les trains qui les amenaient dans les villes où elles voulaient se faire entendre, plus d'une fois il arriva que, faute d'une salle où réunir leur auditoire, elles durent parler dans une grange, et dehors souvent, durant la belle saison.

Celles qui eurent le plus de succès dans cette voie n'étaient pas les plus éloquentes, ou du moins celles qui disaient les choses les plus profondes et les plus vraies : les triomphes du genre étaient à celles qui se servaient le plus adroitement de leur esprit d'à-propos et de leur bonne humeur.

Devant des hommes simples et même grossiers, elles n'apportaient point d'ambitions oratoires; elles prenaient, suivant un proverbe vulgaire, le taureau par les cornes : tout leur était bon pour entrer en matière, et si elles avaient le bonheur de pouvoir provoquer un éclat de rire dans les trois premières minutes, leur succès était assuré.

Elles allaient de bourgade en bourgade, par des voies ferrées encore tremblantes sur leurs traverses

posées à fleur de terre, pénétrant avec la locomotive au cœur de l'Ouest tous les jours percé plus avant.

Elles ne dormaient jamais deux nuits de suite dans le même lit, parfois n'avaient pas de lit du tout, et prenaient quelques heures de sommeil dans les gares entre deux trains.

Partout où elles avaient passé, quelques-uns, séduits par leurs raisonnements simples, se rendaient à leurs idées. Bien mieux, elles formaient parmi les hommes des fanatiques qui, poussant leurs théories à l'extrême, devenaient « plus royalistes que le roi » ; mais leur influence fut immense. Ce n'est pas à elles seules qu'est due la situation actuelle de la femme aux États-Unis, mais elles ont contribué, pour la plus forte part, à l'adoucissement des mœurs masculines.

C'était à une de ces vaillantes civilisatrices qu'Horace Frankley allait rendre visite.

Il quitta les rues peuplées pour gagner les avenues tranquilles qui s'éloignaient de la ville ; après vingt minutes de marche entre des jardins au fond desquels se rangeaient des maisonnettes construites en bois, modestes et confortables, il traversa un de ces jardins et sonna à une de ces demeures.

Une vieille servante coiffée d'un bonnet plat, vêtue d'une robe grise, avec un fichu de mousseline d'un blanc immaculé croisé sur la poitrine, vint lui

ouvrir sans trop de hâte. Ce fichu et cette robe réjouirent la vue de Frankley ; rien de plus reposant que cet extérieur de quakeresse, gage infaillible de bien des vertus domestiques.

— Eh bien! Déborah, votre maîtresse est-elle à la maison? demanda Horace.

— Elle ne sort plus guère, monsieur; entrez par ici.

Frankley la suivit dans une petite salle à manger très-simple ; une fenêtre à trois vantaux donnait sur la campagne bourgeonnante : au loin, on voyait une ligne de saules aux jets rougissants précurseurs d'avril.

La fenêtre était encadrée dans des rideaux de tulle très-blancs. Un volant de la même étoffe ornait le haut de la fenêtre. Sur des planches disposées à cet effet, une rangée de plantes vertes formait un store transparent et garantissait contre les indiscrétions improbables du dehors.

Un vieux piano carré, contemporain des attaques des Peaux-Rouges, occupait tout un coin de la pièce. Ses cordes usées avaient dû gémir plus d'une fois lorsqu'ils poussaient le cri de guerre contre la maison isolée.

Horace contemplait cet intérieur presque pauvre avec un respect ému. Ces murailles, où des gens de bien seuls avaient vécu et étaient morts, lui paraissaient sacrées comme celles d'un temple.

— Par ici, monsieur, dit Déborah en lui faisant signe.

Un petit salon, aussi simple que la salle à manger, s'ouvrit devant le jeune homme. Près de la fenêtre, assise dans un grand fauteuil à l'ancienne mode, garni de coussins, une vieille femme tricotait un bas de grosse laine.

— Vous, mon cher enfant ! dit-elle en déposant son ouvrage sur un petit guéridon placé tout près d'elle. Vous êtes venu voir votre vieille amie?

Horace, plein d'une tendresse filiale, baisa la main, très-belle et très-blanche, qu'elle lui présentait avec la dignité d'une reine et la simplicité d'une paysanne, puis il s'assit sur la chaise qu'elle lui indiquait.

— Je suis venu, ma bonne vieille amie, dit-il, parce que j'avais besoin de voir votre cher visage. Vous savez que dans mes secrètes pensées je vous nomme Minerve...

— ... Ou son hibou ! interrompit la vieille dame en riant de bon cœur.

Elle avait la gaieté facile des gens dont la conscience est paisible, et dont la vie a été bien employée.

— Pallas Athéné ! insista Frankley. Vous le savez bien ! C'est pour vous y loger que je vous ai envoyé de Paris la copie de cette belle restitution du Parthénon...

— Vous avez toujours été un bon garçon, fit mistress Cobbard avec un éclair de malice innocente dans les yeux. Je vous ai vu pour la dernière fois... il y a un mois au moins...

— Oui. Comme le temps passe !

Mistress Cobbard regarda attentivement son jeune ami.

— Vous avez quelque chose là? fit-elle en dirigeant son index vers le front d'Horace, ou là? Elle indiquait le cœur.

— Peut-être bien aux deux! répondit-il d'un ton mélancolique. Mais nous en parlerons à loisir.

— Non pas. J'attends une visite, et vous ne pourriez plus vous épancher ensuite; et puisque vous êtes venu pour cela !...

Bravement, sans hésitations inutiles, Horace raconta ce qu'il avait éprouvé pour miss Motter, depuis la rencontre en wagon jusqu'à la scène du matin. Comme il n'entendait rien à la rhétorique et qu'il n'y mettait point d'amour-propre, son récit fut aussi court que clair.

— En résumé, elle est riche et orgueilleuse, vous l'aimez et vous ne savez pas si elle vous aime ? conclut la vieille dame.

— C'est exactement cela. Mais, pardon, la connaissez-vous ?

— De nom et de vue. Mais je crois que je la connais bien tout de même...

— Que me direz-vous ? fit Horace avec un peu de dépit de ne pas voir prôner son idole.

— J'eusse préféré vous voir aimer ailleurs, répondit laconiquement mistress Cobbard. Mais cela ne signifie rien, mon cher enfant... je puis me tromper. Et puis, quand on aime, que l'on ait bien ou mal placé ses affections, ce n'est plus qu'une question secondaire...

— Comment ! secondaire ? Le bonheur ou le malheur en dépend ! s'écria Horace.

Mistress Cobbard sourit.

— Nous avons notre bonheur et notre malheur en nous-mêmes, dit-elle. La femme qui vous rendra fou de désespoir et causera votre ruine peut être la joie et l'orgueil de la vie de votre meilleur ami...

Horace resta pensif. Ces paroles devaient revenir à sa mémoire bien des fois par la suite.

— Telle autre qui vous paraît insignifiante a en elle de quoi illuminer le foyer d'un honnête homme aussi bon et aussi intelligent que vous...

— C'est vrai, dit-il enfin. Mais notre bonheur n'est pas uniquement en nous-mêmes...

— Ah ! fit la vieille femme avec un geste résigné, si vous saviez combien nous pouvons y contribuer !

Ils restèrent silencieux. Cette idée-là ne pouvait pas faire son chemin si vite dans la cervelle de Frankley.

— Que me conseillez-vous ? dit-il enfin.

— Vous avez deux chemins devant vous : l'un, c'est d'attendre et de voir si elle vous aime ; mais, telle que je crois la connaître, vous attendrez peut-être fort longtemps.

— L'autre ? demanda Horace.

Mistress Cobbard ne put s'empêcher de rire.

— L'autre, c'est d'aller tout de suite lui demander si elle veut être votre femme. Très-probablement elle vous mettra à la porte, et vous pourrez dès lors songer à autre chose, ayant l'esprit libre.

— L'esprit libre ! s'écria Frankley. Mais je l'aime passionnément ! Pensez donc que j'ai cru la haïr pendant cinq mois. Rien ne préoccupe plus que l'antipathie.

— Nous en excepterons l'amour, si vous le voulez bien ! fit mistress Cobbard avec sa gravité railleuse. Si j'étais vous, j'en aurais le cœur net dès demain.

Horace se leva.

— Soit ! Vous avez raison. Mais je ferais peut-être bien d'en parler à John May. C'est lui qui m'a présenté...

— Croyez-vous que John May aurait les mêmes scrupules à votre égard ?

— Je n'en sais absolument rien ! avoua Frankley avec candeur.

— Croyez-moi, Horace, moins on parle de ses amours, plus on est sage. Au surplus, John May est

un honnête garçon. Faites comme vous l'entendrez. Vous dînez avec moi?

— Je ne crois pas, dit le jeune homme. J'ai un moulin dans la tête, je voudrais me recueillir un peu.

—Vous vous recueillerez cette nuit, puisque vous ne pourrez pas dormir. Précisément, j'attends quelqu'un.

— Oh! dans ce cas, je m'en vais...

— Vous auriez tort!

Un coup de sonnette très-doux se fit entendre au moment où Horace, indécis, s'arrêtait.

— C'est une amie à vous, continua la bonne dame; c'est Ella Bright...

La jeune fille entra sur ce mot.

— Ella Bright, dit-elle, un peu en retard, mais si contente de vous voir! Vous, monsieur Frankley? C'est plaisir de vous rencontrer si loin de Cambridge!

Elle était toute rose, elle riait, et ses jolis cheveux mousseux formaient une petite auréole autour de son toquet de plumes, un peu battu de la bise.

— Vous me ramènerez? Cela tombe à merveille!

Elle avait déposé sur une chaise son manteau de voyage, et d'un geste presque enfantin elle se laissa glisser à genoux auprès de mistress Cobbard, qui lui souriait avec bonté.

— Donnez vos chères mains que je les baise, et

puis que je vous regarde un peu ! Vous êtes la plus jolie vieille dame que j'aie jamais vue. N'est-ce pas, monsieur Frankley?

— C'est tout à fait vrai! dit-il.

Elle se releva, ôta son petit toquet, le posa sur son manteau, emporta le tout dans l'antichambre et reparut aussitôt. On aurait dit un oiseau qui s'envole et revient du même coup d'aile.

— J'ai eu toutes les peines du monde à venir, dit-elle en s'asseyant auprès de son amie. Enfin papa m'a promis qu'il ne serait pas inquiet, et madame Buckler est venue passer l'après-midi chez maman avec ses cinq enfants.

— Cinq enfants ! Tous à la fois? dit mistress Cobbard en souriant.

— Oh ! l'aînée a dix-huit ans ! Elle est bien jolie, mais sa mère est encore plus jeune et plus jolie qu'elle ! La seconde a seize ans, le petit garçon en a neuf, l'autre petit six et demi, et le baby, oh ! le baby, c'est le plus délicieux de toute la bande !

— Ils se sont installés chez votre mère, comme cela, tous les six?

— Maman adore cela ! Elle se figure que le bruit lui fait mal, mais c'est tout le contraire. Elle n'est jamais si contente que lorsque sa chambre est pleine d'enfants. Cela lui rappelle le temps...

Elle se tut subitement; ses deux auditeurs achevèrent sa pensée, chacun de son côté.

Ce bruit d'enfants et cette gaieté rappelaient à mistress Bright le temps où sa maison était pleine d'enfants à elle, gais et bien portants, où quatre poneys, célèbres dans Cambridge, emportaient ses trois garçons et sa fillette à travers les prairies et les bois. A cette époque, il y avait non-seulement des enfants, mais de la richesse dans la maison toujours sens dessus dessous du haut en bas.

La grande catastrophe financière connue sous le nom du Black Friday avait emporté la fortune; une épidémie avait emporté les garçons. Ella seule survivait, et la gêne croissante et la maladie étaient restées les hôtes de cette demeure si cruellement frappée.

— Bref, Ella, dit mistress Cobbard pour empêcher les tristes réflexions d'aller trop loin, quand vous prenez une après-midi de congé, il faut six personnes pour vous remplacer?

— A ce qu'il paraît! répondit gaiement la jeune fille; mais mistress Buckler remplacerait toute une armée de visites à elle toute seule. Si bonne, si tranquille, avec cela si pleine de vie et de mouvement sans en avoir l'air, si à son aise au milieu de son troupeau d'enfants, et si jolie, si jolie! C'est une fête rien que de la voir!

— Il fait bon être de vos amis, ma petite fille! dit la vieille dame en caressant doucement la main d'Ella posée sur ses genoux. Je suis bien aise que

l'aimable mistress Buckler se soit arrangée pour vous laisser venir aujourd'hui.

— Pensez donc! je n'y aurais pas manqué pour un empire! Il y a un mois que c'était convenu. J'avais dit : « Je ferai tout ce qu'on voudra, pourvu qu'on me laisse aller à Salem pour le jour de naissance de ma chère mistress Cobbard ! »

— C'est donc votre anniversaire, aujourd'hui? demanda Frankley.

— Oui. Chut! fit la bonne créature en mettant un doigt sur ses lèvres. Ne réveillons pas les années... Il y en a tant, de bonnes et de mauvaises, qui dorment!... Mon fils m'a écrit, j'ai eu sa lettre ce matin.

— Où est-il?

— A Denver. Il a un quatrième baby. Tous garçons! La maman va bien... Je ne le verrai pas encore ce printemps!... Cela coûte, les enfants!...

— Cela coûte surtout aux grand'mères, qui sont privées de voir leur fils! fit Ella avec une petite moue. Mais s'il vous a écrit, on peut lui pardonner son quatrième baby ; n'est-ce pas, monsieur Frankley?

Elle jasait avec une innocence si parfaite, une gaieté si franche, qu'Horace en était ravi. Il se rappelait maintenant l'avoir connue ainsi, quand il était étudiant à Harvard.

Elle était brillante et toute en dehors, dans ces

temps encore heureux où la fortune de ses parents n'était que compromise. Combien n'avait-elle pas dû souffrir pour se transformer en cette jeune fille, tranquille et presque résignée qu'il avait vue peindre des tasses à thé près de la fenêtre, dans la bibliothèque du professeur Bright!

Horace eut tout à coup l'impression que certains malheurs, distillés peu à peu comme l'eau qui tombe d'un rocher, creusent dans une âme des traces plus profondes que les grandes catastrophes.

Elle avait vu disparaître de sa vie l'un après l'autre tous les éléments qui en faisaient la joie et l'éclat; pendant des années, elle avait dû jour par jour apprendre à se priver d'une chose après une autre; les jolies robes n'avaient pas été remplacées, le poney s'en était allé de l'écurie pour n'y jamais revenir, traînant derrière lui le petit panier d'osier qui avait fait tant de tours de roues sur les chemins; les fleurs, ce luxe des Américaines, s'étaient faites rares, et l'autre jour, c'est lui, le déshérité de la fortune, plus pauvre qu'elle encore, qui lui avait fait l'aumône d'un bouton de rose, non pour qu'elle le mît à son corsage, mais pour qu'elle s'en servît comme d'un modèle.

Horace avait l'âme généreuse; une grande admiration germa spontanément en lui pour cette fille, courageuse et douce, qui avait mis sa fierté à supporter dignement son malheur, et qui avait su

sauver du naufrage de sa fortune ces biens précieux : la patience et la gaieté.

Puis, par un retour très-naturel, il reporta sa pensée sur miss Motter, si riche, celle-là, si heureuse, entourée de tout ce que le luxe peut apporter à une femme qui sait s'en servir!... Tant de roses dans Beacon street!... Y avait-il seulement des violettes dans le jardin de Cambridge?

Le dîner fut servi par Deborah, avec une simplicité frugale qui n'effraya point l'appétit des deux jeunes gens.

Malgré sa préoccupation, Horace ne pouvait s'empêcher de s'intéresser à tout ce que disait Ella Bright.

C'était la simplicité de cœur, la franchise même qui parlait par sa bouche. Elle savait évidemment beaucoup de choses, mais on eût pu croire qu'elle cachait soigneusement ses connaissances. Là où d'autres eussent cherché à briller, elle s'effaçait, comme si elle avait eu honte d'en savoir plus long que les autres sur un sujet qui n'était pas du domaine de tout le monde.

Après le dîner, Ella se prit à jeter des regards anxieux vers la porte.

— Vous pensez déjà à vous en aller? dit mistress Cobbard.

— Bientôt, mais ce n'est pas cela...

Deborah entra, portant le plateau du café, et le visage de la jeune fille se rasséréna aussitôt.

— Voilà ce que c'est, dit-elle, ma chérie. Peut-être votre café vous semblera-t-il meilleur.

Elle prit délicatement une toute petite tasse posée sur une mignonne soucoupe; l'intérieur et l'extérieur étaient semés de violettes exécutées avec une rare délicatesse de pinceau.

— Vous avez fait cela pour moi? dit la vieille dame d'une voix légèrement tremblante.

Elle était si émue que ses yeux s'étaient remplis de larmes; mais c'était une stoïcienne qui ne se laissait dominer ni par la douleur, ni par la joie. Un mouvement des muscles de son visage trahit seul l'intensité de son émotion; ses yeux se séchèrent, et elle sourit avec sa sérénité ordinaire, en recevant la tasse des mains de sa jeune amie.

— Elle est bien petite, dit Ella en manière d'excuse, mais les violettes sont les fleurs de la saison, et vous les aimez. Nous en avons dans le jardin un vieux plant qui nous en donne dès les premiers rayons de soleil. J'en ai bien soin, je le couvre tous les hivers; j'ai fait raccommoder un vieux châssis, et, pour m'en remercier, il m'a donné une pleine poignée de fleurs la semaine dernière.

Horace sentit un singulier mouvement dans sa gorge et dans ses yeux. Pauvre Ella! Elle avait pourtant des violettes, comme il le lui avait souhaité. Il en fut tout joyeux.

Quelques minutes après, ils regagnaient la gare

de Salem d'un pas très-rapide, car l'heure pressait.

Ils ne se dirent pas grand'chose durant le trajet en chemin de fer; les grands wagons qui contiennent quatre-vingts personnes ne prêtent guère aux causeries amicales; mais, en arrivant à Boston, Horace s'aperçut qu'il avait été plus silencieux que ne l'eût permis la politesse.

— Je vais vous reconduire chez vous, miss Bright, dit-il, non sans faire effort sur lui-même, car il éprouvait un besoin de solitude réel et impérieux.

— Non, non, dit-elle; je vais prendre le *car;* vous savez qu'il passe tout près de chez nous.

— Mais il va faire nuit dans un moment...

— N'importe. Je n'ai pas peur de faire cinquante pas dans une avenue bien éclairée! Conduisez-moi jusqu'au *car* seulement, monsieur Frankley.

Il obéit silencieusement. Elle monta; il allait la suivre.

— Non, je vous en prie, dit-elle d'un ton fort sérieux; je préfère être seule.

— Bonsoir, alors! dit-il avec un soupir qui pouvait passer pour du regret, mais qui était du soulagement.

Il descendit, et le *car* se mit en marche, pendant qu'il s'en retournait chez lui d'un pas lent et soucieux.

XII

— D'où venez-vous? dit John May. Vous avez été perdu toute la journée!

— J'ai donné ce matin ma leçon à miss Motter.

— Je le sais, répondit John. Je l'ai vue tantôt à mon atelier.

— Elle y va donc? Je l'ignorais! fit Horace surpris.

— Elle y vient quelquefois, lorsque j'ai un modèle qui l'intéresse. Il y a une demi-douzaine de demoiselles, jeunes et vieilles, qui en font autant. Et puis, qu'avez-vous fait?

— J'ai été à Salem, voir mistress Cobbard, et j'y ai dîné.

— Seul avec elle?

— Non. Ella Bright est venue aussi.

— Gentille, Ella Bright?

— Oh oui!

— Juste la femme qu'il faudrait à un brave garçon décidé à se faire son chemin tout seul?

— Oui.

Les yeux de John May brillaient d'une façon sin-

gulière, et Horace s'aperçut que cette gaieté, cette animation étaient feintes.

— Qu'avez-vous, camarade? lui dit-il affectueusement. Vous n'êtes pas dans votre assiette. Est-ce qu'il vous est arrivé quelque chose pendant que j'étais à Salem?

— Non, Frankley. Il ne m'est rien arrivé de très-particulier aujourd'hui; mais depuis quelque temps j'ai un remords.

— Vous?

— Oui, vis-à-vis de vous.

— De moi?

Horace regarda son ami et devina tout ce que celui-ci avait à lui dire.

Il y a des moments dans la vie où l'on dirait qu'un volet s'ouvre dans un mur, vous dévoilant un spectacle inattendu. Le spectacle était là depuis longtemps, le volet aussi, seulement fermé. On éprouve l'impression de la plus forte surprise, et l'on sent en même temps qu'on est en présence d'une chose déjà ancienne. C'est ce que comprit Frankley.

— Si vous avez quelque chose à m'apprendre, il faut parler, dit-il d'un ton posé.

— J'ai eu tort, fit May. J'aurais dû commencer par là, mais mon secret ne m'appartenait pas... Pour en finir, voici la vérité : Je suis fiancé à miss Motter.

— Depuis longtemps? demanda Frankley sans paraître troublé.

— Un peu avant... non, un peu après votre arrivée.

— Eh bien! mon cher, fit Horace, je ne puis que vous offrir mes compliments.

Ils se serrèrent la main et restèrent silencieux. John regarda la figure japonaise placée au chevet de son lit, puis reporta son regard sur l'honnête visage de son ami.

— Son père ne le sait pas, reprit-il. Nous sommes fiancés secrètement...

— Ah! fit Horace avec un coup d'œil qui en disait long.

— Oui. Vous comprenez que, dans ma position, m'afficher en soupirant eût été ridicule. J'aurais eu l'air de courtiser la fortune...

— Elle est riche? demanda Horace.

Son cœur lui semblait pris dans un engrenage très-compliqué, dont il devait suivre tous les chaînons; d'ailleurs il ne souffrait pas précisément; pourtant il souhaitait vaguement « que tout cela fût fini ».

— Par elle-même, elle n'a rien. Son père n'a pas d'autre héritier, mais c'est un homme fantasque, très-capable de ne rien lui laisser, si elle venait à lui déplaire; dans tous les cas, il ne lui donnera pas un *cent* en mariage, si elle se marie contre son gré!

— Elle vous l'a dit?

— Oui.

Le silence retomba sur eux, et John promena autour de la chambre son regard mal assuré; ses yeux, cette fois, s'arrêtèrent sur la figure qu'il nommait la Fortune.

— Que comptez-vous faire, alors? demanda Horace.

Il était très-calme. John et miss Motter lui semblaient, pour l'heure, appartenir à des régions très-éloignées, celles d'une autre planète peut-être, et il les jugeait avec un détachement absolu. S'il se fût interrogé de près, il eût reconnu que ces deux êtres ne l'intéressaient même pas beaucoup; il les trouvait un peu mesquins, un peu terre à terre.

— Faire? Rien du tout pour le moment. Attendre. Il faut que je devienne riche; cela ne peut durer longtemps!

— Elle vous attendra?

— Elle me l'a promis.

Frankley eut envie de sourire. Il lui semblait que cette promesse de Katie Motter devait être quelque chose de fragile, à quoi on ne pouvait se fier sans imprudence. Pourquoi? Il n'en savait rien du tout.

— Et vous l'aimez? demanda-t-il.

— Je l'aime! Ah! Horace, vous ne pouvez pas vous en douter, vous; mais si vous saviez combien elle est irrésistible!

— Pourquoi pensez-vous que je n'en sais rien? fit Horace avec un demi-sourire. Elle est fort aimable, je vous assure.

— Certainement! mais ce n'est pas cela... Savez-vous, Frankley? je crois qu'elle avait mis dans sa tête que je l'aimerais...

— Ah! vous croyez?

— Oui... et puis elle s'est prise à son piége.

— Alors vous êtes sûr qu'elle vous aime?

— Pourquoi m'épouserait-elle, si elle ne m'aimait pas?

— C'est juste, répondit Frankley.

— Vous comprenez maintenant mon impatience de réussir, mes désespoirs quand je vois que je n'arrive à rien! Chaque toile que je termine et que je ne puis faire apprécier me rive un clou de plus dans le cœur! Chaque fois je me dis : « Oh! celle-ci, c'est le succès! » Et c'est toujours la même chose! Le temps passe et j'ai peur...

— De quoi?

— Qu'elle ne s'impatiente, qu'elle ne se lasse d'attendre! C'est terrible, Horace, d'être fiancé en secret à une jeune fille aussi belle, aussi brillante, aussi fêtée dans le monde. Tous les hommes en sont amoureux; elle leur parle, elle leur sourit, elle cause avec eux... Vous savez comment on cause ici avec une jeune fille quand on lui fait la cour...?

— Je le sais, répondit lentement Horace. Vous êtes jaloux?

— Non, je ne lui fais pas cet outrage! J'ai confiance en elle; une confiance entière, absolue...

Horace se rappela comment, le matin même, Katie lui avait ordonné de se faire présenter chez mistress Alcott.

May pouvait avoir confiance en effet; ces sourires tentateurs, cette manière de parler qui était à la fois un ordre et une prière, ce n'était que l'exercice de ses droits; en tournant la tête au pauvre monde, elle se faisait la main. Quoi de plus simple? Katie n'était pas un monstre, c'était une *belle*.

— Mais, sans être jaloux, reprit John, je puis m'irriter de ce qu'elle n'est pas à moi, de ce que je ne peux même pas prévoir quand elle sera ma femme...

— Nous sommes au pays des longues fiançailles, dit Horace.

John May n'eut pas l'air de trouver que ce fût une garantie de sécurité, mais il ne le dit point.

— Puisque vous n'êtes pas jaloux et que vous êtes sûr qu'elle vous attendra, je ne vois point ce qui peut vous tourmenter, reprit Frankley. Vous deviendrez riche et célèbre une fois ou l'autre, et alors vous serez parfaitement heureux, comme dans les contes de fées.

— Ah! s'écria May, enfin découragé, et ouvrant

son âme, si vous saviez comme je l'aime! Je lui appartiens pieds et poings liés. Elle fait de moi ce qu'elle veut avec un mouvement de son petit doigt. Elle est si belle! Mais d'autres sont belles et n'ont point ce charme. Ce qu'elle a, voyez-vous, c'est que c'est une souveraine, et vous ne pouvez pas vous douter de l'ivresse que me donne la pensée que cet être superbe, si supérieur aux autres, m'aime et n'aime que moi!

— Si, fit Horace, je comprends cela!

— Elle sait tout! Elle comprend tout en moins de temps qu'il n'en faut pour le lui expliquer...

— J'ai remarqué cela aussi.

— Et son charme dépasse tout ce qu'on peut rêver. Vous l'avez senti, ce charme; que serait-ce si vous la connaissiez comme moi?

— Si son père ignore votre engagement, comment pouvez-vous l'entretenir de vos sentiments?

— C'est à l'atelier que nous nous sommes parlé; elle y vient comme les autres, et parfois elle vient avant, ou reste après... Vous connaissez cela. La porte est toujours ouverte; en face, il y a un marchand de musique; elle entre pour un instant.

— Personne ne s'en doute? demanda Horace, toujours parfaitement maître de lui-même.

— Personne. Dans le monde, elle est toujours si entourée! Le bruit a même couru qu'elle était fiancée à Edwin Barfield...

102044

— Ce n'était pas vrai?

— Mais non, puisqu'elle l'est avec moi. Au fond, je ne suis pas fâché qu'on dise de ces choses ; cela détourne l'attention.

Un nouveau silence se fit.

— Pourquoi m'avez-vous dit cela? demanda Horace en se levant pour s'en aller.

John May hésita un instant; puis regardant son ami de ses yeux honnêtes :

— Elle est si belle! J'ai pensé que peut-être, vous aussi, vous vous laisseriez prendre et que, si vous saviez la vérité, pendant qu'il en est temps encore, cela vous empêcherait...

— Je vous remercie, John! dit Frankley en lui serrant la main. Vous avez raison de compter sur mon honneur. La fiancée de mon ami est aussi sacrée pour moi que le serait sa femme.

— Vous me rendez bien heureux! Je vous voyais triste depuis quelque temps, et je me demandais si je n'avais pas trop attendu...

— Je suis triste, mon cher John, parce que je ne suis pas dans une situation gaie; ne cherchez point d'autre cause à ma mélancolie. Quand je bâtirai des maisons, je serai moins morose. Bonsoir, mon ami! Je vous souhaite bonheur et fortune.

Ils se séparèrent ; May resta entre ses deux figures japonaises, et Frankley regagna sa chambre.

— Eh bien! quoi? se dit-il quand il fut seul.

C'est une chose toute naturelle! J'aurais pu le prévoir. Il n'y a plus à y penser, voilà tout!

Il ne pouvait cependant se défendre d'une sourde colère contre Katie. Elle l'avait joué, en quelque façon. Pourquoi ces manières engageantes, alors qu'elle appartenait moralement à un autre?

— Coquetterie! Flirt! Elle est de même avec vingt autres, et John ne s'en émeut point. C'est moi qui me suis laissé prendre, comme un oison. Elle s'est montrée séduisante avec moi, parce qu'il faut qu'elle attache à son char tous les hommes qu'elle rencontre. Je l'avais prise trop au sérieux! Heureusement, il n'y a aucun dommage. Je m'étais figuré l'aimer? Non, je ne l'aime pas! Cent fois non!

Il ne l'aimait pas, c'était convenu, et pourtant il passa la nuit sans dormir, en proie à la plus noire mélancolie, une de ces mélancolies dans lesquelles on voit la vie sous ses plus cruels aspects, où la misère, la maladie, les deuils font une procession funèbre autour de votre lit, et dont la conclusion, vers le lever du jour, est qu'il eût mieux valu n'être jamais né, mais qu'après tout la vie n'est pas une geôle intolérable, puisqu'on est libre d'en sortir par la mort quand on en est trop las!

XIII

Le jour de la leçon venu, Horace eut bien envie de se faire excuser sous quelque prétexte, afin d'éviter de se trouver en présence de miss Motter.

Sans aller jusqu'à se dire qu'elle l'avait joué, il trouvait pourtant qu'elle l'avait un peu trop encouragé, étant données les circonstances. Mais, au dernier moment, il prit son courage à deux mains, ou plutôt il manqua absolument de courage et se rendit chez elle comme d'habitude.

Elle était aussi belle, aussi tranquille, aussi souriante que de coutume. Ce calme avait quelque chose d'exaspérant, et Frankley ne put se contraindre au point de n'en rien témoigner.

— Vous êtes nerveux, monsieur Frankley? dit Katie en le voyant gratter une erreur de l'épure jusqu'à faire un trou dans le papier.

— Je dois avouer qu'aujourd'hui je ne me sens pas tout à fait dans mon assiette, répondit le jeune homme en reprenant son sang-froid par un violent effort. Je ne suis pas très-bien, et j'aurais mieux fait de ne pas venir.

— Je l'aurais regretté, répondit posément Katie. Je pense que vous avez bien fait de venir, malgré tout.

— Pourquoi? demanda-t-il en la regardant bien en face.

Allait-elle continuer avec lui le jeu dangereux qu'elle avait commencé ? Quand il ignorait la situation de son ami, c'était admissible; mais maintenant? Que penserait-il d'elle, si elle agissait ainsi? Et de sa part à lui n'y aurait-il pas une sorte de fausseté à la laisser faire?

Miss Katie traçait délicatement des courbes avec le tire-ligne de son compas.

— Pourquoi? répondit-elle en penchant un peu la tête pour admirer son ouvrage ; parce que j'aime beaucoup ma leçon d'architecture, et que j'aurais été fâchée de la manquer. Ensuite j'aime aussi beaucoup à ne pas perdre mon temps, et on ne peut rien faire d'une heure comme celle-là, si elle n'a pas son emploi ordinaire ; et enfin parce que...

Elle s'arrêta, reprit le tire-ligne, traça deux nouveaux arcs à la suite des autres, reposa le compas sur la table, essuya l'encre de Chine avec un petit chiffon, s'assura que le bout de ses doigts n'avait point été sali, et dit de sa voix sonore et tranquille :

— John vous a dit ce qui en est?

Horace éprouva un de ces grands bouillonnements de colère qu'elle avait le don de provoquer en lui.

Mais elle le regardait bien en face, et il la regarda de même en répondant :

— John m'a dit que vous avez échangé vos paroles.

— Oui. Qu'en pensez-vous, monsieur Frankley? Vous connaissez John depuis bien des années, à ce qu'il m'a dit. Vous êtes le seul homme auquel il puisse donner en toute sincérité le nom d'ami. Qu'en pensez-vous?

Si le mur, s'abattant tout à coup devant lui, avait révélé à ses yeux le Bosphore ou le Vésuve, Horace eût été moins surpris que de cette simple question.

— Je pense, miss Motter, que John May est un parfait galant homme. Il a beaucoup de talent, une grande intelligence et... et un cœur excellent. Son âme est délicate et sensible... Je l'ai vu reculer devant la nécessité de causer du chagrin à un ami; je ne l'ai jamais vu hésiter devant l'accomplissement d'un devoir.

Miss Motter inclina la tête en signe d'approbation. C'est avec un geste semblable que la reine Élisabeth dut récompenser le chevalier qui avait jeté son manteau devant elle pour épargner à sa chaussure le contact d'une flaque d'eau.

— C'est très-bien. Vous êtes éloquent, monsieur Frankley... lorsqu'il s'agit de votre ami. Mais que pensez-vous de nos projets?

— Veuillez m'excuser, miss Motter, je n'ai rien à en penser.

— Vous ne croyez pas que c'est un peu téméraire ?

Horace la regarda avec une nouvelle surprise et ne répondit pas.

— Vous ne pensez pas qu'il pourra s'écouler bien des années avant que ces projets soient réalisés ?

— Cela se peut, miss Motter, mais je n'ai pas de jugement à porter sur cette question.

— Vous avez confiance dans l'avenir de John May ?

— J'ai confiance dans son talent qui est très grand ; dans un pays comme le nôtre, un homme de talent doit arriver à se faire la position qu'il mérite.

— Je suis heureuse de vous l'entendre dire !

La leçon s'acheva sans autre incident. Au moment où Frankley se disposait à prendre congé, Katie lui dit :

— Avez-vous pensé à vous faire présenter chez mistress Alcott ?

— Je l'ai totalement oublié. J'ai eu autre chose dans l'esprit, répondit le jeune homme d'un ton dont on demande grâce.

Il avait la tête et le cœur lourds comme plomb. Il eût voulu pouvoir s'en aller et pleurer de rage et de dépit, comme un enfant injustement grondé.

Miss Katie le regarda avec un singulier mélange

d'orgueil et de dédain. Ce n'était que cela, un homme? On pouvait l'amener là sans plus de peine? Combien supérieure était la femme, qui tenait dans ses mains le malheur ou la joie de cet être illogique et nerveux!

— Eh bien, pensez-y. Au revoir, monsieur Frankley.

Il sortit. Horace avait le cœur en charpie, et, chose étrange! il venait d'acquérir la certitude que Katie n'aimait pas son ami.

Cette certitude l'eût rempli de joie, si le fiancé eût été tout autre que John ; ici, ce n'était plus qu'un nouveau sujet de souci.

Katie n'aimait pas John May ; cependant elle s'était engagée à l'épouser, quoiqu'il fût sans nom et sans fortune. Elle n'aimait pas Frankley non plus, et pourtant elle s'intéressait à lui. Ne voulait-elle pas plutôt qu'il s'intéressât à elle?

— Mais, se disait le pauvre garçon tout en s'en allant, l'intérêt qu'on témoigne a toujours quelque base; celui que l'on reçoit exige quelque réciprocité! Si peu qu'elle aime John; elle l'aime un peu : assurément cela n'a rien de commun avec l'amour qu'elle lui inspire...

Et tout à coup Horace surprit sur ses lèvres cette exclamation assez bizarre dans la circonstance :

— Pauvre John!

En rentrant chez lui, il y trouva un billet;

l'adresse, d'une main fine et délicate, évoqua immédiatement dans son esprit la petite figure élégante de miss Bright. En effet, c'était elle qui avait écrit ces quelques mots :

« Cher monsieur Frankley, venez nous voir aujourd'hui ; nous avons quelque chose à vous dire. »

C'était tout ; mais dans l'écriture, dans la manière même dont le papier avait été plié pour le faire entrer dans l'enveloppe, il y avait un je ne sais quoi de hâtif et de gai comme une brise de printemps.

— Elle a quelque bonne nouvelle à me donner! pensa Horace. Chère petite fée! Ce n'est peut-être pas grand'chose, mais elle y mettra, bien sûr, toute sa grâce.

Après un dîner pris à contre-cœur, Frankley monta dans le *car* et s'en alla à Cambridge.

Un vent assez fort agitait les longues branches couvertes de bourgeons brillants qui se tordaient comme des bras chargés d'imperceptibles diamants; les nuages couraient dans le ciel, très-pressés d'arriver ailleurs, sans doute.

Il y avait dans l'air comme un bruit de clairons lointains. C'était la rivière qui chantait en courant vers la mer.

Frankley se mit à l'unisson en marchant vite, aussitôt qu'il eut quitté le *car;* il avait besoin de respirer, et au lieu d'aller au plus court, il fit le

tour des avenues afin de passer devant l'Université.

Les pierres des murs lui rappelaient bien des choses heureuses ; études et plaisirs de sa jeunesse étaient maintenant si loin, si loin !

Le Memorial Hall dressait sa tour majestueuse au-dessus des cimes des arbres ; Horace pensa que ceux qui étaient morts pendant la guerre, et en l'honneur desquels le monument avait été élevé, étaient plus heureux que les vivants. Leur mémoire était sacrée, et ils avaient été pleurés !

— Qui me pleurerait? se dit-il avec amertume. Chacun n'a-t-il pas assez de ses propres soucis ?

Il était arrivé devant la maison du professeur Bright, et la porte était ouverte ; sur le seuil, Ella l'attendait avec un joli sourire de bienvenue.

— Entrez, entrez vite, monsieur Frankley ! Nous avons quelque chose à vous dire. C'est gentil à vous d'être venu tout de suite !

— C'est gentil à vous de m'avoir écrit ! riposta Horace en la suivant.

— Non, pas par ici, fit-elle en l'arrêtant au moment où il allait frapper à la porte de la bibliothèque. C'est chez maman que vous apprendrez les nouvelles.

Elle le fit entrer dans une pièce riante, exposée au soleil.

Un grand lit sans rideaux, mais entouré de paravents de toute espèce, occupait le milieu de la

chambre, de façon qu'on en pût faire le tour aisément.

La malade, le haut du corps vêtu d'une robe de chambre en étoffe orientale, était couchée sous des couvertures légères et moelleuses. Tous les objets riants de la maison, tout ce qui pouvait plaire à l'œil ou au toucher était groupé autour d'elle de façon qu'elle pût les voir ou s'en servir.

Horace ne s'étonna plus que le reste du logis eût pris un air sombre et abandonné. La vie était dans cette chambre; la bibliothèque du professeur servait seulement de refuge quand mistress Bright était fatiguée ou bien lorsqu'on avait à recevoir quelqu'un qu'elle ne souhaitait pas voir.

— Maman va mieux, elle veut vous parler, dit Ella en poussant doucement Horace vers le lit.

Il prit dans la sienne la pauvre main trop blanche, amaigrie et faible, qui s'avançait vers lui. C'était là ce qui restait de la belle mistress Bright, si admirée autrefois, si brillante et si gaie...

— Je ne vous avais pas vu depuis votre retour, monsieur Frankley, dit la malade ; j'étais très-souffrante, et puis, vous savez comme les infirmes sont capricieux! Je ne voulais pas mettre un visage nouveau dans mon existence. Je vous prie d'excuser ma franchise... Mais mon mari et ma fille vous ont tellement pris à gré qu'il a fallu vous recevoir. On m'a faite belle, vous voyez !

Tout ému, Frankley s'assit auprès d'elle. Comme les années bouleversent tout autour de nous ! Elle était belle et fêtée, lorsqu'il n'était qu'un gamin ; aujourd'hui il était un homme, et elle n'était plus qu'une ruine.

— Ce que maman ne vous dit pas, fit Ella d'une voix plus musicale encore que de coutume, c'est qu'elle s'est mise à travailler pour vous, sans vous connaître.

La jeune fille s'arrêta, mais sa mère lui fit signe de continuer.

— Nous avons des amis, monsieur Frankley, d'excellents amis, qui viennent nous voir et qui pensent à nous, même quand ils sont absents. Tenez, on a envoyé ce matin à maman des oranges et des bananes de la Floride.

Elle montrait une grande corbeille pleine jusqu'au bord de fruits savoureux.

— Mais nous en avons ici aussi, qui sont toujours à l'affût de ce qui pourrait faire plaisir à maman. L'autre jour, mistress Alcott est venue...

— Mistress Alcott? répéta Horace.

— Oui ; vous la connaissez?

— Non... mais je voudrais bien la connaître...

— Comme cela se trouve ! Eh bien ! mistress Alcott est venue ; maman lui a dit qui vous étiez, et combien vous avez de talent...

— Mais vous n'en savez rien ! s'écria Horace en souriant malgré lui.

— Oh ! un élève de l'École des beaux-arts de Paris! Et puis on a vu vos plans. Miss Motter les a fait voir à des personnes compétentes...

— Vraiment? fit Horace en rougissant jusqu'aux oreilles.

— Et tout le monde a trouvé que c'était très-beau. Miss Motter a dû vous le dire ?

— Non, fit Horace, dont la rougeur disparut subitement.

— Enfin tout le monde sait que vous êtes un architecte de premier ordre !

Mistress Bright ne put s'empêcher de sourire.

— Ella, dit-elle, je te ferai remarquer que nous n'avons point ici de trou de souris assez grand pour y cacher la modestie de M. Frankley !

— Oh ! fit Ella, vous n'êtes pas fâché, monsieur? Je vous demande bien pardon !

Horace n'était point fâché, elle put s'en convaincre en le voyant sourire à son tour.

— Mais à quoi sert d'avoir du talent, si personne ne veut le mettre à l'épreuve? Il y a trois mois qu'on a vu vos plans, monsieur Frankley, et cela n'avait servi à rien, lorsque, hier après-midi mistress Alcott est venue ici. Maman lui a dit combien c'était étonnant que tout le monde fût d'accord pour dire du bien de vous, alors que personne ne songeait à vous faire faire quelque chose. « Je sais ce que c'est, a dit mistress Alcott. C'est parce que votre ami n'est pas

à la mode. Il faut que cela devienne la mode de lui faire bâtir des maisons. — Comment faire? a dit maman ; je ne puis pourtant pas lui en commander une ! — Mais moi je le puis ! » a dit mistress Alcott.

Ella s'arrêta pour reprendre haleine et pour jouir de son ouvrage. Horace l'écoutait, immobile, les yeux fixes, l'esprit tendu ; Ella reprit :

— Et elle a prié papa de vous présenter chez elle mardi soir ; elle donne une soirée, vous savez? Elle prendra rendez-vous avec vous pour vous demander de lui construire une petite maison de campagne, au bord de la mer, sur un terrain qu'elle vient d'acheter tout près d'ici !

Elle se pencha sur sa mère, dont elle frôla délicatement les cheveux du bout de ses doigts souples.

— Tout cela est exact, dit mistress Bright. Vous recevrez votre invitation ce soir ou demain matin.

— Et je bâtirai une maison? fit Horace encore mal revenu de son étonnement.

— Oui. Une vraie maison, toute petite pour commencer, mais une maison en pierre !

Il resta un instant muet, puis son regard se leva sur les deux femmes, plein d'une affectueuse reconnaissance.

— C'est à vous que je le dois, dit-il.

— Non, fit mistress Bright ; c'est à vous-même.

Le professeur Bright entra sur ces entrefaites; son bon sourire valait tous les compliments du monde.

En regardant ces trois personnes si visiblement unies, dont l'affection réciproque était la vie même, Horace ne put s'empêcher de donner un coup d'œil mélancolique sur son propre avenir. Lorsqu'il aurait des cheveux gris, lui aussi, aurait-il à ses côtés deux êtres pleins de dévouement et de bonté pour l'aimer, pour l'aimer malgré la pauvreté, et peut-être à cause d'elle?

Certes, l'état de mistress Bright n'était point de ceux que l'on envie; mais, malgré son infirmité, elle avait l'air si heureux entre sa fille et son mari qu'Horace pouvait à peine se persuader qu'elle fût privée de mouvement.

Cependant un certain air de fatigue se répandit bientôt sur ses traits, et Horace voulut se retirer; mais le professeur n'y consentit pas.

— Venez dans ma bibliothèque, dit-il. Nous allons laisser reposer un peu ma femme, et puis vous souperez avec nous. Elle a mis cela dans sa tête; elle prétend que c'est pour vous porter bonheur.

Frankley se laissa faire. Pour la première fois depuis la mort de son père, il sentait une autre volonté que la sienne s'emparer de lui et gérer ses affaires.

C'était un repos bien doux pour un esprit depuis longtemps surmené et tendu; il s'abandonna avec une mollesse délicieuse au vouloir de ces bonnes gens qui lui souhaitaient du bien, et se laissa

même guider vers un *rocking-chair* qu'Ella lui désigna pour siége.

— C'est du luxe, dit-il en protestant pour la forme, et je ne dois me permettre aucun luxe.

Le regard d'Ella alla droit au cœur du jeune architecte. Il y avait dans ces beaux yeux tant de tendresse et de pitié pour le pauvre jeune homme privé de jouissances jusqu'à considérer le *rocking-chair* comme un luxe coupable ; il y avait aussi tant de douce malice, tant d'orgueil satisfait à la pensée de son avenir, que Frankley sentit naître en lui des impressions nouvelles.

— Quelle jeune fille exquise! pensa-t-il. Et je crois vraiment qu'elle a de l'amitié pour moi.

L'idée lui vint que ce pourrait bien être Ella qui avait préparé sa nouvelle fortune. N'était-ce pas elle qui voyait miss Motter à l'atelier de John May? Ce devait être là qu'elle avait entendu parler des plans, ces fameux plans qui avaient finalement rendu à Frankley l'inestimable service d'attirer l'attention sur lui.

Si Frankley avait su la vérité, il aurait appris que ses plans n'y étaient pour rien, mais bien les coupes et les aquarelles qui les accompagnaient.

De tous ceux qui avaient vu son carton, pas un, peut-être, n'était en état de juger de la manière dont il avait conçu et exécuté les constructions ; mais tout le monde pouvait s'enthousiasmer pour la

façade d'un cottage ou le fronton d'une écurie, si délicatement lavés de couleurs tendres sur un fond de gazon verdissant ou de jeunes pousses de bouleaux.

Si c'était Ella qui avait échafaudé ce nouveau rêve de fortune, c'est qu'elle éprouvait une véritable amitié pour lui. A cette idée, le cœur de Frankley bondit joyeusement dans sa poitrine.

Une amitié de femme, de jeune fille, voilà qui est vraiment délicieux et rare.

Des amitiés banales, des camaraderies, comme il ne peut manquer de s'en produire dans un pays où filles et garçons croissent librement les uns près des autres, c'est à la portée de tout le monde.

On se rencontre, on se serre vigoureusement la main, on fait projet d'aller ensemble voir quelque chose, on se retrouve dans le même monde, on échange quelques paroles, toujours les mêmes; c'est ce qui se rencontre partout aux États-Unis.

Frankley, pour sa part, n'était point si bien partagé; son absence l'avait privé de cette douceur, si c'en est une.

Mais une vraie amie, à qui l'on peut dire ses peines, qui vous consolerait, qui vous aimerait, avec laquelle on ne craindrait ni les manéges de la coquetterie ni les exigences d'une beauté gâtée par de nombreux adorateurs, voilà ce que le jeune architecte aurait prisé par-dessus tout, s'il lui avait

été donné de le posséder! Est-ce que son destin, enfin déridé, allait mettre ce bonheur à portée de sa main?

Il commençait déjà à le croire; il en fut tout à fait sûr lorsque, deux ou trois jours plus tard, ayant rencontré miss Bright et lui ayant demandé la permission de marcher un peu près d'elle, il se vit accueilli avec la même tendre confiance.

Une joie douce et tranquille se répandit en lui, comme une grande nappe de lumière, lorsqu'il comprit qu'il tenait une place durable dans ce cœur généreux.

Son impression fut d'autant plus profonde qu'il ne s'était jamais imaginé de juger Ella d'après les mesures ordinaires. Il la trouvait jolie, et son œil d'artiste s'amusait souvent à suivre les lignes élégantes de sa petite personne; mais pour lui, Ella était à peine une jeune fille.

Toute féminine et accomplie qu'elle lui parût, il ne s'inquiétait ni de son âge ni de ses sentiments; si on l'eût poussé jusqu'au bout de sa pensée très-confuse, il eût dit qu'Ella Bright, étant trop parfaite pour rencontrer un homme digne d'elle, étant d'ailleurs absolument nécessaire à sa pauvre maman condamnée à garder le lit jusqu'à sa dernière heure, Ella Bright, en un mot, consacrerait sa vie entière à ses parents et ne se marierait pas.

Elle était évidemment de cette pâte exquise et

tendre dont on fait des statuettes pour les étagères et non des objets d'usage courant. Elle embellirait la vie de tous ceux qui la connaissaient et ne serait jamais la compagne d'aucun.

— Je vous verrai ce soir chez mistress Alcott? lui dit-elle en le quittant au coin de Beacon street. Voici la maison.

Comme architecte, Horace se dit que cette maison devait être jetée à bas sans plus tarder, mais qu'il avait peu de chances d'être appelé à la reconstruire, parce qu'elle avait dû coûter beaucoup d'argent.

— Vous irez donc? demanda-t-il en s'arrachant à sa préoccupation professionnelle.

La pensée que miss Ella Bright pouvait aller dans le monde ne lui était jamais venue.

— Mais oui! maman veut que je sorte pendant qu'elle se porte assez bien pour rester seule le soir. Je me suis même fait faire une robe! A tantôt!

Elle disparut dans Charles street, et Horace s'en retourna chez lui avec son souci.

La soirée eut lieu, grave et un peu froide ; on ne dansait plus chez mistress Alcott depuis qu'elle était devenue veuve.

Les femmes, fort bien mises, les hommes, irréprochables, ne se mêlaient guère que vers la fin de la soirée, lorsque le souper les réunissait dans la salle à manger.

Horace rencontra là tous ceux qu'il connaissait, et quelques autres ; en le voyant dans cette maison, connue par la difficulté qu'on éprouvait à y pénétrer, on fut aimable pour Frankley.

Mistress Alcott avait à peine eu le temps de lui dire un mot ; pendant le souper, servi debout, elle s'approcha du jeune homme.

— Pouvez-vous venir après-demain matin? lui dit-elle. Je voudrais causer avec vous.

Horace s'inclina respectueusement, et mistress Alcott le quitta. Ella Bright, de l'autre côté de la table, le regardait avec des yeux brillants de joie. Il lui sourit en réponse, et il allait la rejoindre lorsque, tout près de lui, il entendit la voix de miss Motter.

— Monsieur Frankley, voulez-vous tenir mon éventail? lui dit-elle en lui présentant cet objet.

Aussitôt une demi-douzaine de paires d'yeux masculins se fixèrent sur Horace avec un étonnement mêlé de malveillance. Comment! cet intrus allait prendre rang parmi ceux que miss Motter honorait de sa conversation?

Horace avait pris l'éventail.

— Faut-il que je vous évente? dit-il. Je vous préviens que, faute d'habitude, je suis très-maladroit à cet exercice.

— Non, merci, répondit-elle. Je n'ai pas besoin qu'on m'évente ; mais je voudrais bien avoir un peu à souper.

Les jeunes gens, d'un commun accord, opérèrent un mouvement vers le buffet. Katie les arrêta en leur montrant John, qui revenait avec une assiette dans une main et un verre d'eau glacée dans l'autre.

On leur fit un peu de place, et Katie avança la main.

— Non, permettez que je tienne votre assiette pendant que vous mangerez, dit John en faisant mine de reculer.

Katie lui jeta un regard où perçait une pointe de raillerie.

— Soit, dit-elle en piquant sa fourchette dans la traditionnelle mayonnaise de homard.

May avait été obligé de passer le verre d'eau à un autre, afin de pouvoir tenir l'assiette des deux mains; il resta debout devant la jeune fille, attentif à ses mouvements; elle, sans se presser, mangeait aussi tranquillement que si elle eût été à table, chez elle. Horace regarda autour de lui et vit nombre de groupes occupés de même.

— Et maintenant, un peu de crème glacée, s'il vous plaît, dit miss Motter en posant sa fourchette sur l'assiette vide.

Un adorateur se jeta dans la mêlée, poussant un peu de droite et de gauche pour se faire un chemin, et revint victorieux avec une assiette couronnée de glace aux framboises.

— Non, merci, pas celle-là, dit Katie avec son

calme ordinaire. Je ne mange jamais que de la crème.

L'infortuné chercha autour de lui une jeune demoiselle en faveur de laquelle il pût se débarrasser de son butin, qui fondait rapidement. Un ami dévoué, du sexe masculin, lui tendit une main secourable, et le galant cavalier repartit pour une seconde expédition.

Après avoir péniblement franchi le mur mouvant qui le séparait du buffet, il dut lutter une seconde fois pour le rouvrir, mais il y parvint et présenta à Katie la friandise demandée.

— Merci, dit-elle d'un air négligent.

Horace avait suivi de l'œil tout ce manége et s'en amusait quelque peu. John lui prit doucement des mains l'éventail dont il ne savait que faire, l'ouvrit et se mit à éventer lentement miss Motter pendant qu'elle dégustait sa glace à petites cuillerées.

— Voilà comment on s'y prend ! dit John à son ami, qui le regardait faire.

On n'avait point pris garde autour d'eux à cet incident. Horace s'avisa tout à coup qu'il jouait le rôle ingrat de cette fameuse cinquième roue de carrosse, si fort dédaignée de nos jours. Sans dire un mot, il se dirigea vers sa petite amie, qui de temps en temps jetait vers lui un regard de sympathie.

En s'approchant d'elle, il fut surpris de la trouver si jolie.

Certaines beautés régulières, blanches et blondes, gagnent à être vues d'un peu loin dans un éclairage éblouissant; ce que leurs traits peuvent avoir de massif et d'un peu lourd se perd à une petite distance; l'œil charmé n'apprécie plus que les lignes sculpturales et la richesse du coloris.

Les femmes fines et délicates, au contraire, semblent se fondre et disparaître dans ces grandes agglomérations de personnes et de lumières. A quelques pas, on les voit à peine, leur visage paraît indistinct; on s'approche, et l'on est tout étonné de la grâce qui se déploie pour ainsi dire discrètement.

On ne les regarde pas tout d'abord; mais, lorsqu'on les a aperçues, le regard ne s'en détache plus; le contraste de leur délicatesse avec les larges taches sombres des habits noirs leur prête plus de charme et de distinction; c'est à celles-là qu'est réservée la fin de la soirée, qui les venge de l'apparente négligence du commencement.

Elle portait une robe d'un bleu très-pâle, faite d'une étoffe souple et moelleuse dont les plis s'enroulaient autour d'elle comme les feuilles d'une rose au grand soleil. Un tout petit bouquet se fanait à son corsage à peine entr'ouvert.

Son teint pur et charmant n'attirait point les yeux par l'éclat, mais on sentait que cette peau fine n'aurait jamais besoin d'avoir recours aux artifices du parfumeur pour conserver sa transparence satinée.

Ce visage et ces épaules n'étaient point en marbre ; on sentait courir la vie sous l'épiderme aussi tendre que les pétales d'un lys.

— Vous amusez-vous, monsieur Frankley? demanda Ella lorqu'il vint près d'elle.

— Mais... Et vous?

— Moi, je m'amuse beaucoup. Je sors si rarement! C'est un vrai plaisir!

— Avez-vous eu à souper? demanda Horace, saisi d'une angoisse de politesse dont il eût bien voulu se débarrasser.

— Non... mais je n'ai pas faim, se hâta-t-elle d'ajouter en jetant un regard sur le rempart vivant qui barricadait le buffet.

— Je vais vous chercher quelque chose! dit Frankley en plongeant désespérément dans les remous du courant humain.

Il revint avec l'assiette de mayonnaise qu'il avait obtenue rien qu'en tendant la main. Une main tendue vers le buffet réclame toujours de la salade de homard, à moins que ce ne soit des glaces.

— Vous êtes bien bon, dit Ella en rougissant de plaisir. En revanche, je vais vous enseigner quelque chose : tenez mon assiette:.. bien... ferme! Je vais piquer dedans.

Après deux ou trois faux mouvements, Horace apprit à tenir l'assiette d'une seule main pendant que la jeune fille cueillait quelques bribes de laitue.

— Maintenant que vous savez, dit-elle, rendez-moi mon assiette.

— Pourquoi? demanda Horace, craignant d'avoir commis quelque maladresse.

— Pour que je mange! riposta Ella, dont les yeux pétillaient d'innocente malice. Pensez-vous que ce soit commode ou même agréable d'avoir un monsieur planté devant soi à regarder les morceaux qu'on se met dans la bouche? Non, pas même vous, monsieur Frankley! Et plutôt vous qu'un autre, pourtant!

— Pourquoi? répéta Frankley, qui commençait à s'amuser.

— Parce que vous ne vous moquerez pas de moi!

— Est-ce que j'ai des compatriotes assez mal élevés pour se moquer des dames? Cela m'étonnerait.

— Non, j'ai eu tort; j'ai dit autre chose que ce que je voulais dire; mais enfin il y a des messieurs qui sont aimables avec les jeunes filles, et qui disent ensuite qu'elles les ont ennuyés à périr... Vous n'êtes pas de ceux-là, au moins.

— Mais vous? Vous ne pouvez ennuyer personne.

— Moi? C'est ma spécialité! Pensez donc, je ne sais pas répondre quand on me parle de choses que je ne connais pas, et je ne m'intéresse pas à ce qui

intéresse les autres. C'est probablement parce que je vis si retirée... C'est un malheur, mais je n'y puis rien. Je suis assommante... Oh ! ma réputation est bien établie, monsieur Frankley, vous n'avez pas besoin de rire comme cela !

Un peu de place s'étant fait autour d'eux, Horace avança une chaise à Ella et s'assit auprès d'elle.

— Moi, je passerais toute la nuit à vous écouter, dit-il spontanément. Il faut que nous soyons camarades, dites, voulez-vous? Ce serait si gentil, d'avoir une bonne amitié, pour bavarder ensemble de tout au monde, comme deux garçons...

— Ou deux filles ! interrompit Ella en riant. Ici, monsieur Frankley, on n'a pas besoin d'être deux garçons ou deux filles pour être amis. Amis? vous le voulez? Soit! Mais l'amitié a ses exigences. Vous me direz tout?

— Tout ! répondit Frankley.

Sa conscience lui fit reproche au même instant, mais il avait déjà parlé. Force lui fut de se contenter d'une restriction mentale.

— Allez, lui dit la jeune fille, pendant qu'il discutait ce cas de conscience avec lui-même, voilà miss Motter qui s'en va, accompagnez-la. Il faut toujours accompagner une *belle,* et puis, vous lui devez de la reconnaïssance... N'est-ce pas elle qui a montré vos plans?

— Êtes-vous si sûre que ce soit à elle que je

doive toute cette reconnaissance? dit Horace à demi-voix. Il me semble que votre mère et vous...

— Allez donc! interrompit Ella en le poussant légèrement du bout de ses fins doigts gantés, vous serez le dernier, — et elle a regardé de votre côté!

Horace obéit, sans trop savoir pourquoi, et se trouva avec une douzaine d'autres jeunes gens dans le hall où miss Motter attendait sa voiture.

Un voile de dentelle blanche enroulé autour de sa tête, un grand manteau de velours rouge garni de zibeline sur les épaules, elle avait l'air d'une jeune impératrice. Sans daigner accorder un regard à Frankley, venu trop tard, elle descendit le perron, suivie de son escorte d'honneur, mais ce fut sur la main de John May qu'elle s'appuya pour monter dans sa voiture.

Mécontent, Horace retourna dans la salle à manger où il avait laissé sa nouvelle amie; le professeur Bright et elle prenaient congé de la maîtresse de la maison. En se dirigeant vers le hall, la jeune fille cherchait des yeux autour d'elle; Frankley fit un pas en avant; elle sourit et lui tendit la main.

— A bientôt! lui dit-elle. Bonne nuit!

Et elle disparut sans bruit, sans escorte, comme un oiseau s'envole.

XIV

Les heures s'éparpillaient dans l'air avec un bruit musical; tous les clochers de Boston semblaient s'être entendus pour tinter ensemble au moment où Horace se présenta chez mistress Alcott. Il y avait dans cette allègre sonnerie un présage heureux, à ce que pensa le jeune homme.

Au lieu d'être introduit dans un des salons destinés aux grandes réunions, il fut conduit au premier étage et laissé seul dans une vaste bibliothèque qui lui parut fort originale.

C'était une longue pièce, terminée à un bout par une grande fenêtre à trois vantaux, donnant sur le fleuve. L'eau limpide frissonnait sous un souffle de vent printanier, formant des milliers de petites rides, dont chacune renvoyait un rayon de soleil.

Au delà, l'autre rive, très-éloignée, offrait au regard des collines basses, légèrement verdoyantes, estompées d'une vapeur presque imperceptible.

Des navires de différentes formes, grands et petits, reposaient dans les anses formées par le cours capricieux de la noble rivière, et, au moment où Horace regardait, un beau schooner passa len-

tement, en déployant sa grande voile blanche, que le soleil teintait d'or pâle.

— C'est beau ! murmura le jeune homme malgré lui.

Le schooner disparut dans le cadre de la fenêtre, et Horace regarda autour de lui.

Des livres, des livres encore et partout. Depuis le parquet jusqu'à un mètre du plafond, les livres, rangés sur des planches de vieux chêne, formaient une paroi variée de couleurs et de dimensions. Au-dessus, quelques marbres, deux ou trois bronzes donnaient à ce lieu sévère un parfum artistique qui sans cela lui eût manqué.

Sur la cheminée, au lieu d'une glace se dressait un beau portrait de M. Alcott, et tout à côté, plus modeste, un délicieux visage de femme, peint par Henner, dans lequel se reconnaissaient les traits plus jeunes et toujours beaux de la maîtresse du logis.

Pénétré d'un respect involontaire pour ce véritable sanctuaire de l'étude, Frankley fit deux pas en avant ; le grand bureau qui occupait le milieu de la pièce était soigneusement rangé ; devant le fauteuil de cuir, la place était occupée seulement par la Bible de famille ; mais, en face, quelques livres, deux ou trois cahiers fermés indiquaient qu'on s'y asseyait parfois pour écrire. Dans l'embrasure de la fenêtre, un fauteuil, une table à

ouvrage et une autre petite table très-basse, pour poser au besoin un plateau, annonçaient que là se concentrait la vie de la veuve.

C'est là, en effet, qu'avait vécu et travaillé M. Alcott, à qui sa fortune et sa naissance avaient permis de s'adonner à ses études chéries. Il était devenu l'helléniste le plus distingué des États-Unis; sa femme, disait-on, avait appris le grec pour ne point rester étrangère à ce qui absorbait uniquement son mari, et dans cette bibliothèque, ils avaient passé quinze heureuses années; maintenant, elle y vivait seule.

— Elle ne doit pourtant pas y être malheureuse, pensa Horace. Le souvenir de l'absent est resté là, comme s'il n'était parti que d'hier. J'avais pensé que la vieille maison n'était bonne qu'à jeter à bas; mais ce serait grand dommage! Ce serait l'assassinat d'une ombre!

Mistress Alcott entra. En deux mots, elle s'excusa de l'avoir fait attendre, puis elle lui indiqua un siége, près de la fenêtre, et s'assit en face de lui.

Sa toilette était d'une simplicité puritaine; de la soie noire mate, un peu de blanc au cou et aux poignets; sur la tête, une petite coiffure qui rappelait le sévère bonnet des veuves, sans en affecter toute la rigueur; sa toilette était celle d'une femme riche et délicate, qui sait qu'on se doit des égards à soi-même aussi bien qu'aux autres, et qui se garde

d'afficher le deuil qui est l'essence même de sa vie actuelle.

Horace ne put jamais se rappeler exactement ce qu'elle lui avait dit. Les paroles étaient fluides, la voix était brisée, quoique très-douce; rien de cela ne laissait de trace bien définie dans l'esprit, mais il s'en dégageait l'impression d'un charme indicible.

Cette femme était active sans être remuante, bonne sans faire d'actes éclatants de bonté, savante sans qu'on pût s'en douter. Sa vie était un mélange d'austérité réelle et de complaisance pour le monde, qui attendait d'elle des concessions visibles. Elle sentait qu'elle n'avait pas le droit de se retirer dans sa thébaïde, et que son devoir était de voir des gens auxquels elle pouvait être utile. Mais ce que bien peu de personnes savaient, — et ce que Frankley devina sur-le-champ, — c'est qu'elle n'était jamais aussi triste qu'au lendemain d'une de ses brillantes soirées.

Quand il se leva pour partir, il était complétement séduit; que mistress Alcott lui confiât ou non le soin de construire une maison, il sentait qu'il avait gagné une amie dont la protection s'étendrait sur son existence.

— Vous voyez beaucoup miss Motter? lui dit-elle au moment où il allait la quitter.

— Deux fois par semaine au moins, répondit-il.

— Elle est très-brillante, reprit mistress Alcott.

Après un court silence, elle ajouta : — Son père n'est pas d'ici, ce sont des gens de New-York.

Un nouveau silence d'un millième de seconde sépara cette phrase de la suivante :

— Elle est très-intelligente. Je pense qu'elle fera un brillant mariage.

Dans les yeux de Frankley passa un éclair, doute ou chagrin, qui attira l'attention de la veuve, sans qu'il s'en doutât.

— Je la trouve belle et instruite, continua-t-elle, mais ce n'est pas une femme à s'accommoder de la pauvreté dans la vie... Il y a des jeunes filles élevées richement qui pourraient vivre de peu avec un mari qu'elles aiment... Katie Motter n'est point de ce nombre. Excusez-moi de vous parler ainsi, monsieur Frankley; vous êtes peut-être de ses amis ?

— Je n'ai point cet honneur, répondit Horace, devenu tout à coup ombrageux. Je lui donne des leçons, elle est fort aimable, j'espère que je suis correct, voilà tout.

— C'est très-bien ainsi, monsieur Frankley, très-bien ainsi.

Il s'inclina, pensant qu'il devait s'en aller. Sur le seuil, elle le retint.

— On vous avait parlé d'une maison de campagne, dit-elle.

Horace leva la tête et la regarda attentivement.

Avec cette femme étrange, il ne savait plus à quoi s'attendre.

— J'ai réfléchi. J'ai déjà une campagne non loin d'ici, et je n'aimerais pas à vivre dans un endroit où je n'ai pas de souvenirs... Mais pourriez-vous me dresser les plans d'un orphelinat?

— Un orphelinat! répéta Frankley, croyant qu'il avait mal entendu.

— Oui, j'ai ici un asile pour les orphelins pauvres, mais c'est trop petit et c'est en ville. Voulez-vous aller étudier le terrain et me préparer des plans?

— Certainement, madame. Mais encore faudrait-il savoir quelles dimensions...

— Environ soixante lits et le personnel... un personnel assez nombreux... des classes, des ateliers... Il y a de l'eau en abondance. Vous pourriez employer la brique et la pierre, et des charpentes en fer, à cause du danger d'incendie... Moi, je ne suis pas au courant de ces questions-là. Allez voir mon terrain, monsieur Frankley, et préparez des plans... l'intérieur surtout; pour la façade, nous verrons après. Quand vous aurez été là-bas, vous reviendrez me voir.

Elle se pencha sur le bureau et prit dans un tiroir une carte toute préparée, portant l'indication du lieu et de la station de chemin de fer la plus proche.

— On pourrait commencer en juin, dit-elle de la

même voix mélodieuse et lassée. Au revoir, monsieur Frankley! Je vous attendrai dès que vous aurez vu ce qu'on peut faire là-bas.

Elle lui serra la main, sonna, et il descendit comme un homme ébloui par un soleil trop vif.

Dans la rue, sous la clarté du vrai soleil, il reprit ses sens.

Il regarda la carte qu'il tenait encore à la main. L'endroit était peu éloigné; l'heure d'un train était proche, et il se dirigea vers la gare et partit sur-le-champ pour ce coin de terre, devenu pour lui la terre promise.

Il revint à moitié fou de joie. Le terrain était presque de niveau; un emplacement magnifique s'offrait pour le bâtiment principal. Le sol était stable et propre à la construction. Frankley s'enferma pendant huit jours, ne sortant que pour donner ses leçons, et, au bout de ce temps, il apparut un matin avec l'air d'un triomphateur.

Dans le carton qu'il tenait à la main, il avait réuni les premières dispositions pour un édifice superbe, destiné à porter haut et loin sa renommée.

Mistress Alcott s'en montra charmée; elle approuva presque tout, critiqua juste assez pour indiquer qu'elle s'intéressait à l'œuvre, et chargea Horace de préparer les devis. Il retourna chez lui, non plus ébloui comme la première fois, mais plein

de la joie grave d'un homme qui voit se réaliser son rêve.

A peine était-il rentré qu'il reçut un billet court et affectueux; mistress Alcott lui disait que le travail dont elle l'avait chargé nécessiterait des dépenses et une perte de temps considérables, et qu'elle le priait d'accepter un chèque de mille dollars comme avance sur ses honoraires.

Horace ne se tenait plus de joie; c'était la fortune avec la renommée. En effet, la première personne qu'il rencontra le lendemain l'aborda en lui disant :

— Eh bien! vous bâtissez donc un orphelinat pour mistress Alcott?

Ce n'était là ni une erreur, ni un rêve; il construirait l'orphelinat. Pendant huit jours, on ne parla que de cela dans la ville. Horace dut aller à New-York pour consulter des confrères experts en l'art de bâtir, afin de se renseigner au sujet des matériaux, de la main-d'œuvre et des entrepreneurs, toutes choses sur lesquelles il manquait de notions exactes. Il visita aussi, dans l'intérieur du pays, des établissements de même nature. Il apprit tout ce qu'il devait savoir, compléta bien vite, par l'inspection de quelques édifices, chefs-d'œuvre du genre, ce qui aurait pu lui manquer du côté pratique, et se hâta de revenir.

XV

Son absence avait duré trois semaines à peine. Le soir de son retour, c'était au commencement de mai, il trouva John, qui, prévenu de son arrivée, l'attendait à la gare. Le visage soucieux du bon garçon l'avertit de quelque malheur

— Qu'avez-vous, May? lui dit-il. Ou bien est-ce à moi qu'il arrive un accident?

— Ce n'est pas à vous, Horace.

— C'est donc très-grave? fit l'architecte en passant son bras sous celui de son ami.

— Pour moi, oui.

— Parlez vite, alors!

— Elle ne veut plus de moi!

Le cœur d'Horace bondit dans sa poitrine.

— Qui? Miss Motter?

— Oui. Elle m'a signifié que je lui avais déplu, et qu'elle ne voulait plus être ma femme.

— Vous vous êtes querellés?

— Oh! si peu! Elle ne m'en a pas laissé le temps.

Une agitation presque joyeuse faisait frémir Horace tout entier.

— Racontez-moi cela en détail, dit-il, car je n'y comprends rien.

— Eh! moi non plus! Je n'y comprends pas davantage! Elle avait dit oui, elle a dit non. Demandez-lui des explications! Elle n'en donnera pas, c'est peine perdue.

Lorsque les deux amis furent arrivés à l'hôtel, Horace emmena John dans sa chambre; il lui semblait que les figures japonaises n'étaient pas faites pour écouter les confidences de l'amant évincé.

Le pauvre May se laissa tomber dans le *rocking-chair,* et, tout en s'y balançant machinalement de temps à autre, il raconta son malheur.

Comment c'était arrivé? Il n'en savait rien. Katie était venue à l'atelier, comme elle le faisait quelquefois; elle ne semblait pas autrement disposée que de coutume. Après avoir choisi un paysage qu'elle voulait copier, elle appela le domestique et lui dit de porter la petite toile dans sa voiture, qui l'attendait en bas...

Ici, John fit une pause; il y avait une lacune dans son récit, d'où Horace conclut, non sans un mouvement d'humeur, que probablement le jeune peintre avait voulu embrasser sa fiancée.

— Alors, reprit l'infortuné, elle me dit que la vie qu'elle menait à cause de moi était des plus pénibles; que ma jalousie la rendait ridicule... Ma jalousie! Vous avez vu, Horace, comment je me

comportais dans le monde! Peut-on dire que je me sois montré jaloux?

Frankley assura son ami, le plus sincèrement du monde, que cette accusation n'avait rien de fondé.

— Je me révoltai, comme vous pouvez le croire; mais elle ne voulait rien entendre. Je tremblais qu'on n'entrât; ces portes, qui ne sont jamais fermées, vous le savez, ne vous donnent aucune garantie de secret. Elle s'en aperçut, et me dit alors que cette vie de dissimulation était déshonorante pour moi comme pour elle, et qu'il fallait en finir. « Mais, m'écriai-je, je suis prêt à vous épouser demain, si vous y consentez! » Elle me regarda avec un dédain qui me fit monter aux yeux des larmes de rage. « Et de quoi vivrons-nous? » dit-elle. Je vous avoue, Horace, que le cœur me fit mal. C'était me reprocher bien durement une pauvreté dont je suis la victime et non l'auteur, car vous savez si je travaille et si c'est ma faute que je n'aie pas mieux réussi jusqu'à présent! « Nous serons pauvres s'il le faut, lui répondis-je, mais au moins nous serons ensemble, et, enfin, votre père vous aime! Il ne vous laisserait pas manquer du nécessaire. »

Ici le pauvre garçon s'essuya le front; il avait l'air d'un homme qui succombe sous un fardeau trop lourd.

Malgré le sentiment qui le portait à trouver parfaite toute action de Katie Motter, Horace ne pou-

vait s'empêcher de penser qu'elle n'avait pas été tout à fait juste dans ses appréciations, et il tendit à son ami une main vraiment sympathique.

— Si vous saviez, Frankley, ce qu'elle me dit alors! Elle m'accusa de ne l'avoir jamais aimée que pour sa fortune, de n'avoir rien fait pour me créer une position plus brillante, parce que je comptais sur elle, enfin tout ce qu'une femme en colère peut amasser d'injuste et de cruel sur la tête d'un homme hors d'état de se défendre. Elle termina son discours en me disant qu'elle voulait être aimée pour elle-même, et que, par conséquent, elle me rendait ma parole en reprenant la sienne. Voilà, mon ami, ce qui s'est passé avant-hier. J'ai cru que j'en deviendrais fou!

Horace trouva dans son cœur généreux des paroles d'amitié compatissante pour ce malheur, qu'il comprenait mieux que personne. Lorsque John fut plus calme, son ami lui posa quelques questions auxquelles le jeune peintre répondit sans méfiance; quand tout ce qui pouvait être éclairci eut été mis en lumière, Frankley récapitula ainsi les événements :

— Donc elle ne veut plus vous épouser? Vous êtes sûr que ce n'est pas une boutade, mais une résolution?

— Oh! Horace, si vous l'aviez vue, vous n'en douteriez pas!

Une autre question brûlait les lèvres de l'architecte; il se décida à la faire avec tous les ménagements possibles.

— Êtes-vous certain qu'elle vous ait jamais aimé? lui dit-il après quelques circonlocutions préparatoires.

— Si j'en suis sûr! s'écria John avec feu.

Il baissa la tête comme pour regarder en lui-même, et dit lentement :

— Je l'ai cru... c'est peut-être parce que moi-même je l'aimais follement!

Une joie étrange s'éveilla tout à coup dans le cerveau d'Horace.

Il lui sembla que cette joie était une fée sautante et frétillante qui courait dans sa tête, agitant mille grelots, évoquant toutes les idées absurdes et gaies, au son d'une musique falote et délicate.

Il avait beau vouloir être sérieux, se répéter que son ami était dans la peine, et quelle peine! rien n'y faisait. La petite fée qui s'était emparée de lui continuait à danser comme les notes grêles d'un carillon égrenées au vent, dans un clocher à jour, un beau matin d'été.

— Elle ne l'a jamais aimé! chantait le carillon dans les oreilles de Frankley. Elle ne l'a jamais aimé!

Plus il s'efforçait de plaindre John, plus il avait de difficulté à contenir l'expression de cette pensée

obsédante. Enfin il se leva. Pour comble de malheur, ne l'avait-il pas amené dans sa chambre ? Voilà qu'il ne pouvait plus le renvoyer ! On ne renvoie pas un ami qui vient d'être abandonné par sa fiancée !

Heureusement, John se leva aussi.

— Vous êtes bien bon de m'avoir écouté, dit-il en serrant la main de son ami. Rien n'est ennuyeux comme un amoureux qui se plaint ! J'espère que vous ne connaîtrez jamais semblable misère.

Horace se reprochait le mouvement de joie folle qui l'avait saisi tout à l'heure, et sentit un grand besoin de l'expier.

— Cette misère, dit-il, celle de n'être pas aimé, je l'ai connue.

— Vous aussi ? s'écria May, saisi d'une grande compassion pour une infortune dont il venait de mesurer toute la profondeur.

— Oui, moi aussi... je la connais encore... Mais, dites-moi, John, êtes-vous absolument certain que ce mariage est rompu et qu'il ne se renouera jamais ?

— J'en suis trop sûr, répondit May avec la plus grande franchise.

— Vous pensez qu'elle en épousera un autre ?

— C'est certain.

Horace hésita encore un instant. Mais la violence qu'il s'était imposée pour garder le silence depuis six mois provoquait en lui une détente morale qu'il n'était plus maître de diriger.

— Puisqu'elle en épousera un autre, je dois vous dire, John, que je ferai tout mon possible pour que cet autre soit moi.

— Vous! dit May en reculant d'un pas.

Horace le fit asseoir près de lui avec une autorité singulière. Depuis un instant, il semblait être devenu le plus grand, le plus robuste, le plus énergique des deux; et peut-être l'était-il en effet.

— Depuis que j'ai vu miss Motter, dit-il, je l'aime. Sans vos confidences, j'aurais essayé de me faire aimer. Je vous affirme sur l'honneur que je me suis tenu à l'écart le plus possible, et que rien, absolument rien, dans mes manières ni dans ma conduite, n'a pu faire soupçonner à miss Motter les sentiments que j'éprouvais. Me croyez-vous, May

— Je vous crois! murmura le malheureux garçon, abasourdi de ce qu'il apprenait.

— Elle ne m'a jamais témoigné...

Horace s'arrêta; son besoin de sincérité l'obligeait à préciser plus exactement sa pensée.

— Jusqu'à ces temps derniers, reprit-il, elle ne m'avait témoigné qu'un intérêt purement artistique.

— Depuis, vous a-t-elle traité autrement? interrompit vivement John.

— Pas précisément. Vous avez vu vous-même, chez mistress Alcott, quelles étaient nos relations en dehors de l'architecture. Mais à présent qu'elle est libre, vous ne m'en voudrez pas, je pense, John,

si je vous déclare que je vais me présenter à elle d'une tout autre façon?

May fit un effort surhumain, et dit d'une voix étouffée :

— Je ne vous en voudrai pas, Frankley.

— Je ferai de mon mieux pour lui plaire et pour être agréé.

— Vous avez des chances, répondit l'ancien fiancé.

— Vous croyez?

— Votre étoile se lève! dit John sans amertume, mais avec l'accent d'une véritable douleur. La mienne est restée sous l'horizon...

Horace leva la tête et regarda son ami bien en face.

— Pensez-vous, dit-il, que cette considération puisse avoir de l'influence sur elle?

— Je n'en sais rien. Jadis, j'aurais dit non; je me serais révolté à cette idée. Aujourd'hui, je ne sais plus.

Horace chassa loin de lui la pensée que son ami pouvait avoir raison d'hésiter. N'était-il pas tout naturel qu'un amant repoussé cherchât des motifs matériels à une rupture qui ne pouvait avoir pour cause que des sentiments d'un ordre tout à fait élevé? Katie avait rompu ce mariage parce qu'elle n'aimait pas John... Elle en aimait peut-être un autre... Cet autre... ne pouvait-il pas être Horace lui-même?

— Quoi qu'il en soit, dit-il en levant la tête comme un jeune conquérant, nous resterons toujours amis?

—Toujours.

— Même si je parviens à lui plaire et à l'épouser?

— Ce serait une situation difficile pour moi... Je cesserai peut-être de vous voir, mais je ne cesserai jamais de vous aimer, Horace.

Ils se serrèrent encore une fois la main et se séparèrent.

Cette nuit-là, Horace rêva qu'il bâtissait un orphelinat haut comme la tour de Babel, et que, sur les terrasses de sa prodigieuse construction, il conduisait par la main miss Motter, vêtue de blanc, couronnée de myrte et de fleur d'oranger, devenue mistress Horace Frankley.

XVI

En se réveillant, le jeune homme put se convaincre qu'il n'était encore l'architecte que d'un projet. Pour que l'orphelinat devînt une réalité, beaucoup de choses étaient nécessaires; la première de toutes était de voir mistress Alcott et de lui soumettre les différents devis apportés de New-York.

Ensuite il s'occuperait de ses propres affaires, et particulièrement de l'opinion que pouvait avoir de lui miss Motter.

Dans l'état d'esprit où se trouvait Frankley, tout paraissait extrêmement facile. Il se sentait léger comme une plume, et volontiers fût sorti sans déjeuner, tant la vie matérielle lui semblait une chose secondaire. Mais comme un Américain bien élevé ne peut guère se présenter chez une dame avant dix heures du matin, Horace fit une concession à la nature humaine, sous la forme d'un déjeuner très-complet. Puisqu'il devait manger, autant manger quelque chose de bon. Il se fit apporter une soupe aux huîtres, et le reste à l'avenant.

Vers neuf heures et demie, il remonta dans sa chambre pour prendre les documents qu'il voulait soumettre à Mrs Alcott, et, au moment où il allait en ressortir, on lui apporta une lettre sur un plateau.

— Pas de réponse, dit le garçon en se retirant.

Horace rentra dans la chambre, ouvrit la lettre et lut :

« Mon cher monsieur Frankley,

« L'état de ma santé exige absolument que je passe l'été en Europe. Je le regrette d'autant plus que cela m'oblige à remettre l'exécution de nos projets. Cependant, d'un autre côté, il vaut peut-

être mieux que vous ayez le temps de les préparer plus mûrement avant de commencer les constructions. Je vous prie de continuer les plans et d'en soigner les moindres détails. A l'automne, je reviendrai, et nous verrons ensemble ce qu'il conviendra de faire. Excusez-moi, et croyez-moi

« Sincèrement à vous,

« Anne B. Alcott. »

L'enveloppe contenait, en outre, un nouveau chèque de cinq cents dollars.

Frankley s'assit; ses jambes tremblaient sous lui. Était-ce la ruine de ses espérances, ou bien seulement le caprice d'une femme riche et maîtresse de ses actions, qui, après avoir joui en imagination de sa fantaisie, reculait devant la nécessité d'en faire une réalité?

Pendant les cinq premières minutes, Frankley ne put penser à rien. Puis la lucidité lui revint, et il comprit que si quelqu'un pouvait l'éclairer sur cette question, c'était Ella Bright. Il renferma ses chers documents dans sa malle et partit pour Cambridge.

Il pleuvait, une de ces petites pluies pénétrantes qui font tant de bien à la verdure. On entendait les oiseaux gazouiller à demi-voix sous les feuilles encore fines et délicates des arbres touffus. L'air était frais et vif; c'était une de ces journées de printemps

qui inspirent une confiance extraordinaire dans l'été qui suivra ; mais Horace n'était pas d'humeur à se laisser consoler par des espérances d'été prochain : il montrait moralement les dents à toute la nature et à sa destinée, et plus spécialement aux femmes qui partent inopinément pour l'Europe.

Ella Bright était à la maison, comme toujours ; Horace ne se rappelait pas l'avoir trouvée deux fois absente durant tout l'hiver ; mais elle avait l'air triste et fatigué quand elle entra dans la bibliothèque, où son père l'avait fait demander.

— Maman n'est pas bien, dit-elle en réponse à la première question d'Horace.

Elle se plaça ensuite derrière M. Bright, de façon qu'il ne pût voir son visage, et, de là, elle jeta sur Frankley un regard si désespéré qu'il comprit combien la pauvre femme devait être malade.

— C'est cette fraîcheur de l'air, dit le vieux professeur d'un ton calme. Dès que nous aurons un peu de chaleur, elle ira mieux.

Horace regarda la jeune fille, qui secoua tristement la tête et ferma les yeux pour empêcher ses larmes de jaillir. Elles filtrèrent pourtant sous les paupières, et elle les essuya discrètement du bout des doigts, pour que son père ne soupçonnât même pas l'apparition d'un petit mouchoir.

Il eut honte d'être venu apporter ses préoccupations matérielles dans cette maison où la mort allait

peut-être entrer; mais M. Bright avait déjà demandé à sa fille si elle savait quelque chose au sujet des projets de mistress Alcott, et Ella s'était assise en face de lui pour répondre à ses questions.

— Mistress Alcott est partie pour l'Europe il y a huit jours, dit Ella. La veille de son départ, elle est venue nous dire adieu, et elle nous a chargés de vous expliquer tout. Elle pensait bien que vous viendriez ici pour savoir.

Une ombre de rougeur envahit les joues pâles de la jeune fille, mais elle continua tranquillement :

— Elle est très-malade; peu de personnes le savent, et vous n'en direz rien à personne; mais elle est gravement atteinte. Cependant elle est pleine de courage, et elle est sûre, avec la grâce de Dieu, de revenir beaucoup mieux portante en automne. Mais, avant de partir, elle a dit à tout le monde que, la première pierre de l'orphelinat devant être posée au printemps prochain, vous n'auriez pas trop de tout l'hiver pour préparer un travail aussi important...

Horace écoutait, ne sachant s'il devait être content ou fâché.

— Et je connais deux personnes qui, en apprenant quelle confiance elle avait dans votre talent, ont demandé votre adresse, pour vous prier de travailler pour elles. Voici leurs cartes. Je crois que vous ferez bien d'aller les voir.

Elle tendit à Horace deux cartes, portant les noms de personnes riches et considérées.

— Alors, ce n'est pas une rupture? dit-il un peu surpris.

— Non, certes! Elle a tant parlé de vous, qu'ici nous considérons votre fortune comme faite.

Un léger sourire se joua sur le visage attristé, et disparut comme un feu follet.

— Allons! fit Horace en se levant, je vois que la situation n'est pas aussi mauvaise que je le croyais. J'ai eu peur, je vous l'avoue, miss Bright. Comme mistress Alcott ne m'avait pas écrit à New-York...

— Devait-elle le faire?

— Il n'en avait pas été question, mais ce départ n'était pas projeté quand je l'ai quittée.

— Elle n'aime pas à écrire, répondit Ella, et elle nous avait dit tout ce qu'il fallait pour que nous n'eussions aucune crainte... C'est moi qui aurais dû vous écrire, mais j'avais si peu de temps!

— Ne puis-je vous aider en rien? demanda Frankley, soudain ému de la voir si faible et si lasse.

— Non; merci.

Un regard de regret accompagna ces deux mots. Évidemment, si quelqu'un sur la terre avait pu secourir Ella, c'eût été Horace; mais personne ne pouvait rien pour elle.

— Il ne faut pas vous tourmenter, monsieur Frankley, dit le professeur Bright de son air le plus

bénin. Ma femme ira beaucoup mieux dès que cette pluie aura cessé; ce n'est qu'une affaire de quelques heures, un jour ou deux tout au plus!

Il était si sûr de ce qu'il disait que le détromper eût été une mauvaise action. Horace lui serra la main, garda un instant dans la sienne la petite main froide d'Ella, comme si par ce contact il pouvait faire passer en elle toute la chaude sympathie, la commisération profonde dont il se sentait animé pour cette frêle créature affligée, et sortit en se disant qu'après tout, avec ou sans orphelinat, il se tirerait d'affaire, tandis que Mrs Bright n'avait plus probablement que peu de jours à passer sur la terre.

Cette impression l'accompagna le long des avenues de Cambridge, et pendant une partie du trajet de retour; mais, à mesure qu'il se rapprochait de Boston, ses idées devenaient plus personnelles, plus égoïstes même; il se mit à songer à ce que lui dirait Katie, s'il allait la voir.

Et pourquoi n'irait-il pas sur-le-champ? N'avait-il pas le droit de lui faire une visite?

Il se trouvait précisément à l'angle de la rue où demeurait miss Motter. Il descendit du *car* et, sans prendre le temps de réfléchir davantage, il sonna.

Miss Motter était chez elle. Le domestique prit sa carte et le fit entrer dans le salon où il avait été reçu la première fois en compagnie de John May.

Que de changements depuis ce jour où il avait été présenté comme professeur d'architecture ! En y pensant, Horace reconnut qu'il avait parcouru rapidement un chemin plus aisé qu'il ne l'eût cru alors... et que venait-il faire aujourd'hui dans cette maison? Il n'osait se l'avouer à lui-même.

Miss Motter entra. Jamais elle n'avait été plus belle, plus imposante, plus gracieusement indifférente qu'en ce moment. Elle souriait, mais c'était le sourire banal des réceptions. Horace eut froid au cœur.

— Eh bien, monsieur Frankley, vous voilà revenu de New-York?

— Oui, mademoiselle, avec un nombre considérable de morceaux de papier noirci.

Elle le regarda attentivement.

— Quelle idée singulière a eu mistress Alcott de s'en aller avant votre retour ! Si au moins elle vous avait vu avant de partir, elle aurait pu vous laisser ses instructions : au lieu de cela, c'est une saison de perdue.

— Je vous demande pardon, miss Motter, et je vous remercie en même temps de la sollicitude que vous voulez bien témoigner à mon travail... mais rien n'est perdu : en aucun cas, nous n'aurions pu commencer les travaux cette année.

Horace était entré dans son rôle avec un aplomb étonnant; il était presque persuadé lui-même de ce

qu'il affirmait; cinq minutes après, il avait complétement oublié qu'il avait désespéré le matin.

— Vraiment? dit Katie en prenant un air d'attention moins banale.

— On n'entreprend pas à la légère un travail de cette importance : il y a mille choses à régler qu'il faut avoir fixées d'avance...

— Mais je croyais vos plans tout à fait prêts?

— Pour l'apparence générale, sans doute; mais dans le détail, il s'en faut bien. Vous n'avez pas idée, miss Motter, de ce que représente une construction de pareilles dimensions.

Frankley était absolument sincère vis-à-vis de lui-même. Ces considérations, auxquelles il n'avait pas attaché d'importance lorsqu'il était préoccupé d'une seule idée : commencer son travail sans tarder, — ces considérations nouvelles s'imposaient à lui maintenant, et il reconnaissait qu'en effet il n'était pas prêt à entreprendre les travaux à si courte échéance.

Mrs Alcott avait été très-sage, et maintenant il était prêt à la bénir.

— Ah! dit lentement Katie, c'est donc cela? Ce sera si important?

— Immense! fit Horace en décrivant de la main droite un arc très-restreint.

Gesticuler, quoique modérément, était une déplorable habitude parisienne dont il s'était cent fois

promis de se corriger; mais, cette fois, l'effet en fut excellent.

Miss Motter leva sur lui ses beaux yeux tranquilles.

— Ce doit être une grande joie pour un architecte que de voir s'élever de terre la maison qu'il a rêvée?

— Je le crois! Je le saurai bientôt, du moins, dit plus modestement Horace, car je dois vous avouer que jusqu'à présent je n'ai vu mes monuments qu'en imagination... ou en rêve, ajouta-t-il, en se rappelant le songe qui l'avait charmé toute la nuit.

Ce souvenir fit monter plus de coloris à ses joues et plus de flamme à ses yeux. Katie s'en aperçut, car elle le regarda avec un peu de surprise, et un demi-sourire parut sur ses lèvres.

— Vous prenez cela à cœur! dit-elle avec une nuance d'ironie qui n'avait rien de malveillant.

— Ce n'est pas cela seulement, fit Horace, soudain enhardi; c'est tout ce que le succès apporte...

— La fortune? fit Katie d'un air pensif.

— La fortune, et bien autre chose encore!

— Les triomphes d'amour-propre, l'ambition satisfaite?...

— Oui, tout cela, et mieux...

Elle le regarda de ce regard indéfinissable qui peut être une question, mais qui aussi peut expri-

mer un dédain complet; de tels regards fouettent le sang et font parler les plus timides.

— Oui, miss Motter, mieux; le succès donne aussi l'amour.

Elle sourit, mais ce n'était pas un sourire de raillerie.

— Vous en faites la panacée universelle, dit-elle en repliant l'éventail qu'elle avait dans les mains.

— Assurément! Le succès guérit de tous les maux, sauf de la mort, qui est peut-être un bien.

Si jamais on avait prédit à Frankley qu'il ferait du paradoxe, on l'eût bien étonné; mais, dans l'état d'esprit où il se trouvait, il ne doutait plus de rien. Une sorte d'ivresse montait à son cerveau, plus légère et plus envahissante que celle des vins délicats; il se grisait de ses pensées, de ses propres paroles, de l'avenir, qui lui apparaissait aussi positif que la minute actuelle; mais la vérité, c'est qu'il se grisait de la présence de Katie; c'était elle qui le jetait dans cet état étrange où il croyait presque se sentir des ailes.

Depuis qu'il l'aimait, et il l'avait aimée à première vue, il se sentait, pour la première fois, absolument libre en sa présence. Son orgueil d'abord, les devoirs de l'amitié ensuite, l'avaient toujours contraint au silence; le sentiment de sa liberté lui donnait aujourd'hui une force d'expansion extraordinaire. Rien ne lui paraissait plus impossible, et,

sans même prendre le temps d'y réfléchir, il se lança en avant.

— Dites-moi, miss Motter, c'est donc bien vrai que vous avez rompu avec John May?

Le regard indéfinissable de Katie se leva encore une fois sur Frankley. Elle attendait cette question depuis qu'il était entré, étonné qu'il ne l'eût pas encore faite.

— Il vous l'a dit? fit-elle.

Quelle force possèdent ceux qui interrogent! Combien plus aisé de diriger l'entretien quand, au lieu de répondre, on provoque sans cesse d'autres réponses!

— Il me l'a dit hier soir, répondit Horace.

— Il en a eu du chagrin, n'est-ce pas?

— Beaucoup.

Katie ouvrit les yeux tout grands, cette fois. Mais elle les reporta vite sur son éventail.

— Pauvre garçon! dit-elle avec une expression de pitié profonde.

Elle plaignait sincèrement le pauvre homme à qui elle avait infligé la plus douloureuse peine qui soit au monde. Horace eut honte d'avoir laissé dormir dans son âme, depuis un bon moment, la commisération qu'il devait à son ami. Tout étrangère à ses sentiments actuels que fût l'intervention de cette image attristée, il sut gré à Katie de l'avoir évoquée.

C'était bien, c'était naturel qu'elle regrettât

d'avoir fait du chagrin à John, pourvu qu'une fois ce tribut payé elle fût prête à entendre Horace.

— C'est très-triste pour lui, reprit-elle, mais c'est sa faute. Il n'a jamais voulu comprendre que le rêve qu'il avait fait était purement chimérique.

— Chimérique ? fit Horace sans comprendre.

Jusqu'alors, il n'avait que trop envisagé le rêve de son ami sous son aspect de réalité.

— Oui, chimérique. A son point de vue, c'était peut-être très-bien ! Mais pour moi, être fiancée sans l'être, — je veux dire sans l'être aux yeux du monde, — cela me faisait une situation intolérable. S'il avait seulement voulu comprendre que la seule manière possible d'agir en pareil cas était de faire exactement comme s'il n'existait pas, nous aurions pu nous entendre... Mais il était jaloux, il avait des exigences... un mari n'eût pas été pire...

Elle releva la tête en prononçant ces derniers mots, et son sourire étincelant illumina le salon, où la lumière était doucement tamisée par des stores baissés.

La porte était ouverte sur le hall, mais le hall et l'escalier étaient déserts et silencieux. Le tic-tac d'une horloge semblait exagérer encore le silence et la solitude. Horace eut honte de se laisser entraîner vers il ne savait quelles rives silencieuses où sa conscience lui reprochait faiblement de vouloir aborder.

— Miss Motter, dit-il d'une voix grave, John vous aimait...

C'était le dernier cri de sa conscience éperdue.

— Il m'aimait ; je ne l'aimais pas.

— Pourquoi aviez-vous consenti, alors ?

Katie posa son regard lumineux sur celui du jeune homme et répondit lentement :

— Par pitié.

Par pitié ? Une joie ailée remplit l'âme de Frankley de ses battements tumultueux, puis s'envola au dehors de lui et flotta dans ce salon, au-dessus de sa tête, avec un bruit d'ailes étourdissant. Voilà ce qui jusqu'alors avait manqué à Katie pour être la divinité qu'il souhaitait d'adorer sans restriction !

Il avait toujours cru sentir que cette créature enivrante n'était pas parfaite ; sous les plis de sa robe élégante, son idole devait avoir des pieds d'argile ; aujourd'hui, elle se dressait devant lui dans la splendeur de sa perfection divine. Elle était bonne. Par pitié pour un amour qu'elle ne pouvait ressentir, elle avait accordé le don royal de sa personne au pauvre diable qui l'adorait dans l'ombre. Quoi de plus grand, de plus noble, de plus élevé ? L'âme d'Horace s'agenouilla aux pieds de Katie, la bénissant, par surcroît, d'avoir repris ce don après l'avoir fait, de façon qu'il pût à son tour y prétendre. C'est compliqué, une âme d'architecte

amoureux ! Mais Horace n'analysait point ses sensations ; il se contentait de les vivre, et en ce moment elles étaient exquises.

— Par pitié, miss Motter? Vous aviez accompli ce sacrifice par pure bonté?

— Était-ce un sacrifice? fit Katie en jouant avec son éventail.

Un sourire compatissant voltigeait sur ses lèvres.

— John était très-gentil, très-gentil ; il a du talent, moins qu'il ne le croit peut-être...

— Il en a plus qu'il ne le croit, affirma Horace.

Une inquiétude secrète le tourmentait, quoi qu'il en eût; il lui semblait par moments que John les écoutait derrière la cloison, sur l'escalier.

— Ah ! c'est votre opinion? fit Katie avec une nuance de froideur. Vous devez vous y connaître.

— Je l'espère ! Il arrivera, vous savez ! ce n'est qu'une question de temps et d'occasion. Mais qu'importe, puisque vous ne l'aimez pas !

— Non, dit-elle d'un air décidé, je ne l'aimais pas. Au commencement, je m'étais dit que je l'aimerais sans doute, et puis je me suis aperçue que cela n'arriverait jamais. Souffrir tous les inconvénients d'une situation pareille quand on n'aime pas, quand c'est uniquement par amitié, par...

Elle n'osa pas dire charité, mais le mot fut indiqué par le silence qui termina sa pensée sans achever sa phrase.

— Je comprends, fit Horace; vous aviez tous les désagréments de cette situation et vous n'aviez aucun de ses avantages.

— Précisément! dit-elle avec un regard de reconnaissance à celui qui avait si bien formulé son idée.

— Eh bien! continua-t-il avec une gaieté forcée, vous êtes libre maintenant! Cela doit vous sembler bon?

— Délicieux! soupira-t-elle d'un ton navré.

Frankley ne se sentait plus aussi audacieux que tout à l'heure. En défendant le talent de son ami, il avait commis une petite maladresse; il le sentait bien; mais il y a tant de cas où, pour ne pas commettre une petite maladresse, on commet une petite lâcheté, qu'après tout, il était content de lui-même. Il se leva, remettant à un autre jour l'expression des sentiments qui, dix minutes auparavant, l'avaient envahi tout entier.

— Vous me permettrez bien de revenir vous voir? dit-il d'un ton enjoué.

— Nous devons partir pour l'Europe le vingt-quatre de ce mois, dit-elle; mais jusque-là vous me ferez plaisir en venant me voir. Je suis toujours à la maison vers trois heures, en cette saison.

— Le vingt-quatre juin? Mais c'est dans une quinzaine de jours! fit Horace troublé. Tout le monde part donc pour l'Europe, cette année?

— Tous les ans, c'est la même chose, dit Katie en l'accompagnant dans le hall. Tantôt les uns, tantôt les autres... Nous rentrerons à la fin de septembre. Ce ne sera pas long.

— Alors je reviendrai bientôt vous voir, dit Horace, puisque vous le permettez.

La porte se referma sur lui. L'air s'était radouci ; décidément l'été venait... L'Europe !

Un vol d'idées s'éparpilla dans l'esprit de Frankley, comme des moineaux à l'approche d'une voiture. L'année passée, il était là-bas, lui, songeant au départ ; elle allait voir ce qu'il avait vu, poser ses pieds à la place où il avait marché journellement pendant des années... Il sentit que, dans la vieille Europe, Katie serait moins loin de lui qu'à Saratoga ou toute autre ville de plaisir sous prétexte d'eaux.

XVII

Pour ne pas perdre de temps, Horace alla dès le lendemain voir les deux gentlemen qui lui avaient fait remettre leurs cartes. Il fut reçu également bien chez l'un et chez l'autre, et il vit qu'en effet Mrs Alcott avait agi en sa faveur d'une façon fort efficace. L'un des travaux qui lui furent proposés était la réfection intérieure d'une maison dont les murs

et le toit devaient demeurer intacts. L'entreprise n'était pas aisée, car il s'agissait d'une démolition à peu près complète; toute la distribution devait être changée et les planchers déplacés, car il s'agissait précisément, dans l'idée du propriétaire, d'obtenir que le rez-de-chaussée eût des plafonds d'un mètre plus élevés que le premier étage, alors que le contraire existait.

Horace eut d'abord quelque peine à comprendre ce qu'on voulait de lui; puis une illumination soudaine lui vint. A l'aide de quelques coups de crayon sur son carnet et d'une ou deux colonnes de chiffres, il prouva à son nouveau protecteur que la chose était sinon aisée, au moins possible.

Le propriétaire, qui s'était vu assurer par deux ou trois architectes compétents que son idée était absurde et irréalisable, trouva aussitôt que Frankley avait du génie. Les plans furent jetés sur le papier, les arrangements conclus, et jour pris pour le commencement des travaux.

La seconde visite d'Horace n'eut pas un résultat moins productif. Ici, l'ouvrage n'était que plaisir. Il fallait ajouter à l'une des plus jolies maisons neuves de Commonwealth avenue une salle de billard et une serre dans le goût de la construction existante, dont l'architecte s'était brouillé avec le propriétaire.

Cela constituait un détail ennuyeux, et Frankley ne put s'empêcher de le dire.

— Quoi! cela vous fait quelque chose? Qu'est-ce qui vous fait quelque chose? dit M. Barbis en regardant le jeune homme avec étonnement.

— Que ce ne soit pas l'architecte de la maison qui soit appelé à faire cette adjonction à son œuvre!

— Mais puisque nous sommes brouillés!

— Je comprends, dit Horace; mais enfin, me confier ce travail, c'est un peu comme si on appelait un nouveau médecin dans une famille où l'ancien exerce depuis longtemps.

— Oh! mon cher monsieur, selon moi, quand on est pris de la fantaisie de changer de médecin, on en change sans s'occuper de savoir si l'ancien est content ou non. D'ailleurs, si ce travail ne vous plaît pas, vous n'êtes pas forcé de le faire; un autre le fera. Seulement, Mrs Alcott m'avait dit que vous étiez intelligent et entreprenant, et je vous avais donné la préférence.

— C'est bien, monsieur, je le ferai, dit Horace, s'apercevant que ses scrupules avaient dû lui donner un petit air maniaque aux yeux de quelqu'un qui les comprenait si peu.

Pendant huit jours il travailla avec acharnement.

Le travail lui paraissait charmant, parce qu'il était rémunérateur de toute façon. Rien n'encourage comme la certitude que l'œuvre que l'on fait servira à quelque chose. Il voyait ses plafonds s'arranger à

miracle. Quant à sa petite serre, c'était un bijou.

Lorsque le tout fut sur le papier, devis acceptés, ouvriers embauchés, il sentit qu'il avait droit à un peu de repos. Sa raison et le respect des convenances lui disaient d'aller à Cambridge; mais son cœur et sa vanité l'entraînaient vers Beacon street. Sa première visite fut donc pour miss Motter.

La chaleur était torride au dehors. L'été s'était abattu sur la Nouvelle-Angleterre avec une intensité presque furieuse; le bois craquait au soleil, les routes se lézardaient, on se fût cru sous le tropique; mais la maison bien close, ouverte seulement la nuit pour l'aération, était rafraîchissante et tranquille comme un verre de limonade à la glace.

Il était trois heures. Miss Motter n'était point sortie, et elle se trouvait seule.

Lorsqu'elle entra dans le salon spécialement destiné à recevoir les visiteurs qui venaient pour elle, Horace fut frappé de son aisance et de sa grâce. Il les connaissait bien, ces charmes de la jeune fille américaine; mais jamais il ne les avait remarqués à ce degré chez elle, qui les possédait entre toutes.

Elle portait une robe de batiste blanche très-simple qui sur toute autre eût été pauvre. Pas un nœud, pas une garniture, des ourlets plats imitant le deuil; mais la coupe du corsage était si savante et moulait si parfaitement un corps merveilleux que l'œil de l'artiste en fut ébloui. En même

temps, l'œil de l'amoureux se repaissait avec joie d'un si adorable spectacle.

Seul un troisième œil, qui n'avait pourtant pas été invité à donner son opinion, s'étonna que Katie pût paraître si parfaitement à son aise dans sa toilette, qui équivalait à l'absence de tout voile. Un costume de bain, collé sur elle par les vagues, ne l'eût pas plus complétement déshabillée que cette robe de batiste à peine entr'ouverte au cou.

Katie s'assit sur le canapé, et les plis de sa robe dessinèrent un mouvement harmonieux.

Horace s'assit en face d'elle, sur un fauteuil bas d'où il contemplait à la fois l'ensemble et le détail, ce qui le rendait muet.

— Eh bien, c'est pour ne rien dire que vous êtes venu? fit miss Motter avec un joli rire, en posant à terre son petit pied chaussé de satin mordoré.

Horace tressaillit. Que de choses il se sentait prêt à lui dire, pourvu qu'elle voulût l'écouter!

— Il n'y a plus personne à Boston, dit-elle, absolument plus personne que vous et moi.

Un filet d'air entra, venu de loin, par quelque porte ouverte et secoua les pétales d'un bouquet de roses alangui dans un cornet de cristal, tout près de Katie. Le silence régnait partout; en effet, ils étaient bien seuls, lui et elle!

— Mais, avant de partir, les échos bostoniens m'ont rapporté le bruit de vos succès! Il n'est ques-

tion que de vous ! Votre gloire s'en va sur les rivages les plus éloignés, jusqu'à Newport même !

— Vraiment ! J'en suis charmé ! fit Horace, qui s'arracha ces cinq mots comme on s'arrache une dent.

Fasciné, il ne pouvait littéralement pas rassembler deux idées.

— C'est positif ! Vous voilà célèbre. L'an prochain, on vous donnera autant de maisons à bâtir qu'il y a de jours dans l'an. Est-ce que, devenu si célèbre, vous trouverez encore le temps de me donner des leçons d'architecture ? Papa ne sera jamais assez riche pour les payer !

Elle n'était qu'un sourire et qu'une fleur. Tout son être enivrant dans la blancheur immaculée de sa robe semblait la séduction incarnée.

— Katie, s'écria Frankley, ne voyez-vous pas que je vous aime ?

Sans savoir comment cela s'était fait, il se trouva assis près d'elle, si près qu'il sentait la tiédeur de son corps à travers la mousseline ; mais il n'osait encore la toucher.

— Tant que cela ? dit-elle en rejetant un peu la tête en arrière, pour regarder à travers ses longs cils.

— Follement ! répondit-il en se précipitant sur les mains jointes qu'elle laissait reposer sur ses genoux.

Elle ne le repoussa pas. Mais ses mains de statue restèrent fraîches sous les baisers brûlants.

Horace releva la tête pour la regarder ; il ne savait que penser de son immobilité, de son silence... La tête appuyée sur le dossier de la causeuse, elle le regardait toujours de ce même regard à la fois amusé et ensorcelant.

— Mais vous, vous ne m'aimez pas! s'écria-t-il.

— Vous n'en savez rien! répondit-elle doucement, sans faire un mouvement.

Éperdu, il la prit dans ses bras, pour baiser les lèvres qui venaient de parler.

Elle se dégagea sans rudesse.

— Monsieur Horace Frankley, dit-elle, je crois que vous avez perdu la raison.

— Oui, s'écria-t-il en se levant, je suis fou, c'est vrai! Voilà huit mois que je vous adore! L'amitié que j'ai pour John m'imposait le silence; mais à présent que vous êtes libre, je puis parler! Tant que j'étais un pauvre diable sans position, je n'aurais pas voulu le faire; vous auriez pensé que j'en voulais aux millions de votre père ; aujourd'hui, je suis quelqu'un, je gagne de l'argent, je puis vous dire : « Je vous aime, Katie ; voulez-vous être ma femme? »

— Êtes-vous bien sûr de m'aimer? dit-elle de sa voix calme.

— Moi? C'est vous qui ne m'aimez pas!

— Je vous ai dit que vous n'en saviez rien.

Il se rejeta sur les belles mains fraîches et souples qui ne résistaient pas.

— Alors, dites, vous serez ma femme? Vous verrez quelles merveilles je ferai pour vous obtenir!

— Voyons, mon ami, dit Katie en rangeant sa robe pour lui faire place à côté d'elle, parlons sérieusement. Vous voulez m'épouser? J'y consens. Mais il se peut que mon père s'y refuse.

L'ardeur de Frankley tomba, assez semblable au lait bouillant retiré du feu.

— Votre père? murmura-t-il; nous n'avons pas besoin de lui en parler, si vous le croyez capable de refuser... Quand je serai tout à fait arrivé, dans un an, par exemple, lorsque l'orphelinat sera commencé, il sera le premier, j'en suis sûr...

— Oui, alors; mais, d'ici là, vous voudriez me faire recommencer la vie misérable que j'ai menée cet hiver?

Elle frissonna avec un dégoût bien réel.

— Non, Horace, je veux une situation bien franche. Vous serez approuvé par mon père, ou bien...

— Ou bien quoi? fit Horace anxieux.

— Ou bien je ne vous épouserai pas.

Elle dégagea ses mains et se retira un peu. Entre elle et Frankley, ce petit mouvement créait un abîme. Il ne put y résister.

— Vous m'aimez pourtant un peu... tout à l'heure vous n'avez pas dit le contraire...

Elle se leva et, debout devant Horace, elle lui dit d'un ton à la fois câlin et réservé :

— Je veux que nous soyons heureux, mon ami, et nous ne le serons que s'il n'y a entre nous aucune place pour un malentendu. Que l'exemple du passé nous serve de leçon et nous garde des mêmes erreurs! Parlez à mon père, et, voulez-vous un conseil? faites ce qu'il vous dira. C'est un homme sage et prudent.

Horace médita pendant un instant.

— S'il m'agrée, dit-il, vous direz oui?

— Est-il très-nécessaire que je le dise? fit-elle avec un nouveau sourire, plus mystérieusement attrayant que les autres.

— Ah! s'écria-t-il, je vous adore!

Quelques secondes après, elle lui dit de sa voix limpide :

— Demain, à neuf heures, vous verrez mon père. Ensuite vous me trouverez ici. Faites ce qu'il vous dira ; je vous assure que ce sera le vrai moyen de réussir.

Elle le congédia doucement. A peine était-il sorti qu'il se retourna pour voir au moins les fenêtres. Elle était à celle du salon, dont elle avait un peu écarté le store, et, en réponse à son regard ravi, elle inclina la tête d'un mouvement noble et gracieux,

tendre pour lui, qui le savait, mais tel que nul passant n'en eût pu se montrer étonné.

Personne ne passait. Les pierres semblaient bouillir sous la puissante chaleur; Horace prit le côté de l'ombre et s'en alla à Cambridge.

Il avait besoin de s'épancher, et puisque Katie ne le lui permettait pas, il verserait l'expression de son bonheur dans les oreilles bienveillantes d'Ella Bright. Ne s'étaient-ils pas promis d'être amis intimes? Et à qui faire des confidences, si ce n'est à sa meilleure amie?

XVIII

Mrs Bright dormait; le professeur faisait une petite promenade. Ella était dans le jardin, assise dans un fauteuil de jonc, à l'ombre d'un vieil orme américain dont les branches, retombant autour d'elle, formaient un bosquet bien approprié à sa mignonne stature.

En arrivant auprès d'elle, épuisé d'émotion, — il avait aussi monté l'avenue à grands pas, après avoir quitté le *car*, — Horace se laissa tomber à ses pieds, sur le gazon, s'étendit à demi et déposa son chapeau à quelque distance.

— Chère Ella, dit-il (c'était la première fois qu'il omettait de l'appeler miss), je suis heureux.

La jeune fille appuya ses deux mains sur les bras du vieux fauteuil, et se pencha un peu en avant pour le bien regarder.

— Heureux? dit-elle. Vous êtes amoureux?

— Oui! s'écria-t-il. L'amour, ce dieu glorieux, illumine ma vie de sa torche brûlante! Ne craignez rien, Ella, je ne serai pas lyrique; c'était l'affaire d'un moment, c'est fini.

Il riait; mais la flamme qui brillait dans ses yeux ne prêtait pas à rire, et un très-léger tremblement nerveux l'agitait de la tête aux pieds. Elle continuait de le regarder avec une douce lumière dans ses yeux voilés par un léger brouillard.

— Alors vous l'épousez? dit-elle. Elle vous aime?

— Je l'épouserai, s'il plaît à Dieu et à son père... Mais vous savez de qui je parle?

Ella fit un signe de tête muet.

— Elle vous aime? répéta-t-elle d'une voix fine et comme mouillée.

— Je l'espère... J'en suis sûr! s'écria le jeune triomphateur, renonçant à l'apparence d'une modestie au-dessus de ses forces.

— Cher Horace! fit Ella, je vous souhaite le bonheur du fond de mon âme! Et je prie Dieu tout-puissant d'étendre sur vous sa main, pour vous

préserver de tout mal, dans le présent et dans l'avenir.

— Chère Ella ! dit Horace dont les yeux se mouillèrent de larmes reconnaissantes. Vous êtes bonne, si bonne ! C'est votre bonté qui m'a attiré vers vous dès le commencement. Vous étiez restée dans mes souvenirs comme une jeune personne très-élégante, très-jolie, beaucoup plus âgée que moi... Je vous demande bien pardon, ces choses-là ne doivent pas se dire, et je sais que nous avons le même âge.

— Nous sommes du même mois, de la même année... dit Ella en souriant vaguement.

— Mais vous étiez une jeune lady, lorsque, moi, j'étais encore un simple *boy;* cela fait une différence tout à votre avantage...

— Oh ! fit Ella par manière de protestation.

— Si, si ; — cela m'inspirait pour vous un respect fabuleux. Je ne me serais jamais imaginé qu'un jour cette demoiselle si éminemment respectable serait ma confidente et mon amie ! C'est très-gentil, savez-vous ?

— Parlez-moi de miss Motter, fit la jeune fille, évitant de lui répondre directement. Racontez-moi comment c'est arrivé.

Comment c'était arrivé ? Rien de plus simple ! Il avait cru la détester, et s'était aperçu un beau jour qu'il l'aimait. Pourquoi ne le lui avait-il pas dit plus tôt ? Cela aussi, c'était tout simple.

Eh bien! non. Horace s'aperçut que ce n'était pas aussi simple que cela en avait l'air. Comment expliquer ce long silence sans révéler le secret de John May?

— Elle était fiancée avec John May, dit Ella de sa voix douce; c'est cela qui vous faisait tant de chagrin.

— Comment le savez-vous? fit Horace stupéfait.

— Je les avais trouvés une fois ensemble à l'atelier, et May, qui est l'honneur même, m'avait dit la vérité, afin de ne pas me laisser l'occasion de penser quelque chose de mal. Je ne l'aurais pas pensé, je vous assure, Horace. Mais c'était très-bien de la part de May.

— Sans doute, c'était très-bien. Mais elle, Katie, qu'en a-t-elle dit?

— Je crois qu'elle n'a pas beaucoup aimé cela. Depuis, je l'ai trouvée plus froide avec moi. Vous comprenez, c'était assez naturel! Au fond, elle n'aimait pas John May du tout!

— Pourquoi avait-elle consenti à devenir sa femme? dit Frankley.

Cette question se posait à son esprit, quoi qu'il en eût, malgré la réponse satisfaisante qu'il s'y était déjà faite.

— Par bonté, peut-être... dit Ella.

Du moment où Ella aussi pensait que c'était par bonté, tout était pour le mieux: Horace épancha sa

joie et ses espérances, pendant environ un quart d'heure, aux oreilles complaisantes de la jeune fille, et cela eût probablement duré très-longtemps, si la vieille femme de chambre quarteronne ne s'était pas présentée à l'entrée du berceau de verdure.

— Qu'y a-t-il, Suzanne? s'écria Ella d'une voix contenue en se redressant comme sous le coup d'un remords de conscience.

— Votre maman s'est réveillée; elle n'est pas bien, fit la vieille femme, dont les traits avaient pris cette étrange couleur terreuse qui est la pâleur des nègres.

— Je vous quitte, Horace, dit la jeune fille en lui tendant la main. Soyez heureux!

Avant qu'il eût pu répondre, elle avait déjà monté les quatre marches du perron; elle entra dans la maison sans le regarder.

Un instant Frankley songea à la maladie de Mrs Bright et au fatal dénoûment, peut-être si proche; mais quand on a vingt-cinq ans et qu'on se sait aimé, les chagrins des autres ne peuvent guère absorber l'esprit.

Dix minutes après, il n'y pensait plus, et, tout en regagnant Boston, il échafaudait dans le ciel d'un bleu merveilleux un édifice éclatant qui était celui de son amour et de sa fortune.

XIX

Le lendemain, Horace se présenta chez M. Motter, et fut introduit dans le cabinet de travail de ce personnage.

Il l'avait si peu vu jusqu'ici qu'il ne le connaissait, en réalité, presque pas. Mais on croit toujours connaître très-bien le monsieur dont la fille vous aime, et c'est avec une aisance parfaite que le jeune architecte exposa la simple histoire qui pouvait se résumer en trois phrases : J'aime votre fille; je pense qu'elle m'aime; donnez-la-moi en mariage.

C'était très-simple en effet : ce fut pourtant plus long qu'Horace ne l'avait pensé ; mais quand il eut terminé, il trouva le silence qui suivit beaucoup plus long que son discours.

N'y pouvant plus tenir, il ajouta ce complément:

— Est-ce que cette idée ne vous plaît pas, cher monsieur Motter ?

Le père, ainsi mis en demeure, croisa sa jambe gauche par-dessus sa jambe droite, regarda celui qui aspirait à devenir son gendre, et, suivant la coutume, répondit à cette question par une autre.

— C'est ma fille qui vous a dit de venir me parler de cela ?

— C'est elle, répondit Horace, un peu humilié d'être accueilli avec si peu d'empressement.

— Mon cher monsieur Frankley, ma fille a très-bien agi et vous aussi... Permettez-moi une question... Êtes-vous riche ?

Horace avait l'idée enracinée que tout le monde connaissait exactement l'état de sa fortune. La question le prit presque au dépourvu; on n'est guère préparé à répondre aux questions que personne n'a aucune chance de vous faire. Mais c'était un véritable fils de son pays, et il trouva une réponse sur-le-champ; cette réponse, naturellement, fut une autre question :

— Est-ce à ma fortune présente ou à ma fortune future que vous faites allusion ?

— A toutes les deux, répondit sans balancer M. Motter.

— Pour le présent, fit Horace sans broncher, je possède seulement une petite propriété dans le Sud.

— Avec des revenus ? demanda M. Motter.

— Sans revenus, avoua candidement le jeune homme; et puis, j'ai deux opérations en train... l'année prochaine je construirai l'orphelinat de Mrs Alcott.

Il avait beaucoup compté sur l'effet de cette

phrase, mais son attente fut déçue. M. Motter continua de le regarder à travers ses lunettes, avec des yeux absolument dépourvus d'expression. Savoir ne pas donner d'expression à son visage est une des grandes qualités de l'homme fort.

— L'orphelinat de Mrs Alcott représente des dépenses considérables, continua l'architecte, et mes émoluments seront proportionnés au total du coût, comme toujours...

— Et c'est tout? demanda M. Motter.

— C'est tout, fit Horace, qui ne savait pas mentir. Il éprouvait un vague désir de prendre M. Motter par la cravate et de le jeter dans la rue; mais pour rien au monde il ne se fût avoué une pensée aussi inconvenante à l'égard de son futur beau-père.

Son futur beau-père décroisa ses jambes, les recroisa dans le sens opposé, et dit d'un ton calme :

— Il faut trouver autre chose.

— Autre chose? Quoi? fit Horace avec quelque vivacité. Oh! comme il s'était gâté pendant ses cinq années de séjour en Europe!

— Ce que vous me dites est très-bien, mais ce n'est pas une fortune...

— C'est un commencement...

— Ce sera un commencement si cela continue; si cela ne continue pas, ce ne sera rien du tout.

— Mais Mrs Alcott...

— Mrs Alcott est une personne très-estimable, et je suis fort honoré de la connaître; mais elle a commencé beaucoup de choses...

Horace sentit un petit frisson circuler lentement le long de son épine dorsale.

— Et tout n'a pas été fini, conclut M. Motter, qui connaissait aussi à fond l'art de faire attendre. Il faudrait que ce fût fini.

— Comment? s'écria Horace, je ne comprends pas!

— Que l'orphelinat fût fini, indiqua complaisamment M. Motter, mettant charitablement les points sur les *i*.

Horace arrêta un bond prodigieux, et se renfonça dans le fauteuil qu'il occupait, afin de s'empêcher de bouger.

— Je vous ferai observer, dit-il avec un calme dont il fut étonné lui-même, que les travaux dureront au moins trois ans.

— Eh bien? fit le père de Katie.

— Et que cela reculerait notre mariage jusqu'à une date fort éloignée!

M. Motter sourit. C'était la première fois. Horace sentit le frisson s'élargir dans son dos.

— Trois ou quatre ans ne sont pas une date éloignée, dit-il. Mon cher monsieur, je suis résolu à ce que ma fille n'épouse qu'un homme bien établi dans

ses affaires. Faites fortune plus tôt, et vous l'épouserez plus tôt!

— En principe, alors, fit Horace saisissant la balle au bond, vous me permettez d'aspirer à sa main?

— Cher monsieur, tout homme d'honneur peut aspirer à la main de ma fille; mais il ne l'épousera que s'il possède une fortune sûre.

— Y a-t-il des fortunes sûres? demanda innocemment Frankley.

Il ne vit pas le regard acéré qui traversa les lunettes de M. Motter. S'il l'avait vu, bien des choses obscures fussent devenues pour lui claires comme eau de roche.

— Il y a celles qui sont sûres... momentanément, dit le capitaliste. L'avenir ne nous appartient pas; il est entre les mains de Dieu.

Horace avait baissé la tête, ce qui l'avait empêché de voir; il leva de grands yeux honnêtes sur son interlocuteur.

— J'avais pensé, dit-il, que vous pourriez m'être très-utile, et, par contre, que je pourrais vous rendre service.

Le visage de M. Motter exprima l'attention la plus polie et la plus désintéressée.

— Vous possédez d'immenses terrains dans la partie de Boston qui est appelée au plus bel avenir, dans Beacon street; pourquoi ne me faites-vous pas bâtir des maisons sur ces terrains? Vous les vendriez

ensuite, et nous aurions fait ensemble une affaire d'or.

M. Motter appuya ses mains jointes sur le genou de sa jambe repliée.

— L'idée est assez ingénieuse, dit-il, et je ne m'étonne pas qu'elle vous soit venue; mais c'est une idée bonne en apparence seulement; elle ne supporte pas l'examen.

Horace s'aperçut qu'il écoutait la bouche ouverte; il referma sa bouche et écouta.

— Mes terrains..., supposez qu'ils valent tant le pied carré; vous y avez bâti une maison qui n'est pas au goût de l'acheteur... Mon terrain n'est plus de défaite; tandis que si l'acheteur prend le terrain nu, il y fait construire une habitation à son goût... Vous revenez d'Europe, cher monsieur, vous y avez puisé des notions erronées sur ce point. L'idéal de chacun, ici, c'est d'avoir une chose unique, qui ne ressemble à aucune autre...

— Les transformations de l'art ne sont pourtant pas indéfinies! murmura Horace.

— Mais le goût de chacun est une chose incompréhensible, et par conséquent indéfinie!...

— Il faut le ramener aux règles du beau...

— C'est une erreur! fit M. Motter en fixant ses yeux gris sur le jeune architecte. Sa figure avait pris une expression, maintenant; il avait l'air de s'amuser beaucoup, comme un chat qui est en possession

d'une souris. C'est une grande erreur; il faut suivre, non diriger le goût des propriétaires.

— Mais si ce goût est incompatible avec les règles de l'art? s'écria Horace, oubliant, dans sa ferveur artistique, qu'il courait risque de scandaliser son futur beau-père.

— Le goût d'un homme qui fait bâtir ne peut pas être incompatible avec les règles de l'art. C'est aux règles de l'art de se plier, de s'assouplir pour s'ajuster au goût du propriétaire... Lui, n'est-ce pas? il a une volonté, c'est une force! L'art n'est pas une personne, par conséquent pas une volonté : c'est donc à vous d'accommoder votre architecture à la fantaisie de celui qui fait bâtir... Je vois que vous comprenez...

Frankley avait compris, mais il n'était pas content du tout. Au fond, il sentait très-bien qu'en adoptant les principes de M. Motter, il avait beaucoup plus de chances d'arriver rapidement à la fortune; mais son sentiment artistique ne goûtait point cette manière de voir.

— Vous voyez que j'ai raison de ne point vouloir de vous pour architecte! conclut M. Motter en redevenant tout à fait calme.

Frankley sentit que toute discussion serait inutile, et se repentit tout à coup d'avoir lutté sur un terrain où il eût pu d'avance prévoir qu'il serait battu.

— Lorsque j'aurai fait fortune, reprit-il d'un ton aussi tranquille que celui de son futur beau-père, vous permettrez alors à miss Motter de m'épouser?

— Mon cher monsieur, je n'ai rien de ce genre à permettre à ma fille. Si vous lui plaisez, elle peut vous épouser demain sans mon consentement; mais c'est une jeune demoiselle fort raisonnable, qui ne voudrait pas me déplaire. Je dois vous prévenir que je ne lui donnerai rien lors de son mariage, pas même la petite maison que beaucoup de parents considèrent de leur devoir d'offrir à leur fille quand elle les quitte... Je regretterai trop la société de ma fille, quand je devrai la perdre, pour apporter le moindre encouragement à une démarche que je considérerai comme affligeante pour moi.

— Monsieur! s'écria Horace sans relever la fin de ce discours, soyez persuadé que j'aime miss Motter pour elle-même, et que je ne demande rien...

— Je le sais, cher monsieur; vous avez tout de suite compris que ce serait inutile.

Frankley eut une nouvelle envie de prendre son beau-père par la cravate et de le jeter dans la rue; mais il se calma, comme la première fois.

— Puis-je alors me considérer comme fiancé à miss Motter? demanda-t-il, tout surpris de voir qu'après une demi-heure d'entretien il se trouvait ramené à son point de départ.

— Si cela lui plaît et si cela vous plaît, je n'y vois

pas d'empêchement, répondit gracieusement le père de la fiancée.

Ainsi encouragé, Horace se leva. Son esprit se refusait absolument à lui fournir une phrase qui lui permît de prendre congé. M. Motter le mit à l'aise.

— Au revoir, lui dit-il en lui tendant la main.

— Au revoir, répéta le jeune homme en secouant cette main.

Il descendit l'escalier et se trouva devant la porte du petit salon de demoiselle, où Katie l'attendait.

— Eh bien? lui dit-elle en souriant, vous avez l'air tout penaud!

— Il y a de quoi! répondit Horace.

Il entra et se tint debout devant elle.

— Papa n'a pourtant pas refusé? fit-elle de son air le plus engageant.

— Refusé, non! Mais je me sens si peu encouragé!

Il lui raconta tout d'une haleine l'entretien qui venait d'avoir lieu, sans essayer de pallier les imprudences qu'il croyait avoir commises.

Katie l'écoutait attentivement, sans que son beau visage exprimât autre chose qu'un intérêt aimable. Lorsqu'il s'arrêta :

— Eh bien, dit-elle, c'est très-bien!

— Vous trouvez?

— Qu'est-ce qu'il vous faut de plus?

Horace se sentit soudain dégeler. Il lui semblait

retrouver la liberté de ses membres, ankylosés pendant son séjour là-haut.

— Ce qu'il me faudrait? dit-il d'un ton bas et passionné, ce serait de vous avoir à moi tout de suite!.De vous emmener, ma femme chérie, dans un beau pays, où nous serions seuls...

Il s'était approché et lui avait pris les deux mains avec une ardeur émue. Elle se recula un peu et retira ses mains.

— Quelle folie! dit-elle avec un joli rire coquet. Vous avez, mon cher Horace, rapporté d'Europe un peu de... comment appelez-vous cela en français? de *panache,* qui vous rend très-séduisant, mais un peu... un tout petit peu ridicule... Ce n'est pas à la mode ici! Il faudra vous en défaire.

— Que me permettez-vous, alors? dit Horace, déconfit.

— De causer avec moi, de vous asseoir auprès de moi, de vous rendre agréable, de me parler bas, quelquefois, — de me regarder, tant que vous voudrez!

Elle prononça ces derniers mots avec une coquetterie provocante, faite pour ensorceler Horace, s'il en eût été besoin; mais c'était du bien perdu, car il lui appartenait déjà, pieds et poings liés.

— Alors, dit-il, vous serez ma femme?

— Quand papa le jugera à propos! répondit-elle avec malice.

— Et nous sommes fiancés?

— Il paraît! puisque ce sont les préliminaires inévitables du mariage.

— Alors, fit Horace...

Bon gré, mal gré, il embrassa Katie.

— Et maintenant que c'est convenu, dit-elle, allez-vous-en.

— Comment! déjà?

— Vous pourrez revenir tous les jours jusqu'à notre départ.

— C'est vrai! s'écria Frankley consterné. Vous partez pour l'Europe!

— Nous n'en aurons que plus de plaisir à nous retrouver, dit-elle. Au revoir, mon cher... Horace.

Ce prénom parut si doux dans sa bouche que Frankley en fut tout ému et se laissa mettre à la porte dans un nuage de bonheur.

Il n'avait aucune envie de voir John May ce jour-là. Il monta sur un des bateaux à vapeur qui desservent les localités de la côte, et se promena toute la soirée, regardant les étoiles, enivré de Katie, et décidé à n'évoquer l'image de son futur beau-père que lorsqu'il ne pourrait pas faire autrement.

Comme il rentrait à l'hôtel, vers minuit, on lui remit avec sa clef un petit billet plié à la hâte et à peine cacheté. Sous la lumière crue du gaz, il l'ouvrit séance tenante et lut :

« Mon cher ami, maman est morte une heure après que vous m'aviez quittée. Je suis contente qu'elle vous ait connu et qu'elle ait eu de l'amitié pour vous, parce que vous pourrez la regretter avec nous. Je vais bien, mais le cœur de mon père est brisé.

« Votre amie ELLA BRIGHT. »

— Quand a-t-on apporté cela? demanda Frankley.

— Vers neuf heures du soir, lui fut-il répondu.

Il monta lentement chez lui, sentant vaguement qu'il avait eu tort d'être si heureux pendant que ses bons amis Bright avaient tant de chagrin.

Il se mit au lit, mais son sommeil fut troublé. Tantôt il voyait Katie rire et le repousser, pendant que ses yeux l'attiraient indiciblement; tantôt, c'était miss Bright, couronnée de fleurs, qui conduisait un convoi funéraire. Cette dernière vision finit par l'obséder, au point qu'il se leva pour s'en débarrasser.

Après avoir fait quelques tours dans sa chambre, il se recoucha et se rendormit. Mais, une heure après, la vision revint.

Cette fois, c'était Katie, son manteau royal de velours rouge sur les épaules, qui menait le deuil; il voulut savoir qui reposait dans le cercueil ouvert, porté par des architectes, et quand il eut levé le voile qui couvrait le visage de la morte, il s'aperçut avec désespoir que c'était Ella Bright.

— Ce n'est pas elle, dites? cria-t-il à la triomphante Katie.

— C'est elle! répondit l'orgueilleuse beauté. C'est elle, et nous nous marierons dans un siècle.

Cette fois, l'horreur fut si forte qu'il s'éveilla.

XX

Une raie rose dans le ciel indiquait l'aurore: il fit sa toilette et sortit.

Tout dormait encore dans l'hôtel et au dehors. Les moineaux seuls commençaient à voltiger de ci, de là. Il s'en alla paresseusement par les rues qui bordent le parc, plein de pensées amères. Son rêve lui avait ébranlé les nerfs, et il sentait cruellement cette indicible, cette insurmontable tristesse du jour naissant, que bien peu connaissent, mais qui exerce sur ceux-là une action irrésistible.

En longeant le parc, il se souvint des tombes, qui avaient produit sur lui un effet si étrange quand il les avait revues en compagnie de John May.

— C'est pourtant vrai, pensa-t-il, que nous coudoyons la mort à chaque pas !...

Le ciel s'embrasait de lueurs vermeilles et dorées; deux ou trois flocons de nuages d'un rose vif s'en

allaient vers l'est, chassés par un vent léger ; tout à coup la lumière éclata dans le firmament ; tout ce qui jusque-là gardait un peu de mystère devint réel ; les portes muettes, les volets fermés, les rues désertes, tout prit une apparence dure.

Ce n'était plus la ville endormie ; c'était la grande cité renfermée chez elle, à l'abri des regards curieux. Horace avait beau se dire qu'il y était chez lui, il sentait que chaque demeure le considérait comme un étranger et lui refusait l'hospitalité de son perron, de ses fenêtres...

Le cœur serré, il se dirigea vers Charles river, et son âme se réchauffa instantanément.

Là, tout était vie et mouvement. La vie fluviale s'éveille bien avant les premières clartés de l'aube : les mouettes volaient haut dans le ciel, se laissant tomber pour raser l'eau d'un coup d'aile tranchant comme un coup de hache. Les bachots et les chaloupes fourmillaient ; un canot mené par une équipe de jeunes gens fendit l'onde de ses douze rames superbement maniées, et trois schooners s'avancèrent, se suivant de près, pour remonter la rivière avec le flot, portant dans leurs voiles roses toute la joie, toute la lumière, tout l'enchantement d'un jour nouveau.

— On coudoie la mort, mais on a la vie ! se dit Horace. Et, plein du remords d'avoir été heureux, il s'en alla à pied, seul, vers Cambridge.

Six heures sonnaient à peine comme il arrivait devant le vieil arbre entre les branches duquel il avait proclamé sa joie la veille. A cette heure matinale, pouvait-il se présenter chez ses amis? Non, évidemment. Il se demanda même ce qu'il venait y faire. Son degré d'intimité avec la famille du professeur n'admettait pas cette visite. Cependant, il trouvait bien dur de s'en retourner sans avoir pu donner la moindre preuve de sympathie.

Il était venu, poussé par l'instinct et non par le raisonnement. Il avait regret de s'être montré égoïste, fût-ce vis-à-vis de lui-même, sans que personne en eût connaissance. Il avait aussi ressenti le besoin de consoler Ella.

Il l'aimait tendrement, cette pauvre petite fleur délicate ; quelque chose d'indéfini et de mystérieux lui avait fait voir, dans le billet qu'elle lui avait pour ainsi dire jeté à la hâte, un chagrin profond, plus intime, plus secret que ce qu'elle exprimait. Elle disait que le cœur de son père était brisé, et Horace avait compris que le cœur d'Ella l'était encore davantage...

La tête basse, vaguement honteux, il allait reprendre le chemin de la ville, lorsqu'une fenêtre s'ouvrit au premier étage de la maison. Il leva les yeux, pensant découvrir une servante, à laquelle il pourrait confier sa carte... C'est le visage d'Ella qu'il aperçut entre les branches du vieil orme.

Enveloppée de son blanc vêtement de nuit, serré aux poignets et au cou, elle appuyait ses deux mains sur le rebord de la croisée, et, la tête levée vers le ciel, elle implorait, dans l'espace, une miséricorde invisible.

Les oiseaux jouaient tout autour de la maison sans qu'elle les vît. Son visage si fin et si doux avait pris une expression d'angoisse suppliante, qui remua profondément l'âme d'Horace. Cette tête frêle pliait sous le poids de son malheur, et l'être charmant qui avait si longtemps porté courageusement le faix de sa peine, succombait, maintenant que le fardeau était tombé de ses épaules.

Horace eut honte d'être témoin de cette douleur, trop sacrée pour être vue ; il avait envie de plier le genou, de prier... pour elle, sans doute... ou de la supplier, elle, de ne pas souffrir ainsi, alors qu'il ne pouvait rien pour la consoler. Si elle avait pleuré, il l'eût trouvée moins touchante ; mais ce chagrin muet déchirait l'âme sensible du bon garçon.

Il ne savait comment se retirer, craignant d'être remarqué s'il faisait un mouvement... La porte de la maison s'ouvrit, et la vieille femme de chambre parut sur le seuil.

Ella baissa les yeux au bruit et regarda dans le jardin. Horace avait tiré une carte de sa poche pour la remettre à la quarteronne ; la jeune fille le vit et

rentra précipitamment. Il expliquait assez confusément à la vieille servante comment il était venu de si bon matin, craignant de ne pas en avoir le temps dans la journée, lorsque Ella descendit le petit perron et s'approcha de lui.

Elle avait jeté sur ses épaules une robe flottante, d'un rose pâle, la première qui s'était trouvée sous sa main, et ses cheveux, séparés en deux tresses pour la nuit, déroulaient leurs flots mousseux jusqu'au dessous de sa ceinture. Ses yeux étaient singulièrement dilatés. Une lueur troublée y brillait par moments pour s'éteindre aussitôt. Elle était vaincue, et si elle résistait encore, c'était par l'instinct de ceux qui, ayant toujours lutté, ne peuvent se faire à l'idée que la lutte est désormais inutile.

— Vous êtes bien bon, dit-elle à Horace, sans lui offrir la main. Il n'osait lui tendre la sienne ; cette créature brisée était immatérielle, comme l'ombre morte de son rêve de la nuit. Vous avez eu une lettre ?

— Hier soir, répondit-il.

— Je regrette, fit-elle... Pour être venu de si bon matin, il faut que vous ayez passé une mauvaise nuit.

Quelle chose étonnante que, n'ayant pas dormi elle-même, elle s'inquiétât de son sommeil à lui ! Il avait envie de le lui dire, mais il sentit qu'elle ne le comprendrait pas.

— Votre père ? demanda-t-il.

Elle fit un geste lent et découragé.

— Il dort, dit-elle. J'ai peur de le voir se réveiller... Qu'est-ce que je lui dirai, s'il a oublié ce qui est arrivé hier... Parfois, quand il s'éveille, il ne se souvient pas bien... il faut lui raconter les choses de la veille... Qu'est-ce que je lui dirai ?...

Elle regardait fixement la terre, comme si le gazon vert pouvait lui venir en aide.

Horace comprit alors cette détresse, plus profonde que tout ce qu'il avait pu soupçonner, et une pitié soudaine, irréfléchie, lui fit ouvrir les bras.

— Pauvre chérie, dit-il, en la ramenant contre lui, comme si elle eût été sa sœur et qu'il l'eût protégée. Pauvre chérie... c'est trop lourd pour vous !

Elle se laissa aller sans force sur ce cœur, le premier qui eût compris sa faiblesse ; il sentit qu'elle ployait, et il la retint plus serrée contre lui.

— Oui, murmura-t-elle, c'est trop lourd... C'est toujours moi qui console les autres... Qui me consolera ?

Elle se parlait à elle-même, dans une sorte de demi-rêve ; Horace la regardait, les yeux gros de pleurs, qu'il retenait par amour-propre d'homme. Tout à coup, elle leva les yeux sur lui, et, le voyant si ému, les larmes jaillirent comme deux sources de

ses yeux dilatés. Elle échappa à son bras et tomba à terre, comme un épi fauché.

— Ah ! chère, chère ! dit-elle avec un long gémissement, tant que j'ai pu la consoler, ce n'était rien... mais elle est morte, et c'est le père, à présent ! Que dirai-je au père ?

Il se pencha sur elle, s'agenouilla près de ce corps fluet, si fragile et si délicat, la releva doucement sur son genou, comme il eût fait d'un enfant ; la vieille servante, qui s'était rapprochée, le laissait faire en voyant combien il était tendre et prudent avec la jeune fille.

— Ella, ma chère Ella, lui dit-il en écartant les cheveux qui s'enroulaient jusqu'autour des longs cils des yeux, maintenant à demi fermés et débordant de larmes. Ma chère Ella, prenez courage, je serai un frère pour vous...je vous aiderai près de votre père... Vous n'êtes pas seule dans la vie... Vous avez des amis.

Elle se releva tout à coup avec une décision surprenante, et s'assit dans le fauteuil où il l'avait vue la veille. Elle était redevenue une jeune fille bien élevée, et même elle sut trouver dans sa poche un mouchoir pour essuyer son visage. Ses pleurs s'arrêtèrent sur-le-champ ; elle couvrit un instant sa figure de ses deux mains déployées, puis reparut aux regards de Frankley toute différente du pauvre être qu'il venait de tenir dans ses bras.

D'un geste rapide et bref, elle avait écarté ses cheveux, qui semblaient rentrés dans l'ordre; elle se leva, et sa robe flottante prit la dignité d'une grande toilette.

— Merci, Horace, dit-elle, vous êtes vraiment bon. Que Dieu vous le rende! Qu'il vous permette un jour, à l'heure du chagrin, — si elle ne peut vous être épargnée, — d'avoir auprès de vous quelqu'un qui fasse pour vous ce que vous avez fait pour moi. Ce sera ma prière de tous les jours.

Elle passa devant lui et rentra dans la maison. Stupéfait, il eût cru avoir rêvé, si quelques cheveux frisés, très-fins, ne s'étaient enroulés autour des boutons de son vêtement.

Il les prit, les déroula, les détira sur ses doigts, d'un air pensif, et retourna vers la ville. En passant sur le pont, il regarda les fins cheveux qu'il n'avait cessé de manier, les roula ensemble et les jeta à la brise, qui les emporta vers la haute mer.

XXI

Mrs Bright fut enterrée avec l'absence de pompe qui caractérise les cérémonies de ce genre aux États-Unis. Son cercueil fut placé dans une sorte de caisse aux parois de cristal, montée sur

quatre roues peintes en noir, et deux bons chevaux l'emportèrent d'un trot vigoureux vers sa dernière demeure. Miss Bright et son père suivaient dans une voiture ; deux ou trois proches parents avaient voulu les accompagner dans une autre, et ce fut tout.

Des fleurs en quantité avaient été envoyées par les amis proches ou lointains, car ni Ella ni son père n'avaient songé à faire insérer dans le journal, à la suite de l'annonce mortuaire le traditionnel : « Veuillez ne pas envoyer de fleurs. » La pauvre Mrs Bright fut donc, pendant les dernières heures qu'elle passa sous son toit, littéralement ensevelie sous les roses et les lys.

Puis la vie reprit son cours, avec une personne de moins sur la face de la terre.

M. Motter et sa fille étaient partis pour l'Europe sur un grand steamer pareil à celui qui avait amené Frankley. Suivant l'usage, celui-ci avait envoyé à bord toute une cargaison de fleurs et de fruits, pour que sa fiancée les trouvât en prenant la mer ; il se présenta lui-même au dernier moment, reçut un adieu très-aimable et très-banal, en présence d'une centaine d'autres messieurs également amenés par le désir d'accompagner d'autres personnes, et d'une douzaine des plus favorisés, venus pour présenter leurs hommages à la belle miss Motter.

En descendant le plan incliné, au moment de l'appareillage, il se prit à regretter d'être venu.

Mieux eût valu prendre congé d'elle dans le petit salon où, lui tenant la main, il l'avait vue si doucement sourire la veille au soir...

Mais elle ne lui eût pas pardonné de ne point l'accompagner au dernier moment ; il sentait d'ailleurs qu'il se devait à lui-même, ou tout au moins qu'il devait à son rôle de fiancé cette démarche de suprême attention... Et quand il ne put plus distinguer le mouchoir de Katie des autres mouchoirs agités sur le spardeck, il rentra chez lui triste, mais décidé à tout dire à John.

Horace s'était figuré que ce serait très-difficile. Rien ne fut plus aisé. L'entrée en matière était d'ailleurs toute trouvée. Il alla droit à la salle à à manger de l'hôtel, où son ami devait déjeuner à cette heure. May y déjeunait en effet.

— D'où venez-vous? demanda le jeune peintre en voyant Frankley s'asseoir en face de lui.

— Du port. J'ai accompagné miss Motter à bord du *Cumbria*.

— Ah! fit John en reposant sa tasse de café, dont il venait de boire une gorgée.

Ils s'entre-regardèrent et se comprirent à merveille.

— J'avais bien pensé, fit John... — on eût dit que son café ne voulait pas se laisser avaler... — je m'étais dit que ce n'était pas pour rien que je vous voyais si peu depuis quelque temps...

— En effet! dit Horace d'un air dégagé. Je

pense, John, que vous n'êtes pas fâché contre moi?

John eut recours à son couteau pour attaquer une côtelette très-rebelle, et la lutte dura quelques secondes. Quand il eut triomphé :

— Non, répondit-il. Je ne suis pas fâché du tout. Je trouve que c'est un peu tôt...

— Pas pour moi, John, fit observer Horace. Moi, j'avais attendu six mois et plus...

— Pas pour vous, Frankley... Je ne trouve pas que ce soit trop tôt pour vous... Je trouve que c'est un peu tôt pour... pour moi! conclut-il en avalant un morceau de sa côtelette, qui parut décidément lui couper l'appétit.

Horace n'avait pas grand'faim non plus, et leur repas fut vite achevé. Ils se levèrent sans avoir repris la conversation. Arrivés au pied de l'escalier, John se tourna vers son ami.

— Je me suis toujours dit, fit-il, que je devrais tenter la fortune autrement que je ne l'ai fait : j'ai voulu parvenir au moyen de l'art; je ne sais pas si c'était une bonne idée. Dans tous les cas, ce n'était pas une idée très-pratique... Je vais essayer d'autre chose.

— Quoi donc? demanda curieusement Horace.

— Je vais faire des affaires! Vous avez l'air étonné? Je crois que j'ai beaucoup de dispositions pour les affaires.... J'ai eu le tort de négliger cette disposition, mais il n'est pas trop tard. C'est M. Motter qui m'a donné cette idée.

— M. Motter? dit Horace, au comble de la stupéfaction.

— Oui. L'autre jour, il est venu à mon atelier, je n'ai jamais compris pourquoi. Il m'a dit que je devrais faire de la peinture décorative...

— Mais, fit Horace, c'est de l'art, cela?

— Pas comme je l'entends. Voyez-vous, j'ai trouvé, sans y songer, un mélange de couleurs étonnant, et qui revient à très-bon marché... Ce n'était pas en faisant du paysage, ni de la figure non plus ! C'était en essayant de dessiner des cartes de Noël; vous savez bien, ces petites enluminures?... Une grosse maison d'imprimerie avait mis des cartes de Noël au concours... J'ai concouru; ce n'est pas moi qui ai eu le prix, c'est une demoiselle. Mais, tout en dessinant, je cherchais aussi le moyen de faire imprimer cela en couleur au meilleur compte possible... J'ai trouvé quelque chose.

— Vraiment? J'en suis bien content! s'écria Frankley avec une joie sincère.

— Mais il faut aussi un peu d'argent pour exploiter mon idée moi-même... Si je la vends maintenant, on ne m'en donnera pas deux *cents*..., tandis que si je la vends, comme disent les Français, « après fortune faite », ce sera tout autre chose !

Rapidement Frankley avait supputé ses ressources ; il prit la main de son ami.

— J'ai un peu d'argent, May, dit-il ; à vrai dire,

je suis trop riche pour le moment ; voulez-vous la moitié de ce que je possède? Ce n'est guère, trois ou quatre cents dollars, mais si j'en garde autant, cela me permettra de vivre confortablement jusqu'à ce que mes travaux soient payés !

John serra la main d'Horace avec une gratitude profonde et le regarda au fond des yeux.

— Vous êtes bon, Frankley, dit-il, et je vous remercie ; mais quelqu'un m'a déjà offert une petite somme, et je pense que cela me suffira.

— Comment ! s'écria Horace un peu contrarié, vous connaissez des capitalistes ?

— Oui, répondit May avec quelque embarras ; j'en connais un, au moins. Oh ! la somme qu'il m'a avancée n'est pas très-considérable, mais cela me permettra de faire des essais... Et puis, à vrai dire, Frankley, si je ne dois pas réussir, j'aime mieux risquer cet argent-là que le vôtre.

Ils restèrent un instant silencieux.

— Je vais à New-York tenter la fortune, dit May. Et vous, qu'allez-vous faire ?

— Je reste à Boston, pour surveiller mes travaux.

— Vous aurez bien chaud !

— Que voulez-vous? On ne peut pas empêcher ça ! A New-York, vous aurez encore plus chaud que moi !

— Oh ! mais, moi, je ne serai pas longtemps dans la métropole; j'irai à Albany. Il y a non-seulement une

question de couleurs, mais une question de papier...

— Puissiez-vous réussir! dit Horace en lui serrant chaleureusement la main.

— Merci! Je l'espère! répondit May avec un sourire moitié triste, moitié railleur. On ne peut pas avoir toutes les déveines à la fois. J'ai retourné les cartes. C'est bon pour vous, Horace, d'avoir toutes les chances!

Sur cette allusion, ils se quittèrent.

XXII

Quand Horace se trouva tout seul à Boston, avec ses ouvriers et ses moellons, durant les jours ardents de l'été, l'existence lui parut tout à coup une chose sérieuse et rude.

Quoiqu'il eût beaucoup travaillé toute sa vie, il avait toujours pris de bonnes vacances au moment des chaleurs. Pour la première fois, le sentiment de la responsabilité pesait sur lui, et parfois il le trouvait fort lourd. Mais il savait que c'est ainsi qu'on apprend la vie, et il se résigna très-simplement à ce qu'en souvenir de Wilhelm Meister il appelait « son année d'apprentissage ».

De temps en temps il allait prendre une demi-

journée de fraîcheur à Cambridge ou à Salem, chez sa vieille amie, mistress Cobbard.

Il trouvait celle-ci toujours avenante et gaie; mais le tricot de laine était plus souvent sur ses genoux qu'entre ses doigts, et il ne pouvait se dissimuler que l'âge commençait à se faire péniblement sentir dans cette organisation épuisée par un travail excessif.

Il s'accoutuma à aller la voir toutes les semaines; la conversation de cette femme spirituelle et bonne était pour lui un réconfortant sûr, et bien des résolutions louables furent prises par lui au sortir de ces entretiens.

Le plus souvent, après le travail du jour, il allait à Cambridge, mais ses visites y étaient courtes. M. Bright n'était plus guère qu'un enfant capricieux dans les douces mains compatissantes de sa fille. Parfois, il pleurait en lui demandant pardon de lui donner tant de mal, et, parfois, il regimbait contre les dispositions les plus naturelles prises en vue de son bien-être par Ella.

La vue de ces petites scènes causait à Frankley une indicible gêne. Il eût voulu avoir le droit de sermonner son vieux professeur et de le ramener à la raison. Horace trouvait que c'était presque une lâcheté que de laisser Ella se débattre toute seule dans les difficultés toujours croissantes de cette existence.

La saison les avait laissés bien isolés à Cambridge. Les écoliers s'étaient dispersés; les familles riches étaient au bord de la mer ou dans les montagnes, pour chercher la fraîcheur. Tout le long du jour, Ella tenait compagnie à son vieil enfant, dont les entêtements inexplicables lui causaient plus d'un souci.

Un matin, vers huit heures, pendant que la brise répandait encore sa fraîcheur délicieuse, mais trop passagère, Horace fut étonné d'apprendre qu'une dame le demandait au salon de l'hôtel.

Il se rendit aussitôt à cette sommation extraordinaire, et fut encore plus surpris de reconnaître Ella dans sa visiteuse matinale.

Les deux pièces contiguës meublées de canapés, de fauteuils et de poufs, qui représentaient les salons de l'hôtel, et qui communiquaient par une large baie, étaient entièrement désertes à cette heure; les corridors étaient peuplés de jeunes filles de chambre en robe rose ou bleue, munies de brosses et de pelles à main pour nettoyer les tapis ; c'était un public dont les yeux perçants et les oreilles bien ouvertes s'efforceraient de happer tout ce qui pouvait intéresser les autres, et par conséquent lui-même.

Horace emmena sa visiteuse dans l'embrasure d'une fenêtre : mieux valait la rue et les gens d'en face, qui, s'ils pouvaient voir, au moins n'entendraient pas.

— Vous êtes bien étonné de me voir? dit miss Bright ; elle rougit tout à coup d'une façon très-embarrassante pour tout autre qu'un homme épris ailleurs; mais Horace n'y vit rien.

— Il n'est point arrivé de malheur chez vous? s'écria-t-il soudain.

Elle le rassura du geste.

— Non... et pourtant, presque... mais je ferai mieux de vous raconter la chose. Hier, papa... vous savez que son caractère est devenu un peu capricieux... papa m'a dit qu'il voulait absolument avoir de l'argent pour aujourd'hui...

Elle rougissait de plus en plus ; son front blanc se rosait jusque sous la racine de ses cheveux follets.

— De l'argent, pourquoi faire ? demanda Horace.

— Je ne sais pas !

Horace regarda la jeune fille et rencontra deux beaux yeux pleins de douleur et d'honnêteté.

— Je ne comprends pas du tout, dit-il avec franchise.

— Moi non plus, déclara miss Bright. Il faut vous dire que, depuis la mort de ma pauvre maman, nous sommes beaucoup plus... beaucoup moins riches. Maman avait une amie qui l'aimait beaucoup ; quand nous avons perdu notre fortune, vous savez, son amie lui a fait une rente viagère, pour avoir des livres et des fleurs, disait-elle, et quand cette dame est morte, elle lui a laissé cette rente

par testament. Mais à present... maman est partie... nous vivons de la pension de mon père. Oh! elle est très-suffisante pour nous deux! Mais l'enterrement a coûté cher, et puis, papa... enfin, il y a quelque chose que je ne comprends pas... Papa devrait avoir de l'argent, pas beaucoup, mais assez... et il n'en a plus du tout... Nous n'avons plus que ce qu'il m'avait donné pour le ménage, et il dit qu'il lui faut aujourd'hui même trois cents dollars...

— Mais que veut-il en faire? répéta Frankley, de plus en plus intrigué.

— Je n'en sais rien! vous dis-je.

— C'est peut-être une dette?

Elle secoua la tête.

— Toutes nos dettes... le peu que nous en avions, a été payé quand nous sommes devenus pauvres; je croirais plutôt que c'est pour autre chose; mais quoi? C'est ce que je ne puis venir à bout de deviner.

Horace resta pensif. Elle s'était remise de son trouble; elle continua, les yeux baissés, comme cherchant en elle-même le mot de cette énigme.

— Il a cela extrêmement à cœur. J'ai essayé de le distraire, de le promener, de lui faire la lecture; je lui ai même fait de la musique, pour la première fois depuis la mort de maman... Il a pleuré, cela lui a fait du bien... et puis il est revenu à son idée. Si vous l'aviez vu, Horace! Il me suppliait par

moments, et d'autres fois il me grondait; il n'a pas l'esprit très-clair, vous savez! Il se figure que j'ai cet argent et que je ne veux pas le lui donner...

Les larmes coulaient rapides, pressées sur les doigts gantés de noir de la pauvre Ella. De peur d'attirer l'attention de ceux qui pouvaient la voir du dehors, elle n'osait pas les essuyer.

Horace fit deux pas, et ils quittèrent l'embrasure de la fenêtre ; mais alors les servantes dans le corridor pouvaient voir les moindres mouvements de leur physionomie.

Frankley eut tout à coup horreur de cette promiscuité, de cette banalité odieuse qui s'installe sous les rideaux de peluche et sur les fauteuils brochés d'or des grands hôtels. Que n'eût-il pas donné pour qu'aucun œil humain ne pût voir les yeux ruisselants de larmes filiales de la pauvre Ella!

Tout ce qu'il pouvait faire, c'était de la mettre à contre-jour. Ce mouvement fut exécuté sans qu'elle en eût conscience; mais alors le joli visage bouleversé se montra dans la grande glace... Frankley réprima péniblement un mouvement de colère.

— Il pense que je le contrarie exprès, murmurait Ella de sa voix mélodieuse et basse, il croit que je lui refuse cet argent afin de le garder pour moi... Le mois prochain, il touchera sa pension, mais il ne peut pas attendre,.. il veut que ce soit aujourd'hui même... Il dit que des choses terribles arrive-

ront, si je ne veux pas lui obéir... et puis, conclut-elle si bas qu'Horace l'entendit à peine, sa pension ne suffirait pas...

— Attendez-moi, dit le jeune homme. Veuillez vous asseoir, je reviens à l'instant.

Il la quitta si brusquement qu'elle n'eut pas même le temps de le regarder. Le pas agile du jeune homme s'était éteint sur les tapis; elle tira son mouchoir et essuya son visage.

Ce mouchoir n'était pas conforme aux règles mondaines du grand deuil : il n'était point orné d'une large bordure noire, et les initiales d'Ella ne s'y étalaient pas en broderie de soie; c'était un pauvre petit mouchoir de batiste ordinaire, fin et doux, mais sans prétention, bien fait pour essuyer le pauvre petit visage modeste et délicat, si tristement voilé alors d'une humiliation résignée, exempte d'amertume.

Frankley rentra et vint à elle d'un air ouvert. Avant qu'il pût parler, Ella l'avait prévenu.

— Je vous demande pardon de vous avoir retenu, dit-elle avec cette douceur exquise qui semblait littéralement vouloir se faire pardonner; je voulais seulement savoir si vous ne connaissiez pas quelqu'un qui pourrait me prêter de l'argent sur ceci...

Elle lui montrait une broche ancienne; c'était une miniature entourée de diamants qui représentait les quatre fils de madame Bright tout enfants.

Les têtes blondes ou châtain se groupaient harmonieusement sur la plaque d'ivoire. La pauvre femme avait dû verser bien des larmes sur ce bijou, tout ce qui lui restait de son orgueilleux amour de mère. Horace regarda le joyau avec respect et le rendit à la jeune fille.

— C'est inutile, dit-il. Voici un petit portefeuille qui contient ce qu'il faut pour tranquilliser votre père... Vous pouvez l'accepter, ce n'est pas un sacrifice pour moi. Je l'avais offert à John May; il n'en a pas voulu. Je serai bien aise de savoir que cela peut rendre service à un autre de mes amis.

Ella, interdite, ne disait rien, ne faisait aucun mouvement. Horace laissa tomber le portefeuille dans le petit sac entr'ouvert où sa jeune amie venait de replacer la broche de diamants.

— Mais, dit-elle...

— Il n'y a pas de mais, répondit-il avec un sourire si radieux que le salon sombre en fut tout illuminé. Et maintenant, puis-je vous être utile à quelque chose? Voulez-vous que j'aille avec vous?

— Non, répondit Ella. Je pense que je ferai mieux de rentrer seule. Mais si vous pouvez venir ce soir... je vous dirai peut-être quelque chose... je saurai peut-être pourquoi...

Soudain elle s'arrêta.

— Oh! monsieur Frankley, dit-elle, je ne suis pas sûre de pouvoir vous rendre...

Il voulut l'interrompre; mais elle continua bravement :

— Vous rendre cela en une seule fois... Ce sera peut-être long... mais je vous le rendrai!

— Je n'en doute pas! répondit Horace avec son beau sourire, mais je n'en suis pas pressé. Vous savez, Ella, que je deviens très-riche... très-riche pour un homme pauvre, ajouta-t-il en plaisantant.

Elle lui tendit la main en silence. Il donna la sienne, et dans l'étreinte de cette petite main, si frêle qu'en serrant un peu il l'eût écrasée, il sentit toute la fermeté d'une âme virilement loyale.

XXIII

Depuis le départ de miss Motter, Horace s'était livré à une véritable débauche de style épistolaire.

La vérité, c'est qu'il n'avait jamais pu parler à Katie comme il l'eût voulu. Il n'avait point eu l'occasion de le faire; mais l'occasion se fût-elle présentée, qu'il eût peut-être été embarrassé de décrire des sentiments aussi confus que ceux dont il était agité.

Il y a des personnes à qui l'on peut dire tout ce

qui vous passe par la tête; d'autres, non moins chères, devant lesquelles il est impossible d'énoncer certaines idées, d'exprimer certains sentiments; on serait fort gêné de dire pourquoi...; le fait existe assurément.

En présence de Katie, Horace n'était jamais tout à fait à l'aise, même depuis qu'il était autorisé à la considérer comme devant lui appartenir un jour; mais, loin d'elle, il pouvait épancher sur le complaisant papier tous les rêves de son âme, depuis les plus modestes jusqu'aux plus ambitieux. Et puis, l'impression qu'il avait éprouvée lorsqu'il avait appris le projet de voyage en Europe s'était encore affermie : elle était plus à lui là-bas, dans le vieux monde, qu'elle ne l'eût été dans le nouveau.

Il se souvenait de la vie inutile et désœuvrée des élégantes à Newport ou à Saratoga; il savait combien de jeunes gens oisifs entourent les belles à la mode, et s'il avait pu se contraindre à n'être point trop jaloux de son ami John May, qu'il estimait, il sentait qu'il eût éprouvé de farouches envies de casser la tête à tous ces beaux messieurs, pour voir au moins s'il s'y trouvait une cervelle.

Donc, il écrivit à Katie de véritables volumes, lui communiquant ses propres impressions, et lui demandant de faire connaître les siennes; le jeune homme croyait, dans sa ferveur d'amoureux, que leurs esprits ne pourraient faire autrement que de

se rencontrer dans l'appréciation de tout ce qui est artistique et vraiment beau.

Les premières lettres de miss Motter trompèrent son attente.

Katie ne semblait préoccupée que de l'extérieur des choses. Accoutumée depuis l'enfance à ces voyages qui n'avaient plus pour elle le charme de la nouveauté, elle n'éprouvait pas le besoin de communiquer à Horace des impressions qui, à ses yeux, n'avaient plus aucune fraîcheur. Elle ne se doutait pas qu'il était impatient de découvrir les beautés de son âme, et elle ne fit rien pour les lui dévoiler.

Il en était pourtant fort désireux, d'autant plus que de temps à autre, il ne pouvait se dissimuler, loin d'elle, que ce n'était pas par l'âme qu'elle s'était emparée de lui.

Cette âme, il en ignorait le premier mot ; ce qui l'avait séduit, c'étaient deux choses qui se trouvent rarement réunies dans la femme : une intelligence extrêmement remarquable et une beauté de premier ordre. Si à cela venait se joindre une supériorité morale, Katie était la femme idéale.

Peu importait à Frankley que sa fiancée fût assez brillante pour se faire une place à part et illustrer son nom, soit dans l'art, soit dans la science, il n'y attachait point d'importance ; mais il l'aimait tellement que cette idée ne l'offusquait pas.

Il s'était dit à plus d'une reprise que cette femme deviendrait célèbre dans la voie qu'elle aurait choisie, le jour où, lasse de tout effleurer sans rien creuser, elle cultiverait uniquement un seul domaine; son amour d'amant n'en recevrait point d'atteinte, et son amour-propre d'homme n'en souffrirait pas.

Aimé par elle, avec les forces qu'il sentait dans son intelligence d'artiste, il était sûr de marcher de pair avec elle. Qui sait s'ils n'étaient pas appelés à former un de ces couples glorieux qui, la main dans la main, se sont élevés jusqu'aux étoiles?

Les lettres venues d'Europe lui causèrent donc un certain désappointement. Elles étaient brillantes et ne manquaient pas de fond ; évidemment, dès son arrivée, Katie Motter s'était prise d'un bel enthousiasme pour l'économie politique.

C'était une noble science, bien digne d'attirer l'attention d'une personne aussi richement douée. Horace se demanda cependant une fois ou deux quel pouvait être l'initiateur qui l'avait conduite dans cette voie. Mais il se rassura en se disant qu'en général l'étude de l'économie politique demande une certaine maturité.

Il y avait cependant bien loin de l'architecture à la nouvelle préoccupation de Katie, et Horace fut heureux d'apprendre que M. Motter et sa fille quittaient l'Angleterre pour se rendre à Paris. Là, les arts reprendraient la suprématie.

En effet, les lettres de la jeune fille exprimèrent des opinions rapprochées de celles d'Horace : dans ses visites aux musées, à l'École des beaux-arts, aux expositions artistiques, elle ne reçut que des impressions justes; lorsqu'elle parlait, elle n'émettait que des idées irréprochables, et cependant Frankley n'était pas content : quelque chose manquait à ces pages bien écrites, bien pensées... Il les eût souhaitées moins parfaites... plus humaines.

Ce qui manquait là, c'était l'enthousiasme; c'était une certaine chaleur de cœur, sans laquelle l'admiration n'est ni féconde, ni communicative.

Katie admirait toutes les belles choses sans se laisser prendre par elles; elle en recevait une impression, elle ne leur donnait rien d'elle-même; si la colonnade du Louvre ou la Vénus de Milo eussent pu élever la voix pour se plaindre, elles eussent dit, comme jadis Frankley, que Katie les absorbait, et que leur âme de pierre s'épuisait à faire passer leurs beautés dans cette autre âme.

En retour de ce qu'elles lui avaient donné, miss Motter ne leur accordait même pas l'attention attendrie qui prend l'artiste devant une belle œuvre, même par le regret qu'il ressent quand il doit la quitter après l'avoir contemplée un instant. Elle regardait ces merveilles de l'art, elle les voyait, elle savait les voir, elle les comprenait, — elle ne les aimait pas.

Horace devinait cela, et il en souffrait. Une autre chose encore lui causait de l'humeur : c'était la préoccupation extrême qu'inspiraient à Katie les hommes plus que leurs œuvres. Il comprenait qu'on souhaitât de savoir comment était faite la figure d'un homme illustre; mais il ne comprenait pas qu'on eût plus de souci de connaître ce visage que d'apprécier l'œuvre, que l'on pût même n'avoir jamais ouvert un livre ni regardé un tableau du littérateur ou du peintre dont le visage et la tournure vous paraissent une des choses qu'on ne peut point ne pas avoir vues.

« Je sais que je vais encore vous ennuyer, lui écrivit un jour Katie, à laquelle il avait exprimé par lettre quelques-unes des observations qui précèdent; mais il faut en prendre votre parti, mon cher Horace. Vous vous inquiétez plus de l'œuvre que de son auteur; c'est très-gentil, bien qu'un peu paradoxal, mais c'est parce que jusqu'ici vous n'avez pas vécu en homme du monde. Vous entrerez l'hiver prochain dans la vie sociale, qui est la vraie vie, et vous reconnaîtrez que la seule supériorité réelle c'est d'avoir ce que tout le monde n'a pas, et par conséquent d'avoir vu tout ce qu'il n'est pas donné à tout le monde de voir. Vous me dites d'aller au Louvre. Eh! mon cher Horace, je connais le Louvre depuis que je suis haute comme la table, et puis tout le monde connaît le Louvre : on peut le voir

pour rien. Mais croyez-vous que ce ne soit pas quelque chose de vraiment intéressant et d'unique que d'avoir dîné, comme je l'ai fait hier, avec deux académiciens, un romancier célèbre et un musicien de renommée universelle? A table, on n'a pas dit grand'chose; les académiciens, deux auteurs dramatiques illustres, étaient peut-être fatigués; il y avait eu séance à l'Académie ce jour-là. Je les ai trouvés peu disposés à causer avec les dames. En revanche, après le dîner, ces messieurs se sont enfermés dans le fumoir, et ils ont eu là une discussion probablement très-intéressante. On entendait leurs voix se croiser et se répondre comme des feux de mousqueterie. Il est bien regrettable qu'ils n'aient pas jugé à propos de nous prendre pour juges du camp. Mais, bien que je n'en aie pas tiré grand profit intellectuel, je vous assure que c'est une chose rare et qui en vaut la peine que d'avoir dîné avec MM. Augier, Sardou, Daudet et Gounod, quand même ils n'auraient pas ouvert la bouche. Mon album d'autographes reviendra à Boston plus riche qu'il n'est parti. Je sais ce que vous allez dire : nous appelons autographe une simple signature, sans rien qui la distingue d'une autre. Eh! mais, monsieur le frondeur, cela même n'est pas à la portée de tout le monde! Et d'ailleurs le temps où l'on faisait des vers aux dames est passé! »

— Oui, se dit Horace en repliant la lettre, la

signature d'un homme illustre n'est pas absolument dépourvue de valeur, cela se peut... et pourtant, quand rien de personnel ne s'y rattache, quand on vous la donne comme on donne un sou à un pauvre, parce que ce ne serait pas poli de refuser, je ne vois pas qu'il y ait là de quoi être si fière! Mais elle dira encore que c'est un préjugé européen! Qu'elle se fasse un album d'autographes *unique,* si cela l'amuse! C'est un plaisir innocent! Je l'aurais crue au-dessus de cela, cependant!...

Horace n'était pas satisfait, sans avoir pourtant à se plaindre. Il prit le *car,* et s'en alla voir Ella, ce qui était sa consolation ordinaire pendant ces jours d'isolement.

Un habitant de l'État de Maine, situé un peu plus au nord que le Massachusetts, prétendait que chez lui on n'avait que deux saisons : l'hiver et le mois d'août. Mais il faut convenir que le mois d'août venge le Nord des rigueurs de l'hiver. Boston s'en apercevait largement. Les rues poussiéreuses, balayées de temps à autre par quelque formidable orage, ne voyaient plus passer que des ouvriers ou des fonctionnaires; encore prenaient-ils des vacances à tour de rôle.

C'est à travers ce désert que circulaient les *cars* des tramways pour se répandre dans toutes les directions et voiturer dans les faubourgs tous ceux qui, retenus par leurs affaires dans le voisinage

de la ville, mettaient au moins leurs familles au frais dans les jardins des petites localités environnantes.

Ce soir-là, l'air même avait ce quelque chose de triste et de douloureusement mécontent qui caractérise certaines soirées de la fin d'août, dans les pays où l'hiver est long et l'été brûlant. La poussière mal retombée formait sur la ville un nuage gris, qui s'affaissait lentement; au zénith, le ciel pur semblait vu par le trou d'une gigantesque cheminée, et de ce contraste naissait un indicible ennui, une inconsolable mélancolie.

Cambridge lui-même était poussiéreux et attristé; les feuilles des ormes, si bien faites pour recueillir la poussière et la garder, étaient non plus vertes, mais d'un gris cendré, très-fin, où transparaissait à peine la couleur primitive. Dans le haut, les grandes branches se dressaient vers le ciel, comme des bras tendus pour implorer... Inconsciemment, Horace pressa le pas.

La façade de la maison du professeur Bright était obscure, sauf le vestibule, éclairé par un bec de gaz; le jeune homme sonna, la vieille femme de chambre vint ouvrir et l'introduisit silencieusement dans le cabinet du vieillard.

A la lueur d'une petite lampe à gaz, Ella peignait, penchée sur une assiette de porcelaine; dans l'ombre se voyait vaguement la silhouette de M. Bright.

couchée sur un grand canapé. A l'entrée du jeune homme, il fit un léger mouvement.

— Bienvenu ! dit-il, puis il referma les yeux avec un geste las de sa vieille main glacée.

Frankley serra cette main, qui ne répondit pas à sa pression; une pitié profonde le saisit à la vue de cette ruine humaine, puis il s'émut en pensant qu'Ella était bien plus à plaindre. Il se tourna vers elle; elle peignait avec une activité fébrile. Sans dire un mot, il alla s'asseoir auprès d'elle.

— Tout à l'heure, dit-elle à voix basse. Pardonnez-moi... Il faut que je finisse... Je suis en retard ! J'aurais dû terminer cela ce matin. Je n'ai pas pu; il a été si inquiet toute la journée !

— Il a l'air très-fatigué, fit Horace sur le même ton.

— Il est calme, au moins. Pauvre père !

Elle donna deux ou trois coups de pinceau légers et vifs, comme les coups de bec d'un oiseau-mouche, puis écarta un peu l'assiette pour la regarder.

— Il y a longtemps que vous n'étiez venu, dit-elle.

— Oui... j'ai été très-occupé.

— Frankley ! dit le professeur d'une voix faible, mais distincte.

Horace se leva sur-le-champ.

— Que désirez-vous, mon cher maître? dit-il en s'approchant avec déférence...

Le vieillard se souleva un peu et fouilla péniblement dans sa poche, dont il finit par tirer une enveloppe de toile, non fermée.

— Tenez, dit-il, c'est pour elle; les jeunes filles n'entendent rien aux affaires. Vous en aurez soin.

Horace prit l'enveloppe, qui n'était pas grande, et la mit dans la poche de côté de sa jaquette. M. Bright retomba sur le canapé et sembla vouloir s'endormir; le jeune homme retourna auprès de sa petite amie.

Elle ne lui fit aucune question, mais ses yeux l'interrogeaient; il ne voulut pas répondre.

— J'ai reçu une lettre d'Europe, dit-il, et il entama le chapitre de ses désappointements.

Non qu'il se plaignît jamais de Katie; sa bonne éducation et l'amour qu'il lui portait s'y opposaient doublement; mais il eût aimé tant de choses qu'il n'avait pas! Ella devinait tout, au travers de ses réticences; elle savait qu'il était malheureux; elle sentait qu'il le serait encore bien davantage, et elle le plaignait de toute sa tendresse à elle, méconnue ou négligée.

Dans son ingéniosité affectueuse, elle trouvait moyen de justifier les actions de Katie les plus inexplicables; elle tournait autour de ses défauts jusqu'à ce qu'elle en eût trouvé le revers, la qualité qui devait les faire excuser, bien mieux, qui les érigeait en vertu! Ce soir-là, sans élever la voix,

tout en donnant de petits coups de pinceau, elle fut si éloquente que Frankley s'en trouva fort surpris.

— Je ne savais pas que vous aimiez tant Katie Motter! dit-il d'un ton où l'enjouement se mêlait à la reconnaissance.

— Ce n'est pas que je l'aime!.. fit Ella.

Elle s'interrompit soudain et se pencha sur la palette délicate pour y chercher une teinte, si bas que son visage disparut aux yeux de Frankley pendant une ou deux secondes.

— Si vous ne l'aimez pas, vous n'en avez que plus de mérite, reprit-il. On ne saurait pousser plus loin alors la charité chrétienne! Vous êtes bonne, bonne, Ella!

Il s'était un peu ému en lui parlant; il eût bien voulu lui prendre la main, mais elle s'évertuait à finir une feuille de fougère, et sa main n'était pas libre. Il put voir qu'elle souriait, mais d'un sourire étrange; les coins de sa bouche tressaillaient comme si elle avait voulu pleurer.

Dans le silence, un faible soupir se fit entendre. Les deux amis tournèrent la tête en même temps du côté du canapé : aucun bruit ne suivit celui-là. La jeune fille déposa son assiette sur la table et mit son pinceau dans le verre d'eau.

— J'ai fini, dit-elle en se levant.

Elle alla vers le fond de la pièce et se pencha sur

son père; d'un geste léger elle effleura les cheveux blancs, le front ridé, les mains jointes.

— Horace, dit-elle, comme il a froid! Voyez s'il n'y a pas un plaid sur le fauteuil...

Le jeune homme obéit et s'approcha, le châle étendu, pour envelopper le vieillard. Mais, comme il se penchait, il effleura les doigts osseux; il recula et, d'un geste involontaire, fit reculer avec lui la jeune fille.

— Qu'y a-t-il? dit-elle d'une voix pleine d'angoisse; ce n'est pas... non, ce n'est pas possible, Horace?

Elle posa sa main tremblante sur le front qui se refroidissait rapidement.

— Ah! mon père! s'écria-t-elle, je n'avais que vous. — Je n'ai plus rien!

Elle allait tomber près de lui; Horace l'enleva comme un enfant dans ses bras, ouvrit la porte d'un coup de pied et l'emporta dans le salon voisin, où il la déposa, inerte, mais pour un instant, au moins, ravie à la triste réalité.

Le professeur Bright était bien mort. Lorsque Ella, revenue à la vie, lui eut fermé les yeux, elle se laissa emmener par la vieille Suzanne, qui la mit au lit et resta près d'elle. Horace, s'étant assuré que personne n'avait besoin de lui dans cette demeure deux fois éprouvée, regagna Boston. C'était lui qui devait se charger de toutes les démarches.

Avant de se coucher, tout brisé qu'il fût d'émotion et de fatigue, il retrouva dans sa poche l'enveloppe que lui avait remise son vieux professeur, et il eut la curiosité de savoir ce qu'elle contenait.

A sa grande surprise, il y trouva trois contrats d'assurance sur la vie. Les deux premiers remontaient à une époque antérieure; le dernier n'avait qu'une année d'existence, et le payement de l'annuité se trouvait précisément à la date récente où le vieillard avait insisté avec tant de force pour obtenir les trois cents dollars prêtés par Frankley.

— Il avait assuré sa vie ! pensa le jeune homme, profondément touché de cette prévoyance dans un homme qu'il avait considéré comme trop affaibli pour s'occuper d'autre chose que de lui-même. Et sur trois Compagnies différentes, pour plus de sûreté ! Il avait songé à l'avenir d'Ella ! O mon cher professeur, je vous demande pardon de vous avoir cru égoïste !

XXIV

Lorsque le professeur Bright fut couché dans le cimetière, à côté de sa femme, Ella s'en fut chez sa vieille amie, mistress Cobbard, qui l'avait priée de

venir passer quelque temps chez elle. Là, au moins, choyée par la bonne dame, soignée par sa fidèle Suzanne, qui ne la quitterait qu'au seuil de l'autre vie, la pauvre enfant pourrait se reposer, avant de reprendre sa place dans la mêlée.

Grâce à la prévoyance de son père, Ella se trouvait, non pas riche, il s'en fallait de beaucoup, mais tout au moins à l'abri du besoin. Les Compagnies d'assurance avaient payé exactement les sommes stipulées; toutes les dépenses étaient soldées; Frankley, à son corps défendant, s'était vu rendre les trois cents dollars si heureusement prêtés par lui, et la jeune fille avait quelque argent devant elle pour attendre ce que l'avenir lui apporterait.

Elle n'espérait pas qu'il lui apportât jamais rien. Ce qu'elle souhaitait, c'était de conserver la vue et l'usage de ses doigts agiles, afin de pouvoir continuer à peindre sur de fragiles porcelaines de petites merveilles artistiques qui iraient orner les dressoirs de personnes très-riches, douées de goût.

Déjà, après les deux ou trois premières semaines, Ella avait voulu reprendre son travail; mais son hôtesse s'y était opposée.

— Vous avez trop pleuré, mon enfant, disait-elle, vous pleurez trop encore pour qu'il n'y ait pas de danger à reprendre une besogne aussi minutieuse. Laissez reposer vos yeux, ils n'en ont que trop besoin.

C'était vrai ! les yeux d'Ella s'étaient fatigués à pleurer ; mais toutes ces larmes n'étaient pas adressées à la mémoire de ses parents. Elle-même ne sut jamais combien de ces pleurs secrets étaient provoqués par la pensée amère qu'Horace aimait une jeune fille incapable de lui rendre sa tendresse.

Toute seule avec elle-même, la pauvre enfant avait dû finir par s'avouer qu'elle aimait Frankley.

Oui, elle l'aimait d'une tendresse à la fois discrète et dévouée, rare en tout temps, en tout pays, plus rare peut-être sur une terre où la femme est regardée comme faite pour recevoir tous les hommages, sans être tenue de payer de retour. La mignonne Ella aimait tout simplement, comme ont aimé toutes celles qui ont donné leur âme sans se demander ce qu'il en adviendrait.

Elle avait aimé Horace parce qu'il était bon, intelligent et beau ; mais maintenant elle l'eût aimé fantasque, l'esprit troublé, le corps cassé ou le visage enlaidi ; elle avait donné son âme, elle ne la reprendrait pas.

Il ne s'en souciait point. Eh ! qu'importe !

Celui ou celle qui n'a point éprouvé la joie d'aimer aveuglément, pour le plaisir d'aimer, sans savoir si sa tendresse lui serait jamais rendue, qui n'a point compris la volupté profonde de s'offrir en sacrifice à qui peut-être ne veut pas de vous, celui-là

connaît bien peu de chose de l'amour. C'est quand il arrive à ce point de désintéressement que l'amour est vraiment sublime et qu'il mérite d'être nommé le maître des hommes et des dieux !...

Elle avait savouré jusqu'au fond cette coupe d'une exquise amertume ; elle l'aimait, cette amertume délicieuse, elle s'en repaissait dans la solitude de la petite maison de Salem et dans la tristesse dorée des beaux jours de l'automne américain. Tel qu'il était, son sort lui paraissait préférable à tout autre, car Horace éprouvait pour elle la plus tendre, la plus généreuse amitié...

Mais ce qui troublait cette belle âme cristalline, c'était la pensée qu'Horace ne pouvait pas être et ne serait jamais heureux.

— Un jour viendra, se disait-elle, où il verra...

Que devait-il voir? Elle n'en convenait point avec elle-même ; du moins elle ne formulait jamais ses idées en paroles; mais souvent, seule devant la fenêtre de sa petite chambre virginale, les yeux fixés sur les bois éblouissants des teintes pourpres de la saison, elle serrait l'une contre l'autre ses mains fluettes, dans la colère et dans l'angoisse, en se demandant comment Katie Motter pouvait s'y prendre pour ne pas voir le mal qu'elle causait, celui qu'elle causerait encore.

— Cela lui est donc égal? pensait Ella avec une sorte de rage ; cela ne lui fait donc rien de rendre

Horace malheureux? Il en perd tout son goût au travail ; ce qui l'intéressait le plus lui devient indifférent, pendant qu'elle se promène dans les villes d'Europe, où l'on voit les personnages illustres et les gens titrés... Elle si brillante, si capable d'être illustre elle-même... Et lui qui a horreur de ces choses-là ! Quelle vie sera la leur, quand ils seront mariés !

Elle se dit tout à coup que cette vie ne serait pas bien différente de celle que menaient autour d'elle beaucoup de couples réputés heureux, ou du moins dont le bonheur n'avait jamais été mis en question. Monsieur à ses affaires tout le jour, à son club souvent le soir ; madame en visites, en œuvres de charité, en occupations intellectuelles, depuis dix heures du matin jusqu'à minuit... Quand se voyaient-ils, ces heureux époux? En voiture et à dîner, quand ils dînaient chez eux.

Ce n'était point l'idéal d'Ella. Sa vie d'humbles et patients devoirs entre son père et sa mère, dans une maison déchue de son ancienne splendeur, lui avait fait concevoir un autre rêve.

Elle eût voulu habiter une demeure tranquille, un peu à l'écart ; le cabinet de travail de son mari eût été aussi le sien ; près de la grande table d'architecte où se dressent les plans énormes, elle aurait eu sa petite table de miniaturiste, et de temps en temps, au-dessus des deux ouvrages, les yeux

des époux se seraient rencontrés dans un regard plein de confiance.

Elle ne sortirait que lorsqu'il serait parti, afin qu'il ne fût point tenté de quitter son travail par l'aspect solitaire d'une maison dont la maîtresse est absente; et elle serait toujours rentrée avant lui, pour qu'il n'éprouvât point l'impression d'un foyer abandonné.

Le monde ! Il irait dans le monde, puisque c'était nécessaire. Mais lorsqu'il préférerait aux plaisirs extérieurs une soirée tranquille, sous l'abat-jour de la lampe, elle saurait l'en récompenser par quelque fête de l'esprit ou du cœur.

On chercherait un beau livre pour en lire ou relire les pages qui font penser, sourire ou pleurer, — ou bien on causerait, se rappelant les chagrins passés, avec la joie profonde de ceux qui, ayant doublé le cap des Tempêtes, savent que les bourrasques peuvent secouer leur esquif, mais le faire sombrer, jamais !

Quel rêve délicieux elle avait fait ainsi, la petite Ella, autrefois, avant que son ami lui eût dit qu'il aimait Katie Motter! Elle avait deviné qu'il l'aimait, bien avant qu'il lui en fit confidence; mais elle voulait croire qu'elle s'était trompée...

Depuis, impossible de conserver une illusion; mais pourquoi ne pas continuer le rêve?

Elle ne s'était jamais dit que ce rêve se réalise-

rait ; elle avait pensé seulement : « Si cela pouvait être, comme nous serions heureux ! » Maintenant, elle se disait : « Si cela avait pu être, comme nous aurions été heureux ! »

Il y avait là toute la différence d'un espoir inavoué à un inguérissable regret... mais mieux valait le regret, mieux valait la souffrance que le vide d'un cœur qui n'a rien à aimer.

Frankley visitait souvent la petite maison de Salem ; il y trouvait une influence calmante. Ces deux femmes, dont l'une avait fait tant de choses et l'autre éprouvé de si récents chagrins, représentaient pour lui le repos et la consolation. Cependant il crut s'apercevoir que mistress Cobbard, tout en le recevant aussi affectueusement que par le passé, n'insistait plus autant pour lui faire rapprocher ses visites. Attribuant cela à un caprice de vieille femme, il se fit plus rare.

D'ailleurs, l'hiver était revenu, et avec lui mille préoccupations. Mrs Alcott lui avait envoyé des recommandations par son homme d'affaires, mais elle n'était pas rentrée à Boston. Touchant barre seulement à New-York, lors de son retour d'Europe, elle était allée passer l'hiver en Floride, et, d'après certains bruits, sa santé très-ébranlée ne lui permettait pas de revenir vers le Nord avant les chaleurs de l'été suivant.

Horace était entré dans le monde pour tout de

bon ; on l'invitait, on lui faisait fête. L'inauguration de la maison réédifiée par lui avait été un triomphe pour le jeune architecte ; plusieurs propriétaires lui avaient demandé ses conseils, gratis : un richard de la ville lui avait fait faire un plan ; puis, après réflexion, avait donné sa maison à bâtir à un autre. Frankley commençait à jouir d'une certaine célébrité, mais sa fortune n'avançait pas d'un pouce.

— Je ne sais pas m'y prendre ! se disait-il avec dépit un jour de novembre qu'il arpentait, las et chagrin, la superbe Beacon street, où s'élevaient de tous côtés des maisons irrégulièrement semées sur des terrains dont quelques-uns lui semblaient bien devoir appartenir à M. Motter. Je ne ferai jamais fortune ! Il est évident qu'au lieu de prendre ces gens-là par leur faible, je les contrarie ou je les effarouche... Mais je vois mes confrères trancher d'estoc et de taille, dire à leurs clients des choses que je n'oserais même pas insinuer aux miens... Ils réussissent, malgré cela ! A cause de cela, peut-être... Ah ! si je savais pourquoi !...

L'idée lui vint tout à coup que dans tout cela il n'y avait aucune raison, mais seulement le caprice de gens riches sans préparation artistique.

— Pourquoi pas moi, alors? se dit le malheureux garçon. Je suis né sous une mauvaise étoile.

Comme il se répétait cette phrase pour la troisième fois, afin de s'affermir dans cette désagréable

conviction, il aperçut, dans le coche rouge et or arrêté devant la porte de son hôtel, John May lui-même, fort occupé de sa valise, et qui ne le voyait pas le moins du monde.

— John May ! disait Horace avec une véritable joie. Enfin ! on va donc trouver à qui parler !

John descendit les marches, ou plutôt l'escalier du véhicule monumental et serra la main de son ami.

— J'aime à aller là dedans, dit-il en jetant un coup d'œil reconnaissant à l'énorme voiture ; cela me donne l'impression que je suis nommé roi des îles Sandwich. Eh ! Frankley, vous n'avez pas trop bonne figure !

— Et vous, vous êtes superbe, répliqua Horace en l'accompagnant.

On allait, au bureau de l'hôtel, donner à May la clef de son ancienne chambre, libre par hasard.

— Non, dit-il, en faisant la grimace. Donnez-m'en une autre. Dans celle-là, j'aurais des cauchemars, ajouta-t-il à demi-voix, pour Frankley.

Lorsqu'ils se trouvèrent seuls dans une nouvelle chambre, plus grande que l'ancienne, John posa ses deux mains sur les épaules de son ami.

— Eh bien ! Frankley, dit-il avec un sourire triomphant, tel que jamais Horace n'en avait vu sur ce visage, les vents ont changé !

— Comment cela ?

— J'ai fait fortune, Horace! Je suis riche! J'ai vendu ma trouvaille pour un intérêt de moitié dans l'affaire... Cela a pris comme une fusée, tout le monde en veut ; c'est une découverte industrielle, paraît-il. Ça s'appellera le produit May ! Je vous certifie que je ne l'ai pas fait exprès ! Car je ne me croyais pas né dans la peau d'un inventeur ; mais c'est un fait. Un fait! Il n'y a que les faits, comme disait ce vieux monstre dans *Hard Times*. Et comme un fait appelle un autre fait, en faisant des affaires, j'ai vendu de la peinture. Vous n'avez pas besoin d'avoir l'air étonné comme ça, Frankley ! C'est positif! Encore un fait, vous dis-je ! J'ai trouvé un monsieur de New-York qui m'a acheté un tableau. Il n'est pas fameux, entre nous ! (C'est du tableau que je parle.) Il aime tellement cette peinture-là qu'il m'a commandé la décoration de sa salle à manger et de son salon de musique pour des prix fous!

— Il vous l'a commandé, dit Horace ; mais l'exécuterez-vous?

— Ah! je vois que vous êtes sceptique sur le chapitre des commandes! Vous avez raison, mon cher, c'est très-pratique. Eh bien! oui, je le ferai! Il y a commencement d'exécution; s'il changeait d'avis maintenant, je lui ferais un procès. Il n'aimerait pas cela. Il est dans les huiles, et vous savez qu'il y a

eu pas mal de procès dans les huiles... Et puis, il rêve de sa salle à manger, cet homme! Hourra! Frankley, ma fortune est faite!

— J'en suis ravi, mon cher John! répliqua très-sincèrement Horace.

La joie de John tomba subitement, comme une pâtisserie qui se réfroidit.

— Et quand on pense que tout cela vient trop tard! sept mois trop tard!... Ce n'est pas que je vous en veuille, mon cher; mais vraiment, avouez que c'est du guignon!

— Je ne sais pas, dit mélancoliquement Frankley. Le guignon, je crois que c'est moi qui l'ai accaparé.

— Vous! s'écria May en ouvrant des yeux énormes. Mais vous êtes au pinacle! et... elle... et elle vous aime! Qu'est-ce qu'il vous faut de plus?

— Je ne suis point au pinacle, fit Horace en essayant un sourire, mais j'y serai prochainement, je n'en doute pas. Alors, May, vous revenez à Boston?

— J'y reviens et je n'y reviens pas. Je passerai la plus grande partie de mon temps à New-York; mais quand je voudrai me reposer, je prendrai le train et vous me verrez mener ici la vie la plus brillante! Je serai un homme du monde, un vrai! Vous verrez cela!

— Tant mieux! répondit Horace. Moi, je ne suis pas près d'en devenir un!

— Pourquoi donc?

— La vocation me manque, et puis, cela suppose des loisirs que je n'ai pas.

— Vous avez donc beaucoup de commandes? fit inconsidérément John.

Frankley rougit légèrement.

— Non; mais il faut travailler, si l'on ne veut pas déchoir... Je suis jeune, May; j'ai encore tant à apprendre!

John donna à son ami deux ou trois tapes amicales sur les épaules.

— Cela ira tout seul, vous verrez! dit-il.

Horace le regarda avec un peu d'étonnement.

— Quelle chose singulière! pensa-t-il; voilà un garçon qui était la modestie incarnée et qui se méfiait de lui-même d'une façon absurde. Un peu d'argent, un peu de succès, et voilà qu'il prend des airs protecteurs... Allons! cela fait sans doute partie de la nature humaine! Je serai comme cela dans quelques mois..., à moins que l'orphelinat ne reste en route avec Mrs Alcott.

Les idées de Frankley n'étaient pas particulièrement gaies depuis que les jours, de plus en plus courts, annonçaient la mauvaise saison. La vue de John, plein maintenant de joie et de confiance, produisait sur lui l'effet le plus désastreux. A mesure que son ami semblait prendre la vie à gré, Frankley descendait dans le noir.

Un jour, la gaieté de May lui devint si particulièrement difficile à supporter qu'il ne put se défendre de lui en parler.

— Je vois avec plaisir, John, lui dit-il d'un ton légèrement sarcastique, que vous êtes consolé de votre grand chagrin.

Le visage du jeune peintre changea tout à coup d'expression.

— De quoi parlez-vous? dit-il d'une voix contenue; de ma passion malheureuse? Cela, Frankley, c'est le saint des saints... On n'y entre pas. Vous n'auriez pas dû y faire allusion.

— Pardonnez-moi, répondit Horace, un peu ennuyé; mais à vous voir si réjoui, j'avais pensé que peut-être... un nouvel amour...

John saisit le poignet de son ami et le serra fortement.

— Jamais, dit-il, jamais! Entendez-vous? Je l'ai aimée pour de bon et pour toujours. Je n'aimerai qu'elle... Elle me menait par un licol, comme un cheval ou un chien, et je marchais la tête basse, sans songer à moi-même... Elle m'aurait fait faire des lâchetés... elle m'en a fait faire... Oui! de petites lâchetés...; mais j'en aurais fait de grandes, si elle l'avait voulu... J'en ferais encore... et vous de même, Horace!

— Non! répliqua bravement l'architecte.

— Alors c'est que vous ne l'aimez pas assez! Moi,

je l'ai aimée jusqu'à... jusqu'à tout ce qu'elle aurait voulu! Quand on a aimé comme cela, on n'en guérit pas! Vous ne m'en parlerez plus, Horace, parce que je crois que je pourrais vous haïr.

Il fit deux ou trois tours dans la chambre, puis revint à son ami.

— Donnez-moi votre main, Frankley; nous sommes amis, nous resterons amis...

— Quand je serai marié, ce sera difficile! murmura Horace en lui serrant la main.

— Je ne vous verrai plus alors... ce serait impossible, je vous l'ai dit... Mais...

— Mais quoi?

Les deux jeunes gens se regardèrent un instant, chacun essayant de lire dans l'âme de l'autre.

— Vous voulez le savoir? dit brusquement John. Eh bien!... votre mariage n'est pas fait.

Le coup avait porté; Horace pâlit, sentant que c'était vrai, et qu'il le savait depuis longtemps.

— J'ai sa parole! dit-il, voulant défendre Katie.

John secoua la tête.

— Sa parole? dit-il; je l'ai eue, et vous voyez où cela m'a mené!

— Mais elle m'aime! fit Horace, rendu cruel par le besoin d'affirmer ce qu'il ne croyait qu'à demi.

John ne répondit pas.

— Je n'ai rien à ajouter, fit-il au bout d'un moment. Mais, Horace, je vous préviens loyalement.

— Pensez-vous qu'elle reviendrait à vous? s'écria Frankley indigné.

— Non, répondit honnêtement May, je ne le crois pas! Mais je crois que si vous ne devenez pas ce qu'elle veut qu'on soit, un troisième la prendra!

— Que veut-elle donc qu'on soit? murmura Horace, honteux de faire cette question à celui qui semblait connaître sa fiancée beaucoup mieux que lui-même.

— Elle veut qu'on soit riche, élégant et mondain...

Frankley releva la tête d'un air de défi.

— Cela? dit-il. Soit, je le serai!

Une seconde fois, les deux jeunes gens semblèrent se mesurer de l'œil. Beaux tous les deux, quoique de façons différentes, d'une stature élégante et bien prise, portant l'empreinte d'une éducation irréprochable, ils étaient dignes de lutter pour la même récompense.

— Vous pouvez l'être, certainement, fit John avec un soupir.

Horace, un instant troublé, reprit son assurance.

— John, dit-il, nous avons été amis, alors que j'aimais miss Motter sans espoir, et que vous étiez agréé; serions-nous moins attachés l'un à l'autre, maintenant que c'est moi qui ai pris votre place et vous la mienne?

— Non! oh non! s'écria May en saisissant la main de son ami. Seulement, lorsque j'étais son fiancé, vous étiez sûr, n'est-ce pas, que je l'épouserais?

Horace fit un signe de tête affirmatif.

— Et maintenant, je crois... je crois que vous ne l'épouserez pas. Cela fait une grande différence.

Frankley resta un moment silencieux.

— Eh bien, John, quoi qu'il en soit, comme ce n'est pas vous qui l'épouserez non plus, nous ferons de notre mieux, et nous resterons amis. Une belle amitié, John, cela console de bien des choses!

— Oui, dit tristement May, impliquant par sa mélancolie que cela ne consolait pas d'un amour trahi.

XXV

Mrs Alcott passait l'hiver en Floride. Une fois de plus, elle avait fait dire à Frankley qu'il eût à continuer ses plans et à se tenir prêt pour les premiers jours de l'été suivant; mais le jeune homme commençait à s'apercevoir que les promesses n'engagent pas à grand'chose, et que, suivant un proverbe français, « mieux vaudrait tenir que courir ».

Pour l'instant, il courait, sans grand succès, après

la fortune coquette, qui, de temps en temps, l'allé-chait par un sourire, pour reprendre sa course en se cachant derrière les saules, semblable à la Galatée du poëte.

M. Motter était revenu, et Katie, plus belle que jamais, avait repris son empire sur la jeunesse bostonienne. Elle régentait à son plaisir les hommes les plus élégants, que son indifférence suprême mettait hors d'eux-mêmes. Elle avait su leur faire des parts si parfaitement égales qu'ils se sentaient ronger de dépit, individuellement, de ne pouvoir obtenir plus qu'un autre.

Suivant l'habitude des jeunes gens très à la mode, ils avaient essayé de prendre avec elle cet air protecteur qui remplit de reconnaissance le cœur tendre des débutantes.

Mais Katie n'était plus « un bouton de rose ». C'était une fleur en plein épanouissement, une beauté incontestable et incontestée. Ce petit manége l'avait fait rire, et, avec la franchise un peu brutale d'une demoiselle qui se sent au-dessus de tout, elle le leur avait signifié.

Réduits dès lors à l'obéissance, les *beaux* de Boston suivaient Katie Motter, non plus d'un air vainqueur et prêts à la conquérir, mais la tête basse, comme un troupeau d'agneaux humiliés.

C'était pour Horace un spectacle des plus désagréables.

— Comment! vous n'êtes pas satisfait de les voir comptés pour si peu, alors que c'est vous qui régnez? lui avait dit Katie avec une ironie incisive, le jour où il lui en avait touché le premier mot.

— Non; leur humiliation ne fait qu'augmenter la mienne. Vraiment, Katie, vous oubliez que ce sont des hommes, quelques-uns de grande valeur...

— Comment l'entendez-vous, ce mot valeur? Est-ce de leur fortune ou de leurs talents que vous voulez parler?

— De l'une et de l'autre. Quelques-uns ont les deux. Ne croyez-vous pas qu'à diminuer ainsi l'importance et le mérite de ceux qui leur font la cour, les jeunes filles s'ôtent quelque chose à elles-mêmes?

— Vous n'y entendez rien! avait déclaré Katie; et puis, je vous en prie, Horace, ne me cherchez pas querelle; c'est une chose que je ne saurais supporter. J'en ai eu tout à fait assez avec John May!

Cette phrase cingla Frankley comme un coup de fouet qui l'eût enveloppé tout entier. Il ne pouvait que se taire respectueusement; ce qu'il fit, non sans révolte intérieure.

Il se débattait en dedans de lui-même, sentant qu'il perdait tous les jours un peu de sa dignité; l'impérieuse Katie exigeait sa présence dans toutes les réunions où ils pouvaient se rencontrer, et elles étaient nombreuses!

Réceptions à quatre heures de l'après-midi, thés de cinq heures, musique ici, lecture là, représentations, le soir, de Salvini, de Booth ou de Barrett, dans le théâtre à la mode, soirées, bals, soupers : c'était une vie de mouvement incessant.

— Je me fais l'effet d'un écureuil qui tourne dans une roue! se disait Horace en rentrant, le soir, épuisé de fatigue, l'esprit vide. J'aurais une courge creuse sur les épaules, au lieu d'une tête pourvue de cervelle, que je n'en serais ni plus sot ni plus inutile. A quoi bon avoir fait des études, avoir cultivé son intelligence et son cœur, pour employer ces perfectionnements de notre individu à nous tenir debout pendant des heures, répétant les mêmes choses à des personnes différentes, et éventant des demoiselles avec leurs éventails, pendant qu'elles se reposent après une danse? Est-ce donc la punition que le Seigneur nous a envoyée pour nos péchés que nos jolies compatriotes ne puissent se tenir un instant tranquilles, excepté quand elles sont malades?

Au moment où cet état d'esprit atteignait son paroxysme, Katie Motter attrapa un beau rhume et fut contrainte de rester au logis.

On vint peu la voir, pendant cette semaine où le médecin lui défendit absolument de sortir : comment ses amies auraient-elles trouvé quelques heures à lui consacrer, dans une vie tellement bourrée

de plaisirs de toute espèce qu'il n'y reste jamais un espace vide par où l'imprévu puisse se glisser?

Dans cette existence hâtive, ceux qui restent en arrière sont vite engloutis par le courant qui se referme sur eux. Katie le sentait et trépignait, — moralement, — d'impatience et de dépit pendant les jours qu'elle fut prisonnière.

Presque seul Horace venait la voir à l'heure où le jour décline vers le crépuscule, heure de bruit, de mouvement, de robes et de voitures. C'était pour lui l'heure où le travail pouvait se changer en flânerie, où le repos des yeux, fatigués par les chiffres ou les épures, exigeait la lumière adoucie d'une lampe, dans le salon aux rideaux fermés, clos et tiède, si doux par contraste avec le froid aigre du dehors.

Plus doux encore, ce silence, quand il pensait au gaz aveuglant allumé dans les salons, aux courants d'air venus de la porte extérieure, qui jettent à tout instant une douche glacée sur les épaules des invités; il pensait à la cohue, aux bruits des conversations, bientôt portées jusqu'au fausset le plus aigu, dans un lieu où les entretiens sont réduits à des duos, dans lesquels chacun, ne songeant qu'à être entendu, crie le plus fort qu'il peut à l'oreille de son interlocuteur...

C'était cinq heures, le moment où la vie mondaine bat son plein, où les maîtresses de maison, les

épaules nues, reçoivent des amies en jaquette et en toque de fourrure, l'heure des contrastes les plus bizarres...

Et assis près de Katie, dans le salon éclairé seulement par la lueur de la cheminée et le gaz du hall, Frankley, sans se l'avouer complétement, se disait que ce rhume de sa fiancée lui procurait les plus agréables moments qu'il eût encore connus près d'elle.

Katie ne pouvait souffrir la solitude; c'est le résultat naturel de la vie toute de liberté faite aux jeunes filles depuis le jour où elles vont seules à l'école.

Sur les bancs, pendant les classes, dans les rues au retour, elles ont toujours des compagnes à leur côté.

On les voit aller par bandes, caquetant et riant, chargées d'un petit sac qui contient les livres, leurs cheveux blonds ou bruns ruisselant sur leurs épaules et débordant souvent d'une petite calotte rouge en laine tricotée, parfaitement hideuse d'ailleurs, et qui leur donne un air de garçons mal tenus.

Les unes chez les autres à toute heure du jour, pour le lunch, pour le travail et pour le plaisir, voletant de tous côtés, se posant à peine pour quelques instants, elles déjeunent sans ôter leurs vêtements de promenade, et font ainsi leur apprentissage de petites femmes, qui plus tard mettront leur cha-

peau sur la tête à huit heures du matin pour ne plus l'enlever qu'à l'heure du dîner.

Comment alors supporter les longues journées solitaires, lorsque la tête endolorie est trop faible pour permettre le travail ? A peine une amie entrait-elle pour quelques instants, aussitôt réclamée par quelque engagement ; l'apparition ensoleillée de la jeune fille fraîche et souriante ne faisait que rendre plus morose l'heure qui suivait.

Frankley, alors, se sentit aimé. Dans la demi-clarté mystérieuse du salon, il connut la joie exquise d'avoir Katie pour lui tout seul. Elle parlait peu, mais elle l'écoutait si volontiers, pendant qu'il soutenait sur son épaule la jolie tête alanguie de sa fiancée ! Elle l'écoutait, et lui, parlait à voix basse, lui racontant ce qu'ils feraient lorsqu'ils seraient ensemble pour la vie et l'éternité.

C'étaient des plans de voyage aux pays du soleil ; ils seraient très-riches et pourraient dépenser, suivant leur fantaisie, les monnaies ou le papier de toutes les nations. Horace était surtout curieux de connaître sa patrie. Il pensait, à juste titre, que rien ne pouvait prêter à plus d'enchantements.

Les parcs naturels, mis sous la protection des États, l'attiraient comme les plus étonnantes merveilles de la nature. La vallée de Yoshemite apparaissait à son imagination comme une gigantesque féerie ; il espérait s'asseoir avec sa femme à l'ombre

énorme des mariposas, et son instinct d'ingénieur-architecte lui faisait rêver de reconstituer quelque jour une ville prodigieuse parmi les grands *pasos* du Nouveau-Mexique, où peut-être retrouverait-il une civilisation antérieure à tout ce qu'on avait déjà exhumé. Pourquoi ne serait-il pas un de ces hommes qui donnent leur nom à une découverte, et qui avec de l'inconnu se font de l'immortalité?

Katie écoutait en souriant ces rêves d'avenir idéal. Parfois elle ajoutait un mot, — le mot juste, qui prouvait une fois de plus quelle intelligence nette et vive se dérobait sous son enveloppe mondaine.

— Ah ! Katie ! pourquoi ne sommes-nous pas toujours ainsi? s'écria Frankley, un jour qu'il s'était grisé de ses propres rêves jusqu'à l'hallucination de les croire une réalité. Vivre pour le travail et par le travail, ne se soucier que de l'avenir et de la renommée... Vous pourriez, vous aussi, vous faire un nom qui resterait dans la mémoire des hommes, lorsque nos corps seraient retournés à la poussière !

— Je le ferai ! dit lentement Katie.

Échappant au bras du jeune homme, elle s'assit un peu plus loin sur le canapé, et sembla regarder devant elle un avenir encore lointain, mais très-lumineux, dans le foyer d'un rouge vif qui pétillait avec un air de joyeuse activité.

— Vous le ferez? O ma joie, ô mon amour ! Vous

le ferez, n'est-ce pas? Vous deviendrez illustre entre toutes les femmes?

— Oui, dit-elle, sans quitter des yeux les flammes, capricieuses qui couraient entre les morceaux de houille noirs et brillants comme le jais.

— Quelle carrière avez-vous choisie, dites, ma chérie?

Horace se penchait vers elle, pour cueillir sa réponse au passage.

— La médecine, répondit-elle du même ton grave et solennel.

Frankley, stupéfait, fit un léger mouvement de recul.

— La médecine? Mais, Katie, vous ne vous en êtes jamais occupée!

— Cela ne fait rien, dit-elle. C'est une noble carrière. Une femme peut s'y faire un nom.

— Sans doute...

Horace, un peu désappointé, cherchait sa pensée et ne la trouvait pas.

— Cela vous déplaît? fit Katie avec un retour de l'ironie tant redoutée par son amoureux.

— Non, cela me surprend. Ce n'est pas une vocation artistique.

— Je ne suis pas artiste, répondit la jeune fille, toujours aussi calme. Je n'aime l'art que comme enveloppe...

C'était vrai; Horace l'avait pressenti bien des fois.

— Ce qui m'intéresse, c'est la science ; la science, Horace, c'est le noyau du fruit; le reste n'est que la pulpe ou l'ornement; c'est dans le noyau qu'est le germe.

Ils restèrent silencieux.

— Cela vous déplaît? répéta Katie en se levant.

Elle prit sur la table un instrument nouveau, un joujou à la mode, l'allumeur électrique, dont elle se servit pour allumer les becs de gaz du lustre placé au milieu du salon. La lumière crue, aveuglante, tomba dans les yeux de Frankley en lui causant une vive douleur. Katie le regardait en souriant, un peu dédaigneuse, et parfaitement indifférente; il se redressa, blessé sans savoir de quoi...

— Non, cela ne me déplaît pas, je vous l'ai dit ; mais j'éprouve un certain désappointement.

— Avez-vous pensé que je ferais de la peinture? dit la jeune fille avec une apparente négligence ; après avoir rompu avec John May, je ne pouvais décemment pas chercher la célébrité dans cette voie !

— Katie ! s'écria Horace.

Il redevint subitement maître de lui-même ; se laisser démonter par une taquinerie aussi futile n'était pas le fait d'un homme. Elle le regardait avec une certaine curiosité, mais lorsqu'elle le vit soudain calmé, son regard se détourna.

— Je ne peux pas faire d'architecture, reprit-elle d'un ton posé, parce qu'on croirait que c'est vous qui me guidez, et je veux ne rien devoir qu'à moi-même.

— Vous avez raison, dit Frankley, en apparence aussi calme qu'elle.

— C'est pourquoi je ferai de la médecine, conclut miss Motter en déposant l'allumeur électrique sur un meuble.

— Quand comptez-vous commencer vos études?

— Oh ! pas de sitôt! fit-elle en s'asseyant dans le rocking-chair, près du feu. Voyez-vous, Horace, je crains que vous n'ayez pas bien compris mon caractère. Vous me reconnaissez quelques capacités, c'est fort bien, mais vous me reconnaissez aussi, je pense, quelques charmes extérieurs?

Horace s'inclina comme il l'eût fait en présence de « tout Boston ».

— Pourquoi irais-je gaspiller ma vie, au lieu de cueillir peu à peu les fruits qu'elle met à portée de ma main? Voici donc ce que j'ai résolu : pendant cinq ou six ans encore, tout au moins, je vivrai pour le plaisir de vivre, d'être choyée, d'être belle. C'est délicieux d'être belle, Horace ; vous n'avez pas idée de cela, vous autres hommes ! Mais comme cela ne peut pas durer toujours, lorsque je sentirai baisser mon pouvoir, je m'adonnerai principalement à l'étude; cinq ou six années me donneront la

science nécessaire pour pouvoir faire des progrès sérieux; avant d'avoir trente-cinq ans, je serai célèbre, et avant quarante, je l'espère, je serai illustre. J'aurai, de la sorte, joui de toute ma jeunesse, et j'aurai évité ce déclin des femmes du monde, si marqué dans notre pays, où, du jour où elles ne sont plus jeunes et jolies, elles ne sont plus rien ni personne. Avez-vous compris?

— Parfaitement! répondit Horace imperturbable. Et quand nous marierons-nous?

— Ah! mon cher Horace, nous n'en sommes pas là! Lorsque je commencerai mes études, vous n'aurez peut-être pas encore fait fortune!

— Dans cinq ou six ans! dit Frankley à voix basse; c'est possible! Katie, ajouta-t-il après un silence, je croyais que vous m'aimiez?

— Mais certainement, je vous aime! Pensez-vous que je consentirais à être votre femme, si je ne vous aimais pas?

Elle le regardait avec une tendresse railleuse qui la rendait adorable. Un instant, il se figura qu'elle ne pensait pas un mot de ce qu'elle venait de dire; mais il s'aperçut aussitôt qu'elle avait parlé sérieusement.

— Sans plaisanterie, Katie, dit-il, quand m'épouserez-vous?

— Sans plaisanterie? Le plus tard possible, mon cher Horace.

Elle ne souriait plus. Une expression hautaine avait remplacé sa grâce coquette. Il sentit que ses efforts ne pourraient que nuire à sa cause.

— Vous sortez demain? lui demanda-t-il en prenant son chapeau pour se retirer.

— Oui, le docteur me l'a permis. Vous serez à la séance musicale de Mrs Douglas? C'est à trois heures de l'après-midi.

— Je l'espère, à moins d'empêchement inattendu.

— Il n'y a pas d'empêchement inattendu quand on a promis à une demoiselle! N'oubliez jamais cela, Horace!

— Je ne l'oublierai pas, Katie.

Ils échangèrent une poignée de main et se séparèrent. Horace fit quelques pas dans la direction de son hôtel, puis se ravisa et se rendit chez la fleuriste à la mode, pour commander des roses, afin que miss Motter les reçût avant de sortir le lendemain. Il sentait qu'il avait déplu et voulait se faire pardonner. Mais en quoi était-ce sa faute? Voilà ce qu'il ne put s'expliquer.

XXVI

Comme il passait par le bureau de l'hôtel, un des clerks l'interpella.

— Un télégramme pour vous, monsieur Frankley ?

Horace prit le papier jaunâtre et se mit sous le lustre pour lire.

La dépêche était longue presque comme une lettre. C'est une anomalie assez curieuse aux États-Unis que le manque de concision télégraphique, sauf chez les gens d'affaires. Là où les Français ont adopté un style petit nègre, compris de tous et employé d'un bout de la France à l'autre, les Américains se servent des mêmes phrases que dans la conversation ou dans une lettre. La dépêche comportait cinq ou six longues lignes, et, bien que les tarifs télégraphiques ne soient pas très-élevés, elle avait dû coûter relativement cher.

— A quelle heure le prochain train pour Salem? demanda Horace en mettant le papier dans sa poche.

— Vous avez le temps de courir à la gare, dit le clerk en consultant l'horloge du regard.

Le jeune homme ne se le fit pas répéter. Aussitôt dehors, il aperçut un *car* et sauta dedans. Dix minutes après, il était dans le train en mouvement, et pensait à ce qu'il allait voir.

Mrs Cobbard mourante, Ella seule auprès d'elle avec les deux vieilles servantes Déborah et Suzanne... Était-il possible que tant de peines et de fatigues fussent accumulées sur la tête de ce pauvre petit être frêle et doux! Allait-elle encore se trouver seule au moment du terrible passage? Où étaient les enfants de la vieille dame? N'étaient-ce pas eux qui auraient dû être près d'elle à ces heures d'épreuve?

La fille était mariée en Californie, le fils était à Denver; des jours et des nuits de chemin de fer les séparaient de leur mère agonisante; sans être plus méchants que la moyenne, ils avaient dû penser que d'autres mains que les leurs fermeraient les yeux de la bonne dame, et ils s'étaient sans doute résignés à cette éventualité pénible, mais inévitable...

— Assurément, se dit Horace, c'est une supériorité que de savoir arranger ainsi sa vie, et on ne peut dire qu'une chose : tant pis pour ceux qui s'y prennent autrement !

Il avait pourtant une certaine amertume dans l'âme, qui ne diminua point à la pensée que, selon toutes les chances, M. Motter mourrait loin de sa

fille unique; mais le jeune homme ressentait si peu de sympathie pour son futur beau-père que l'idée de ses derniers moments le laissa complétement impassible.

La neige recouvrait les champs et les jardins, la nuit était très-noire; un petit vent aigre sifflait sournoisement dans les buissons, chassant devant lui une fine poussière glacée, qui reluisait dans le rayon lumineux des becs de gaz. C'était une de ces soirées où l'on a envie d'entrer n'importe où pour ne plus être dehors; où un membre de la Société de tempérance lui-même aurait grand'peine à s'empêcher de franchir le seuil d'un cabaret, si cet asile de perdition était le seul qu'il pût rencontrer dans un trajet de quelques « milles ».

La petite maison à peine éclairée semblait du dehors la plus paisible des demeures modestes. Horace sonna, entra, et lut sur le visage austère de la servante quakeresse une expression de prière suppliante qui l'émut jusqu'au fond de l'âme.

— Le médecin est-il venu? dit-il tout bas.

— Oui, monsieur, deux fois... Il dit qu'on ne peut plus rien faire.

— Mais... elle vit?

— Elle vit, monsieur, sa pauvre tête est prise; elle raconte toute sa vie... Miss Bright est là qui l'écoute. Elle parle, parle, parle... Le docteur a dit que quand elle ne parlerait plus, ce serait la fin.

Tout en donnant ces explications, Déborah avait aidé Frankley à retirer son paletot et elle avait pris ses *snows-boots*, couvertes de neige, pour les emporter à la cuisine. La tête effarée de la vieille quarteronne se montra dans l'entre-bâillement de la porte.

— Ah! monsieur Frankley, commençait-elle d'une voix gémissante...

Déborah, d'un geste sévère, arrêta cette lamentation. Suzanne prit les objets mouillés, où la neige fondait vite, et rentra dans la cuisine, pendant qu'Horace montait au premier.

La chambre était petite et basse, mais toute blanche, comme celle d'une jeune fille. Aux fenêtres des rideaux de tulle blanc brodé; le papier, d'un gris très-pâle, était semé de grandes roses blanches; les housses de basin des meubles rares, la couverture du lit étroit et bas, tout était d'une blancheur délicate.

Sur le lit, enveloppée d'un grand châle de laine blanche qui la recouvrait tout entière, mistress Cobbard était assise, soutenue par des oreillers empilés. Ella s'était mise en face, tenant dans ses deux mains mignonnes les mains glacées de la vieille femme.

Par le toucher, par le regard, elle essayait de maintenir encore cette âme prête à fuir en communication avec les choses terrestres, et elle y réussissait. Mrs Cobbard parlait d'une voix douce et

ferme, soit à sa jeune amie, soit au-dessus de sa tête, comme à un auditoire visible pour elle seule.

— C'était dur, disait-elle, mais j'étais jeune, et j'avais du courage! Mon mari était mort, mes deux enfants étaient petits; ma mère avait soin d'eux, et moi, je m'en allais... Que voulez-vous que fasse de sa vie une femme dont toute la joie est ensevelie sous une pierre? Lui aussi, mon mari, avait été un apôtre de nos droits... il m'avait encouragée; c'est lui qui m'avait fait parler à sa place pour la première fois; il m'avait dit : « Je suis malade, je ne puis me tenir debout; allez dire à ces gens qui m'attendent que je vous ai envoyée. » Oh! chérie, vous ne savez pas ce que c'est que d'affronter les regards d'une foule, et d'une foule hostile. Ils auraient écouté M. Cobbard... Mais quand ils virent une femme, ils se mirent à ricaner et à se moquer. Cela me donna du courage, et je les regardai bien en face. Ils virent que je n'avais pas peur, et cela les rendit respectueux. Je ne sais ce que je leur dis; mais au bout de cinq minutes ils riaient de tout leur cœur et m'applaudissaient à se faire mal aux mains. De ce jour, M. Cobbard ne voulut plus parler; c'est moi qui pris sa place... il se mourait, le pauvre cher homme... et, quand il se sentit près de sa fin, il m'ordonna de continuer sa tâche... Je l'ai continuée... mais le cœur si lourd! Il me semblait que je ne pouvais plus rien dire ni rien faire; mon âme

était scellée avec lui dans le cercueil. Les premières fois, je croyais commettre un sacrilége, en paraissant en public, si peu après être devenue veuve; mais il m'avait ordonné, j'obéissais... Et ceux qui savaient avaient pitié de moi; ceux qui ne savaient pas regardaient ma robe noire, et prenaient aussi pitié... J'ai vu des choses, ma chérie, des choses!...

La vieille femme frissonna et fit, pour passer sa main sur ses yeux, un mouvement auquel ses doigts déjà paralysés refusèrent d'obéir.

— J'ai vu des hommes battre leurs femmes à la porte des cabarets. C'était dans l'Ouest, mon enfant, il y a bien longtemps! C'était des émigrants, des Irlandais; la pauvre femme avait roulé par terre, et lui, la brute, il s'acharnait sur elle, des pieds et des poings; les autres riaient de voir la malheureuse dans la boue, les vêtements déchirés... Mon cœur se gonfla de colère, et je sentis que je parlerais comme je ne l'avais jamais fait... J'étais toute seule avec un petit sac à la main, je venais d'arriver... Je fis face à tous ces hommes pris de boisson, et je les appelai par leur nom de brutes. On cria; il y en eut qui ramassèrent des pierres, il y en eut un qui m'en jeta... Je ne sentais rien, cela m'était égal. J'avais relevé la femme, sanglante, en guenilles, et je la tenais serrée contre moi, pendant que je leur parlais. « Vous n'avez donc jamais eu de mères, leur criai-je, que vous ne respectez pas celles qui

portent vos enfants? » Ils laissèrent tomber leurs cailloux, et puis il y en eut qui pleurèrent... Je repassai par là, ma chérie, dix ans plus tard : il y avait une ville, et les femmes, devenues des dames, se promenaient dans les rues d'un air tranquille et content... Ah! mes amis, je ne suis plus qu'une dépouille mortelle; mais j'ai été visitée par l'Esprit, autrefois, et Il m'a permis d'être l'instrument de sa parole!

Elle se tut et sembla remonter en elle-même, très-haut, le courant des jours passés. Horace s'était assis auprès d'Ella, en face de la vieille femme, dont les yeux brillants ne paraissaient pas le voir.

— C'était inouï, reprit-elle; une fois, les hommes, sachant que je devais venir, menacèrent celui qui m'avait loué une salle au point de l'effrayer, et quand j'arrivai devant la porte, elle était fermée. Ils étaient là, qui riaient méchamment de ma déconvenue... Enfin la porte fut ouverte et j'entrai. Au moment où je commençais à parler, les lampes s'éteignirent... Il n'était pas question de gaz dans ce temps-là. Force nous fut de sortir. Dans la rue, on riait, on sifflait, on me criblait de railleries. Un homme s'approcha de moi et me dit : « J'ai une grange; si vous voulez, je la mets à votre disposition, mais il n'y a pas de lumière ni de manière de s'en procurer. — Cela ne fait rien », lui dis-je, et j'entrai chez un épicier pour avoir des bougies. La

foule m'attendait devant la porte, toujours ricanant et sifflant. Je ne pus trouver que deux chandelles; l'épicier n'avait que deux chandelles! Je les payai un dollar pièce, et nous allâmes dans la grange. J'allumai les deux chandelles, je les fixai sur le sol devant moi, et j'apostrophai la foule : « A présent que nous voilà confortablement installés », dis-je... Ce fut un tonnerre d'applaudissements. Ils m'auraient portée en triomphe. Je leur dis tout ce qui me passa par la tête, et jamais je n'ai fait une plus belle recette que ce jour-là!

La voix de la vieille femme s'était affaiblie, et ses yeux se ternissaient visiblement. Elle fit un léger mouvement de la tête, comme pour examiner ce qui l'entourait.

— Mon fils... dit-elle tout à coup.

Horace tressaillit et se pencha vers elle, l'âme pleine d'un sentiment mystérieux, qu'il n'avait encore jamais éprouvé. Nulle femme, depuis la mort de sa mère, ne l'avait appelé son fils.

— Mon fils, reprit Mrs Cobbard, vous avez bien fait de venir; il est bon d'assister aux derniers moments de ceux qui n'ont jamais fait de mal... de ceux qui ont essayé de faire quelque bien... Rappelez-vous, mon fils, que le succès est beaucoup, que la fortune donne des plaisirs, mais que le sacrifice... oui, le sacrifice de soi-même, est la seule chose qui ne donne aucun regret ni dans le présent

ni dans le passé. J'avais fait le sacrifice... je l'avais fait... mais c'était facile... j'avais perdu ma joie... Quand on aime, c'est plus difficile...

Elle ferma les yeux et divagua pendant quelques instants.

— Mon fils, reprit-elle en regardant Frankley, soyez bon pour celle-ci qui est votre femme; — elle indiquait Ella d'un signe à peine ébauché. — Vous l'avez choisie librement; elle vous aime, c'est une épouse fidèle et dévouée... Que la bénédiction de Dieu soit sur vous... et sur vos enfants!

Inconsciemment les deux jeunes gens avaient incliné la tête sous cette bénédiction qui ne s'adressait pas à eux. Ils la relevèrent, sans oser se regarder, gênés par ces paroles, et profondément émus. Déborah, entrée sans bruit depuis quelques minutes, les bras croisés, les yeux fixés sur sa maîtresse, écoutait et priait mentalement. Un mouvement de sa robe avertit les jeunes gens, dont la gêne disparut aussitôt qu'ils ne se sentirent plus seuls.

La parole de Mrs Cobbard s'embarrassait, et elle tombait plus souvent dans de longs silences, dont elle sortait comme d'un sommeil. Elle répétait des phrases, des morceaux entiers de ses conférences d'autrefois, publiées depuis sous forme de petites brochures. Évidemment, cette époque de ses luttes et de sa gloire était seule présente à son esprit, à l'heure suprême.

— Soyez bons pour vos serviteurs, dit-elle tout à coup avec éclat et d'une voix forte. Ils vous aident à vivre en prenant votre fardeau de vos épaules. Une servante fidèle est l'amie de sa maîtresse..., une vieille femme oubliée du monde, négligée des siens...

C'était la première plainte qui, depuis tant d'années, fût sortie des lèvres de la mère, patiente et résignée. Ella n'y put tenir. Elle inclina son doux visage sur le lit, et ses larmes tombèrent sur la couverture blanche, semblables à des gouttes de pluie.

Déborah, immobile, restait debout près de la porte; elle ne pleurait pas, mais toute son âme n'était qu'une ardente prière vers l'Éternel.

Une convulsion bouleversa les traits de la vieille femme. Déborah entr'ouvrit les lèvres et laissa tomber à demi-voix ces mots :

— Dieu de pitié, adoucis pour elle l'amertume du passage!

Ella et Frankley se joignirent mentalement à cette supplication, qui parut exaucée.

Mrs Cobbard s'affaissa imperceptiblement sur elle-même et ferma les yeux; sa respiration devint très-forte et régulière, mais de plus en plus lente. Personne n'osait remuer. A un moment, elle sembla vouloir bouger. Ella s'avança vers elle; Déborah l'arrêta d'un mot.

— Laissez, dit-elle, elle ne souffre pas. Ne troublez pas l'œuvre du Seigneur.

La nuit s'était écoulée avec cette rapidité foudroyante qui accompagne les catastrophes; les premières rougeurs de l'aube tardive d'hiver glissèrent une teinte indécise derrière les rideaux de tulle blanc; la clarté du gaz parut déplacée, odieuse. Frankley se leva, tourna le bouton, et la chambre apparut dans une pénombre d'un gris rosé qui ne laissait discerner que les masses des objets et non leurs contours.

Une impression de froid passa sur les épaules des jeunes gens et les fit frissonner. Ils retinrent leur respiration pour écouter...; aucun bruit ne se faisait plus entendre dans la chambre, de minute en minute mieux éclairée.

Une lueur d'un rouge ardent pénétra par la fenêtre, faisant une auréole aux oreillers qui soutenaient la vieille femme, et presque aussitôt le soleil se leva au-dessus d'un taillis, inondant la chambre de clartés...

— Allez, maintenant, fit Déborah en écartant les deux amis d'un geste à la fois ferme et doux; à présent, c'est à moi...

Elle couvrit du châle de laine le visage de sa défunte maîtresse, et se pencha sur les oreillers. Ella et Frankley ouvrirent la porte, pris de cet effroi mystérieux que la mort apporte toujours avec elle. Sur le seuil, ils heurtèrent du pied une masse prosternée.

— Oh! miss Ella! dit la vieille Suzanne en dressant vers sa jeune maîtresse ses mains tremblantes, n'aviez-vous pas assez d'ensevelir vos morts?

Elle posa la main, sans répondre, sur les yeux de la quarteronne, qui se tut aussitôt et descendit dans la cuisine pour faire « quelque chose de chaud » à ceux qui avaient passé la nuit.

— Suzanne avait raison, dit Frankley, lorsqu'ils se retrouvèrent dans la salle à manger, que l'arome du café remplissait de bien-être. Vous aviez assez de vos morts, Ella!

La jeune fille le regarda avec mélancolie.

— Ne pensez-vous pas, au contraire, dit-elle, que ç'a été un grand bonheur d'être là? Elle ne s'est pas sentie seule une minute, Horace; elle est partie avec l'illusion.

Une vive rougeur monta aux joues de la jeune fille, mais Frankley ne la vit pas; il regardait la neige au dehors, étincelante sous les rayons du soleil d'hiver, et il songeait à bien des choses tristes, proches et lointaines, présentes et passées...

— Oui, dit-il, en ramenant son regard vers la compagne de sa veillée funèbre. Elle est partie avec l'illusion; mais nous, Ella, nous sommes dans la réalité. Que faut-il faire?

— Il faut faire, cher Horace... Elle s'arrêta, et reprit plus bas; il faut faire pour elle ce que vous avez fait pour mon père.

— Naturellement, répondit-il, si personne ne se trouve pour s'en occuper... N'est-ce pas très-singulier, Ella, que nous soyons destinés à nous rencontrer près des cercueils?

La jeune fille ne répondit rien. Si elle avait exprimé sa pensée, elle eût dit sans doute que de telles rencontres n'étaient pas pour l'effrayer, et que ces circonstances douloureuses rapprochent deux amis en quelques heures plus que des années de plaisirs mondains partagés; mais ce n'était point à elle de le dire.

Horace retourna à Boston tard dans l'après-midi. La séance musicale était très-avancée chez l'amie de miss Motter. En passant devant la maison, il vit des voitures emporter quelques dames, pressées d'aller ailleurs, et se demanda s'il devait entrer. Après un instant d'hésitation, il se décida pour la négative. Cette nuit sans sommeil l'avait rendu incapable d'affronter le gaz et la foule aussi bien que la gaieté banale et de commande qu'il ne manquerait pas de rencontrer. Katie ne pourrait pas être fâchée quand il lui dirait quel motif l'avait retenu!

Il reprit donc le chemin de son hôtel, et, rentré chez lui, se jeta sur son lit tout habillé. Le crépuscule envahit doucement sa chambre, pendant qu'il rêvassait, et ses yeux se fermèrent bientôt. Au lieu des visions pénibles qu'il avait appréhendées, il ne fut visité pendant son court sommeil que par l'im-

pression très-grave, très-solennelle, qu'une âme de juste était entrée dans la paix éternelle, sans cris, sans secousses, sans agonie, sous la protection d'un ange, qui était Ella.

XXVII

La salle de musique était exquise. Juste assez vaste pour que le grand piano et les pupitres d'un quatuor n'y prissent point trop de place, et assez petite pour qu'une vingtaine de personnes confortablement assises pussent y éprouver une charmante sensation d'intimité.

Cette salle était non pas blanche, mais tout entière en couleur de bois de citronnier; c'était une nuance d'un jaune fondu très-doux, qui reposait l'œil sans que rien parût sombre. Point de rideaux ni de tapis, de peur d'étouffer les sons; le parquet, en mosaïque de bois des îles, brillait gaiement et formait un joli fond aux petits pieds bien chaussés des femmes; les siéges étaient en bois et cannés; sur les murs deux grandes glaces se faisaient vis-à-vis; quelques appliques chargées de bougies donnaient une lumière suffisante et beaucoup plus douce que le gaz. Les vitres des fenêtres étaient

dissimulées sous des bois ajourés du Japon, exactement assortis aux boiseries, et le tout, frais aux regards, élégant, de bonne compagnie, résonnait comme une grande caisse de piano; pas une nuance n'était perdue : les sons les plus ténus du violon s'y filaient avec une pureté qui faisait passer un frisson sur les épaules des dilettanti attentifs.

Le violoniste fit monter, monter sur la chanterelle, des notes qui semblaient à chaque fois devoir être la dernière; une légère sensation d'inquiétude ajoutait un plaisir un peu dépravé à la jouissance des auditeurs; était-il possible qu'on prolongeât de tels sons, sans détonner le moindrement?... Une fausse note ne viendrait-elle pas gâter tant de dextérité artistique?

Les vrais amateurs éprouvaient une angoisse analogue à celle des spectateurs de Blondin, lorsqu'il traversait le Niagara; il y a des gens qui aiment ces émotions-là, d'autres à qui elles répugnent quelque peu... Katie prenait un vif intérêt à ces exercices périlleux sur la corde roide de la chanterelle.

Quand l'artiste eut relevé son archet, la salle vibrait encore; les applaudissements éclatèrent, contenus pourtant, ainsi qu'il convient lorsqu'on est dans une maison particulière, où l'enthousiasme ne doit jamais prendre les mêmes proportions que dans un concert. Katie Motter se retourna pour voir qui se trouvait près d'elle.

Arrivée un peu tard, elle était assise près d'une porte communiquant avec un des salons; plusieurs jeunes gens se tenaient debout derrière elle, mais le plus voisin était John May.

Ce n'était pas tout à fait sa faute s'il était si près; les survenants l'avaient peu à peu poussé jusque derrière la chaise de miss Motter; il avait d'abord voulu résister, puis il s'était demandé pourquoi cette résistance, et, finalement, loin de se retirer, il avait peut-être un peu aidé le courant qui l'avait apporté là.

Si près... très-près, en effet. Debout derrière elle, il voyait, en baissant les yeux, la tête charmante et sculpturale, les épaules de reine modelées dans un corsage merveilleusement ajusté, d'une couleur riche et sombre, faite pour mettre en lumière le teint nacré, les cheveux d'or.

Il était assez près pour respirer le parfum exhalé d'elle, un parfum anglais, à la fois délicat et irritant, qu'elle préférait à tout autre, et le seul fait de respirer cette odeur lui avait rejeté à la tête toute sa folie d'autrefois.

Après tout, il n'y avait pas si longtemps! Quelques mois à peine... Était-ce donc fini, fini sans retour? Elle était assise là, comme l'année précédente... L'année précédente, elle était sa fiancée; maintenant... une étrangère!

En se retournant, Katie lut tout cela dans les

yeux de John May. Un éclair brilla dans ses yeux; elle rangea un peu sa robe pour lui permettre d'approcher, et dit au jeune peintre :

— Vous êtes ici, monsieur May? Je suis vraiment contente de vous voir.

Les cordes graves du violoncelle palpitèrent comme un cœur oppressé, pour les premières notes de l'air de J. S. Bach, et les voix s'arrêtèrent partout. Les éventails eux-mêmes cessèrent de battre et retombèrent sur les genoux des femmes, pendant que la divine mélodie poursuivait sa marche royale.

John sentait le violoncelle retentir au plus profond de sa poitrine. Ces notes graves et passionnées, c'étaient les cris de son amour blessé. Les cordes ne se briseraient-elles pas dans l'intensité de leur vibration? Était-ce les cordes qui vibraient ainsi, ou bien le propre cœur de John, plein à éclater, qui chantait un chant d'amour, douloureux à mourir, et pourtant toujours digne et fier?

L'entendait-elle battre, ce cœur gonflé de tendresse déçue? Il était si près, si près de son oreille! Mais elle ne l'écoutait pas; ce qui la charmait, c'était le talent du violoncelliste.

Elle avait dépassé le point où les amateurs jouissent de l'art sans trop penser aux moyens de le produire, et elle n'atteindrait jamais celui où les vrais artistes doublent leur plaisir par l'appréciation de la perfection technique. La nuance est très-fine,

mais c'est elle qui fait qu'on est artiste ou simplement un connaisseur. Katie était la plus brillante des connaisseuses.

Lorsque l'air fut terminé, elle se retourna vers John May. Il regardait ailleurs, dans la glace, où il pensait ne point rencontrer d'yeux indiscrets. Il n'osait se hasarder à baisser la tête, de peur qu'une larme ne tombât sur le velours de la robe de Katie... Non, elle n'avait pas entendu battre ce cœur-là, et pourtant elle voulait entendre cette voix.

— Pour longtemps ici, monsieur May? dit-elle.

Il avait peur d'éclater en sanglots s'il ouvrait la bouche; tout son être moral se repliait sur lui-même, se contenait par un effort inouï, pour garder une apparence correcte. Il parvint à appeler un sourire sur ses lèvres, et à faire un signe de tête qui voulait dire oui.

On jasait à voix haute, et le bruit avait peut-être étouffé ses paroles; Katie put le croire, car elle continua de lui parler.

— Mrs Douglas vous a acheté un tableau, dit-elle; il est dans son premier salon, sur le mur de droite; vous l'avez vu?

Les lèvres de John s'agitèrent, mais aucun son n'en sortit encore; Katie reprit :

— Il fait très-bien sur ce fond sombre, beaucoup mieux que dans l'atelier. Je ne me serais jamais figuré qu'il fût si bien... Cela prouve que les tableaux

sont faits pour être accrochés aux murailles des personnes qui les achètent.

Elle sourit, et John, enfin maître de lui-même, put lui répondre une phrase quelconque. Un mouvement s'était fait, plusieurs chaises se trouvaient vides; elle en indiqua une à May, du bout de son éventail.

— Asseyez-vous donc, et racontez-moi vos aventures. Il paraît que vous êtes dans les affaires?

Elle riait, de son joli rire de jeune fille moqueuse... C'est bien ainsi qu'il l'avait connue autrefois, c'est avec ces lèvres rouges et ces dents blanches qu'elle avait mordu à même son cœur, à présent blessé, saignant.

— Je suis dans les affaires, mais oui! répondit-il. On m'enrichit sans que je m'en occupe; n'est-ce pas délicieux?

— Mais vous faites votre peinture vous-même! Vous ne la faites pas faire par les gens qui vous enrichissent?

C'est donc là qu'ils en étaient venus! Ils recommençaient la vie comme ils l'avaient commencée autrefois! Il lui parlait de choses banales; elle le taquinait, avec sa coquetterie engageante... Ah! ce passé, pourquoi n'y avait-il pas moyen de l'anéantir? Sans le passé, il eût pu lui parler d'amour, se faire apprécier, se faire aimer...

Maintenant, c'était impossible; entre elle et lui,

il y avait leur vieil amour, déchiré un jour par elle et jeté comme un chiffon sans emploi. Elle s'en était fait un ornement, comme elle eût mis sur sa tête une écharpe de dentelle, et lui, c'était le plus pur de son sang, c'était le meilleur de son âme qu'il lui avait donné; sa vie s'en allait par les fibres arrachées... Il se croyait fort et courageux, il se croyait résigné. Quelle folie! C'est aujourd'hui seulement qu'il s'apercevait combien il l'avait aimée, combien il l'aimait toujours.

— Je vais retourner à New-York, dit-il, au lieu de répondre à Katie.

Il se défendait ainsi contre lui-même, affirmant son départ, pour bien prouver qu'il n'avait pas la moindre intention de rester à Boston, dans ce dangereux voisinage.

— Oh! dit-elle, Boston ou New-York... six heures de chemin de fer... On vous verra souvent ici, je pense! N'y avez-vous pas tous vos amis? Ou bien, est-ce que les demoiselles de la métropole ont produit sur vous une impression si forte?

Elle avait voulu savoir; elle savait maintenant.

L'honnête John May venait de lever sur elle deux yeux dans lesquels tremblait et vibrait la flamme impérissable. Non, miss Motter, les demoiselles de New-York n'avaient pas effacé votre image; mais de quelle façon John se présenterait-il devant Horace, à présent qu'il venait d'apprendre à la

fiancée de son ami qu'il l'aimait encore, qu'il l'aimerait toujours?

Le brave garçon eut le courage de s'arracher aux regards que Katie attachait sur lui avec une naïveté de curiosité tout à fait merveilleuse. C'était fait comme cela, un cœur fidèle?

L'épreuve était assez intéressante pour qu'on s'y arrêtât.

Elle avait entendu raconter, en Europe, que les hommes s'entrecoupaient encore la gorge pour les femmes. Ce ne sont pas là des mœurs américaines; le choix que peut faire une jeune fille est tellement respecté que l'amant évincé se retire silencieusement, quitte à devenir ensuite un homme triste ou amer pour le reste de son existence... Mais n'était-ce pas beau, n'était-ce pas un signe extraordinaire de puissance que d'amener des hommes à s'arracher la vie pour la possession d'un être supérieur et charmant? Si Horace savait que John aimait Katie, il serait furieux...

L'idée ne vint pas à la jeune fille qu'Horace pouvait le savoir, et, si elle l'avait su, elle n'en eût pas tiré de conclusions.

Une impression étrange gagnait peu à peu l'esprit de la fière miss Motter. Il lui semblait que cette scène s'était déjà passée, dans le même lieu, il y avait très-longtemps... C'étaient les mêmes murailles, le même piano, les mêmes personnes... Dans

la jardinière placée à terre, qu'effleurait sa robe de velours, il y avait aussi des cinéraires cernées de pourpre, et des roses musquées, au parfum très-enivrant... Ce jeune homme pâle, qui faisait pleurer son violon sous une mélodie de Chopin, triste à mourir, il avait jadis arraché des sanglots à ces mêmes cordes, pendant qu'elle écoutait John May...

Cette impression inouïe du « déjà vécu » qui s'empare parfois de nous, à propos de choses sans importance, entrait tout à coup dans l'âme de Katie Motter à ce moment décisif de sa vie...

Elle essaya de réfléchir et de remonter le cours de sa mémoire.

Non ; cette scène n'avait jamais pu être autrefois. La maison de Mrs Douglas était toute neuve; la salle de musique venait d'être inaugurée; le jeune violoniste arrivait de Prague, les roses musquées étaient l'innovation d'un horticulteur entreprenant... Katie s'aperçut qu'elle avait à son corsage des fleurs envoyées par Horace; lentement, sa main les détacha et les laissa tomber sur ses genoux.

L'artiste étranger avait terminé son morceau au milieu des applaudissements de l'assistance, plus clair-semée; la fête était finie, on s'en allait, en passant par la salle à manger, où le buffet, superbement servi, attendait les invités; Katie se leva et les fleurs tombèrent. John se baissa pour les ramasser.

— Non, laissez, dit la jeune fille; elles sont fanées.

May resta devant elle, attendant qu'elle lui tendît la main ; mais elle ne paraissait pas disposée à partir. Elle fit deux pas et s'arrêta près d'une crédence de chêne sculpté, dans la salle à manger; cette demi-obscurité reposait délicieusement les yeux des teintes claires de la salle voisine.

— John May, dit Katie de sa voix grave, j'espère que vous vous ferez une grande carrière!

— Maintenant, j'en suis sûr! répondit-il avec une émotion contenue, faite d'orgueil légitime et de regret amer. J'ai pour cinquante mille dollars de commandes, si je peux parvenir à les exécuter.

— Il faut les exécuter, dit Katie en appuyant sur le mot.

— A quoi bon? murmura John. Je ne tiens plus à la fortune... Ce n'était pas pour moi..., ajouta-t-il en regardant en face celle qui lui avait brisé le cœur.

— Il le faut! répéta Katie, en soutenant son regard.

John ressentit une secousse électrique qui le cloua au parquet. Ses yeux interrogèrent la jeune fille, qui conserva son apparente tranquillité.

— Pourquoi? demanda-t-il éperdu.

— Parce que l'avenir est entre les mains de Dieu! répondit-elle en s'éloignant doucement.

Les plis de sa robe effleurèrent John, qui ne pensa même pas à la suivre. Il restait là, immobile,

comme frappé d'enchantement; ses yeux, ayant perdu Katie dans la foule, se reportèrent à l'endroit où elle était assise tout à l'heure, et s'arrêtèrent sur les fleurs qu'elle avait laissées tomber.

— Les fleurs d'Horace! se dit-il.

Ses lèvres répétèrent machinalement ces mots deux fois, sans que son esprit y attachât de sens; puis, tout à coup, il se précipita dans l'antichambre, comme un coupable qui s'enfuit.

Après avoir endossé son paletot, il gagnait la porte, lorsqu'il se trouva brusquement en face de Frankley qui entrait.

Couvert de neige, pâle, les yeux brillants, comme un homme qui n'a pas dormi, Horace parut à son ami la personnification du malheur.

— Qu'y a-t-il? s'écria John, plus ému qu'il ne l'eût été à tout autre moment.

— J'ai des amis dans la peine... je n'ai pas pu venir plus tôt. Est-ce que tout le monde est parti?

— Non, répondit May. Adieu.

Il disparut, incapable de supporter plus longtemps la vue d'Horace.

Celui-ci, encore qu'un peu surpris, n'eut pas le temps de remarquer l'agitation de John; la voix de Katie résonnait gaiement dans le salon voisin; son rire éclata comme une fusée, et des rires de jeunes gens lui répondirent avec des paroles gaiement confondues.

— Oh, Dieu! pensa Frankley, ayez pitié de ceux qui souffrent!

Katie parut au haut des marches du perron intérieur. Si belle, si gaie, si élégante!

— Elle n'a pas mes fleurs! se dit Horace. S'approchant d'elle, il la salua. Ne les avez-vous pas reçues? lui demanda-t-il à demi-voix, pendant qu'elle se laissait mettre son manteau sur les épaules.

— Qui? fit-elle de son air le plus hautain.

— Les fleurs!

— Oh! cela? Oui. Je les ai perdues. Mais, monsieur Frankley, d'où arrivez-vous à cette heure-ci? Vous avez l'air d'un ours blanc! Vous n'êtes pas bon à voir pour des gens qui viennent d'entendre de si délicieuse musique!

— J'ai dû faire des démarches pour des amis, dit Frankley à voix basse. Des amis incapables de rien faire par eux-mêmes. Je n'ai pas pu venir plus tôt; veuillez m'excuser...

— Naturellement! Vous êtes tout excusé! répondit Katie avec la même condescendance hautaine dont elle eût fait une aumône. C'est la seconde fois que cela vous arrive en huit jours, sans reproche!

— Pourrai-je vous voir demain? demanda-t-il humblement, quoique son sang bouillonnât en dedans de lui-même.

Elle causait et riait à bâtons rompus avec les

jeunes gens qui formaient sa cour, et il ne pouvait lui glisser une parole que lorsqu'elle le voulait bien.

— Si vous voulez...

Sa voiture était annoncée; elle descendit les marches en relevant les plis de sa robe. En franchissant le seuil, elle se tourna vers Horace, qui l'avait devancée et qui, tête nue au dehors, sous la neige, s'inclinait respectueusement devant elle.

— Vous avez eu tort de ne pas venir, lui dit-elle. Vous ne saurez jamais tout ce que vous avez perdu!

Il ne put s'approcher d'elle; déjà deux galants cavaliers la soutenaient sous les coudes afin qu'elle ne glissât point; elle monta dans sa voiture, qui disparut. Horace mit son chapeau, et ramena son paletot sur ses épaules frileuses. Épuisé par sa triste veille, il sentait pénétrer en lui tout le froid de ce jour cruel; sans s'arrêter pour causer avec ceux qui sortaient, il s'en alla à grandes enjambées vers sa demeure, enfonçant davantage à chaque pas dans la neige épaisse et molle dont les flocons, avant de tomber, tournoyaient autour de lui avec une voluptueuse lenteur.

Ils tournaient, ces flocons de neige, montant et descendant sous la lueur jaune du gaz, ou bien dans la lumière fantastique et bleue de l'électricité; on les eût dits animés d'une vie propre, tant ils paraissaient choisir leur sort. Un surtout, large, souple et moelleux comme une plume de cygne, accom-

pagna Frankley dans sa marche rapide. A vingt reprises, entraîné par le mouvement de l'air, il flotta autour du visage du jeune homme, le frôlant, l'irritant par sa persistance, pour ainsi dire magnétique. Frankley l'abattit d'un geste de colère, et l'écrasa entre ses doigts.

La pensée de Katie finit par se lier si étroitement avec celle de ces flocons de neige qu'il se sentit énervé, malade, presque furieux, sans savoir pourquoi.

— Blanche, froide, irritante, se disait-il... Elle m'aime pourtant ! Sans cela pourquoi m'épouserait-elle ?

XXVIII

Mrs Cobbard reposait sous la neige, très-épaisse cette année-là. Retenus par les difficultés des communications, ses enfants n'avaient pu venir pour son enterrement ; on n'entendait parler que de trains bloqués et restés en détresse. C'est donc Horace et Ella qui prirent tous les soins nécessaires.

Le fils de la vieille dame écrivit une lettre très-digne à la jeune fille, la priant de rester dans la maison de sa mère, jusqu'au moment où il viendrait

en prendre possession, vers le mois de mai ou de juin.

Ella y consentit. Avant la mort de son amie, elle avait trouvé à louer sa maison de Cambridge, ce qui augmentait sa petite fortune, et elle préférait de beaucoup l'existence dans cette maison vénérable, pleine pour elle de souvenirs sacrés, entre les deux vieilles servantes, à la vie tumultueuse d'un hôtel, — la seule qu'elle eût pu mener autrement.

Parfois Horace venait l'y voir, mais rarement.

Il donnait à l'étude tout le temps que ne lui prenait pas l'inexorable vie mondaine, où il suivait Katie de très-près.

John May était retourné à New-York ; miss Motter n'était pas différente de ce qu'elle avait coutume d'être, et cependant Frankley se sentait dévoré de plus en plus par une insaisissable jalousie. Il était jaloux sans savoir de qui, — ce qui est la pire des jalousies. Il souffrait intimement plus qu'il n'eût cru que ce fût possible, et non-seulement il n'osait pas en dire un mot à Katie, mais il ne s'aventurait pas à en convenir avec lui-même.

— Elle ne m'aime pas ! se disait-il à tout moment. Il ne pouvait pas le lui répéter, à elle, car il ne la voyait plus jamais seule. Quand il allait lui rendre visite, il trouvait le petit salon plein de monde : jeunes gens empressés, jeunes filles coquettes, Katie avait autour d'elle toute une constellation d'étoiles

bostoniennes plus brillantes les unes que les autres. Si ce que les poëtes ont dit de la musique des astres n'est qu'une fantaisie, ce mythe charmant n'aurait jamais pu mieux s'appliquer qu'à la voie lactée dont était peuplé le salon de la jeune fille, car les caquetages et les rires s'entendaient dès le seuil.

Comment parler de son amour, de sa souffrance mal définie, de son impatience jalouse au milieu de cette jeunesse bruyante et gaie? Une femme qui ne veut pas qu'on lui dise quelque chose est bien sûre de ne jamais l'entendre, car elle s'arrangera facilement pour n'être jamais seule, et c'est peut-être plus vrai aux États-Unis que partout ailleurs, grâce au développement de la vie mondaine.

Frankley garda donc pour lui le secret de ses peines. Ella ne prononçait plus jamais le nom de Katie Motter. Une fois, elles s'étaient rencontrées; la belle héritière avait regardé avec une nuance de dédain aristocratique miss Bright, simplement mise et portant des gants noirs un peu blanchis au bout des doigts. Elle ne s'était point demandé si les enfants pauvres de Salem n'étaient pas la cause accidentelle d'une si parcimonieuse économie.

Ella était revenue au logis toute triste. Non qu'elle eût jamais eu la moindre illusion sur la bonté d'âme de sa belle rivale, mais la pensée qu'Horace aurait à souffrir s'enfonçait chaque jour comme une épine plus aiguë dans le cœur de la jeune fille.

Dans sa solitude, elle s'était peu à peu habituée à mettre au nombre de ses deuils l'amour que lui avait inspiré Frankley. Quand elle pleurait ses morts chéris, elle laissait doucement aller sa pensée vers le rêve stérile qu'elle n'avait pu empêcher de naître, et que pour rien au monde elle n'eût voulu voir mourir.

C'est une si grande joie en soi que d'aimer, même si cela ne sert à rien, même si l'être aimé ne doit jamais le savoir ! Cela vous fait l'âme si tranquille et si bonne, quand on a une belle âme !

Au chagrin de savoir son amour inconnu ou dédaigné se mêle une douceur si délicate, si pure, si tendre, que la vie tout entière en reçoit un reflet lumineux, une clarté discrète comme celle de la lune dans un brouillard laiteux.

On a le sentiment qu'une fleur s'est entr'ouverte, et, dût son fruit ne jamais être cueilli, elle n'en aura pas moins exhalé son parfum, déployé sa corolle. Les oiseaux du ciel l'auront seuls aperçue; qu'importe ? La fleur inconnue aura produit des germes merveilleux qui, plus tard, portés par le vent, iront peut-être féconder un monde.

Nulle douleur n'est perdue pour nos âmes; dans les unes, l'épreuve ne produit qu'aigreur et colère; dans d'autres, c'est le soc de la charrue qui déchire et fertilise. L'âme d'Ella était au nombre des plus hautes et des plus généreuses ; son amour muet lui

enseigna toutes les vertus qu'elle ne possédait pas encore.

Il lui donna aussi la pitié pour ceux et surtout pour celles qui ont aimé trop ou mal; elle se sentit pleine d'une compassion ardente pour les souffrances d'autrui, elle si éprouvée, alors que personne ne s'en doutait..., ne s'en souciait peut-être.

Elle eût voulu, dans sa ferveur de novice, de novice au grand renoncement de la vie, trouver autour d'elle des chagrins discrets, des peines délicates, que sa main respectueuse eût pu soulager, presque sans que l'âme souffrante en eût connaissance.

Ceci fut une désillusion, l'une des plus rudes de celles qui attendent les esprits élevés au contact de la vie. Les chagrins qui lui furent confiés n'étaient pas de ceux auxquels elle eût pu s'intéresser, et elle était trop jeune pour pénétrer les autres. Mais, au moins, sa grande épreuve lui donna-t-elle ce que la lutte et le sacrifice seuls apportent au front d'un être humain : cette lumière douce, émanée de ceux qui ont pardonné.

Pardonner à Horace ! Il n'en était pas question ! Horace était l'incarnation de tout ce qui est généreux et bon. Mais à Katie ?

Oui ! Ella se força à pardonner. « Aimez ceux qui vous persécutent », a dit l'Évangile. Ella pratiqua l'Évangile jusqu'à ne ressentir pour Katie aucun

mauvais sentiment. Mais en songeant qu'elle faisait souffrir Horace, celle qui n'était pas aimée pleura plus d'une fois amèrement.

C'est pour cela qu'elle préférait presque ne pas recevoir de plus fréquentes visites du jeune architecte; quand il venait, pourtant, c'était une joie exquise, inquiète et délicieuse.

Sa conscience l'avait troublée longtemps; n'était-ce pas mal d'aimer l'homme qui était fiancé à une autre? Sa conscience avait fini par se calmer. Non, ce n'était pas mal, puisqu'elle ne se souhaitait rien, rien de plus que ce qu'il lui donnait: sa confiance, son amitié, son appui, qu'elle sentait autour d'elle, bien qu'il n'en fît jamais de démonstration.

Un jour de la fin de mars, elle le vit venir à travers le petit jardin. Que de fois elle s'était dit : Encore quelques semaines, et je quitterai cette maison où nous avons veillé ensemble...

Cette pensée lui était à la fois douce et amère : amère, parce qu'elle quitterait la maison, et douce... oh! si douce! parce qu'ils avaient veillé ensemble... Ce jour-là, elle en sentit la réalité plus poignante en voyant Horace traverser le jardinet de son grand pas allongé.

Il ne marchait pas la tête basse, ainsi que cela lui arrivait souvent, mais il semblait au contraire humer l'air, comme un bon cheval de guerre une veille de combat.

L'air de mars, aigre et vif, donnait à son visage une couleur plus chaude, et ses yeux brillaient d'un éclat inaccoutumé.

A peine était-il entré que la jeune fille devina une partie de la vérité. Ce n'était pas un amant heureux qui se présentait ainsi devant elle; ce n'était pas Katie Mottter qui avait attiré sur ce mâle visage une expression aussi noble : c'était l'artiste, qui avait reçu une consécration nouvelle de son talent, — de son génie, peut-être.

— Mrs Alcott revient? dit Ella en tendant la main à son ami.

Horace étonné la regarda.

— Non, dit-il, mais quelque chose d'approchant. Comment avez-vous deviné cela?

Ella sourit d'un petit air de triomphe modeste qui la rendit délicieuse.

— Ce ne serait guère la peine d'avoir des amis, dit-elle, s'ils n'étaient pas capables de savoir deviner vos joies.

Horace attacha sur la jeune fille un regard grave et tendre. C'était une amie, celle-là, l'amie des bons et des mauvais jours.

— Vous avez raison, Ella; aussi vous êtes la première à savoir la bonne aubaine qui m'arrive.

— La première? fit miss Bright avec vivacité.

Elle rougit sur-le-champ, et murmura très-bas quelque chose qui ressemblait à : Je vous demande

pardon! Mais Horace n'était pas disposé à se formaliser, bien qu'un nuage eût passé sur son front.

— La première, oui. J'ai essayé de voir miss Motter ce matin...; elle avait un lunch de jeunes filles, et je n'ai pu lui parler en particulier.

Il s'assit sur une chaise basse en face de la petite Ella, si bien que leurs visages se trouvaient à peu près au même niveau; ils pouvaient se regarder sans lever ni baisser la tête : c'est ainsi qu'on peut causer avec le plus de liberté entre gens qui s'aiment simplement, sans arrière-pensée.

— Vous connaissez, dit-il, le petit temple maçonnique bâti en granit et pierres grises au coin d'une petite rue et de Tremont street?

Elle fit un signe de tête assez vague.

— Vous ne l'avez peut-être jamais remarqué? Cependant, il a dû vous gêner plus d'une fois dans vos courses, car il n'est pas à l'alignement.

— Ah! je sais! fit vivement miss Bright. Est-ce que vous êtes chargé de le mettre à bas?

— Je suis chargé de lui faire grimper un ou deux étages, répondit Horace avec un sourire.

Sa petite amie le regardait d'un air si étonné qu'il se mit à rire pour tout de bon; ce que voyant, elle en fit autant. Quand ils se furent bien amusés tous deux de cette naïve stupéfaction, Horace raconta son histoire d'une façon plus claire.

Le petit temple dont parlait Frankley, bâtisse

d'un style pseudo-gothique lourd et assez laid, se trouvait situé au cœur même du quartier commerçant, là où les emplettes ou les affaires amenaient journellement tout Bostonien, toute Bostonienne intelligente et riche. Le terrain, par conséquent, atteignait en cet endroit le maximum de sa valeur commerciale. Quels magasins, quelle salle de concert, quel cercle n'eût-on pas installé en ce lieu, au prix d'un loyer fabuleux! En Europe, on n'eût pas hésité; on eût jeté bas l'édifice, et à sa place on eût construit une belle maison à cinq ou six étages.

Mais en faisant cela, on eût perdu une quantité de terrain relativement considérable, car le temple empiétait sur la voie publique, élargie, depuis sa construction, de six pieds environ de profondeur sur vingt-cinq de largeur. Démolir l'édifice, c'était rendre à la voie publique une centaine de pieds carrés. Or, au prix où se vendait le terrain en cet endroit, c'était une perte considérable à ajouter au coût de la démolition, quelle que fût d'ailleurs l'importance du devis de la construction.

Une loi de voirie, commune à presque tous les pays, défend de faire des réparations importantes à tout édifice qui ne rentre pas dans l'alignement; à Boston, les réparations sont toutes permises, à condition quelles n'exigent pas l'enlèvement de la charpente du toit. C'était là que devait se trouver la solution du problème.

Sollicité dans des sens divers par les avantages et les désavantages de l'entreprise, le propriétaire de l'immeuble eut un trait de lumière.

S'il pouvait, sans démolir la charpente du toit, faire relever son édifice tout entier, il construirait au-dessous un rez-de-chaussée et un ou deux étages, qui décupleraient la valeur de sa propriété. Quant au temple en lui-même, au lieu de se trouver au niveau de la rue, il serait au troisième étage; on ne s'étonne pas, dans les pays protestants, de voir des églises jusque dans les combles de maisons profanes; ceci ne serait pas même une innovation, pourvu que l'architecte trouvât où loger son escalier.

Mais quelqu'un consentirait-il à assumer la responsabilité d'une pareille entreprise?

Le temple avait été construit à une époque où les madriers n'étaient pas chers, et où la solidité n'avait pas encore appris à s'unir à la légèreté. Rien qu'à voir les blocs de pierre qui formaient les murailles, on plaignait le sol condamné, comme Atlas, à porter ce monde.

Le propriétaire se souvint alors du travail exécuté l'été précédent sous les ordres de Frankley, travail qui avait changé entièrement la disposition intérieure d'une maison sans toucher aux murailles ou à la toiture.

— Si quelqu'un le fait, se dit-il, ce sera Frankley!

Et Frankley avait accepté. Dès les premiers jours du printemps, les Bostoniens verraient sortir de terre les piliers de soutènement du temple coupés à moitié, semblables à de grosses racines; au fur et à mesure des murailles neuves s'élèveraient, et le bâtiment tout entier, soulevé d'un mouvement presque insensible, se trouverait un beau jour de niveau avec le quatrième de la maison d'en face, habituée à le regarder de haut en bas. Le toit aigu dominerait les demeures avoisinantes, et la cloche jetterait ses appels jusque par-dessus les arbres du Common!

— Alors, il y aura des boutiques en bas? fit Ella pensive, lorsque son ami eut fini de lui expliquer ce projet, avec nombre de détails inutiles à repéter ici.

— Oui, et au premier étage un grand marchand de tableaux.

— Vous n'avez pas peur, Horace? dit tout à coup la jeune fille.

— De quoi, chère enfant?

— Que le temple ne se démolisse pendant que vous le transporterez ainsi? C'est si lourd!

— Nous ôterons les ardoises du toit; ce sera moins lourd, fit Horace en riant. Pourvu que la charpente reste!...

— Il pleuvra dedans!

— Nous mettrons des toiles.

— Vous avez réponse à tout! s'écria Ella en écla-

tant de rire et en frappant joyeusement dans ses mains. Savez-vous, Horace, que vous avez du génie?

— Oh! pas tant que cela! répondit-il en riant à son tour. Ce n'est pas si miraculeux, après tout, vous savez, Ella! Cela s'est fait plus d'une fois de ce côté de l'Océan et de l'autre. Ce qui est amusant, c'est de taquiner la municipalité. Bâtir une maison neuve sans la mettre à l'alignement, c'est vraiment drôle!

— Et vous allez être célèbre, Horace, célèbre comme pas un! Les petits enfants sauront votre nom; en revenant de l'école, ils s'arrêteront pour demander qui a fait cela, et on leur répondra...

— C'est le marquis de Carabas! conclut Horace en s'appuyant sur le dossier de sa chaise pour rire à gorge déployée. Ah! petite Ella, vous ne marchandez pas votre enthousiasme!

Elle souriait, contente de le voir si gai. Il y avait si longtemps qu'elle ne l'avait vu rire! C'était un rayon de soleil qui pénétrait tout à coup dans sa vie.

— Et l'orphelinat? dit-elle d'un ton sérieux.

— Point de nouvelles. Bah! quand le temple sera perché là-haut, Mrs Alcott se souviendra qu'elle m'avait nommé son architecte ordinaire. Cela lui rafraîchira la mémoire.

Le rire les reprit de plus belle.

— Vous n'avez pas quelque petit animal? dit tout

à coup Horace; j'ai un excédant de folie que je dépenserais volontiers à faire une partie à quatre pattes.

Déborah entrait, portant sur un plateau le thé de l'après-midi. Suzanne la suivait, un large sourire plein de dents blanches sur sa bonne figure foncée.

— Nous n'avons pas d'animaux ici? demanda Ella d'un air vraiment inquiet.

Dans son désir de contenter Horace, elle eût emprunté les chiens du voisin.

— Pardon, miss Ella. Que voulez-vous en faire?

— Jouer avec! dit Horace presque honteux.

Suzanne pouffa de rire; mais Déborah sortit du salon d'un air si digne qu'Ella crut l'avoir scandalisée. Une minute après, elle reparut, portant dans son tablier deux jeunes chats de six semaines environ qu'elle déposa sur le tapis.

— Oh! s'écria Ella, d'où viennent-ils?

— Du bûcher, où ils ont été déposés par une chatte inconnue.

— Inconnue? fit Horace, gardant son sérieux à grand'peine.

— Oui, monsieur. On ne l'a jamais vue, parce qu'elle s'enfuit quand on ouvre la porte. Je n'ai trouvé les petits que la semaine dernière.

— Merci, Déborah! dit gravement Ella. Laissez-les-nous; vous les reprendrez dans un moment.

Les deux femmes sortirent du pas lent et digne de servantes qui se respectent. Quand elles eurent fermé la porte, Horace et Ella se regardèrent d'un air incrédule, comme si la chose n'était pas possible, puis, pris de fou rire, s'assirent tous deux par terre à côté des chatons ahuris, qui se réfugièrent aussitôt sous les meubles.

Vainement Horace essaya de les faire sortir; il n'obtint, en réponse à ses avances, que des soufflements de colère; Ella, plus avisée, attacha un morceau de papier chiffonné à une ficelle, et bientôt une patte, puis deux, puis quatre, puis huit, se précipitèrent sur cette amorce irrésistible.

Pendant un bon quart d'heure, Horace s'essouffla à courir autour du salon en faisant bondir les gracieux petits animaux. Enfin il s'arrêta, s'assit et s'essuya le front.

— Quand on pense, dit-il, que l'homme se définit ainsi : un animal doué de raison !... C'est à faire pleurer les chats!

Ceux-ci, en effet, paraissaient fort graves. Assis en face de Frankley, ils le contemplaient, les yeux à demi fermés, d'un air mystérieux et sage.

— Ce n'est pas eux, continua le jeune homme, qui auraient eu l'idée de m'envoyer chercher pour s'amuser! Ils savent se suffire à eux-mêmes! Tandis que moi, je n'ai pas su me délasser tout seul... pas même avec vous, Ella! Quelle ingratitude!

— Oh! moi! dit-elle...

Une rougeur légère flotta sur son visage. Elle sonna, et Suzanne apparut; les muscles de son visage, agités de mouvements involontaires, la trahissaient encore; il était évident que, de l'autre côté de la porte, elle avait assisté au délassement d'Horace.

— Emportez-les, dit Ella, et donnez-leur un peu de lait.

— Oui, miss Ella, répondit la quarteronne.

Elle se baissa, cueillit les petits chats comme elle eût fait d'une poignée de salade et disparut avec eux.

— Ces femmes croiront que je suis fou! dit le jeune homme un peu confus.

— Oh! non. On vous aime ici: tout le monde est content de vous faire plaisir.

Horace savait que c'était vrai. Sa présence amenait toujours dans cette demeure modeste un sourire amical sur tous les visages. Ces trois femmes ne l'avaient-elles pas vu, aux heures douloureuses, se montrer tendre et secourable?

Il eut l'impression que là était le *home*. C'est une petite maison comme celle-là, plus élégante, remplie de conforts plus modernes, mais étroite et enveloppante, qu'il eût souhaitée, pour y abriter un bonheur calme et silencieux.

— Que ferez-vous, dit-il, lorsque M. Cobbard sera venu prendre possession de son héritage?

— Je ne sais pas... Je frémis en pensant que je serai obligée peut-être d'aller demeurer dans un hôtel... Je me suis dit parfois que si M. Cobbard voulait me louer cette maison pas trop cher, j'y serais restée... Ce serait toujours trop cher pour moi, car enfin... mais je me suis remise à la peinture. J'ai envoyé à la fabrique tout un service à dessert... C'est dommage que vous ne l'ayez pas vu ; il était joli... Les fleurs étaient jolies, veux-je dire, pas mon ouvrage... Les fleurs, c'est toujours joli...

Horace se repentit de ne pas en avoir apporté. N'était-ce pas étrange qu'il vînt les mains vides, dans cette maison d'où il emportait tant de consolations? Il se promit de ne plus oublier cette amie, si fidèle et si peu exigeante.

— Allons, dit-il, je m'en vais. J'ai eu mon thé, j'ai joué avec les petits chats, je me sens heureux et reposé... Tout cela, c'est vous qui me l'avez donné, Ella. Et moi, je ne vous ai rien donné en échange.

— Si, une bonne nouvelle! répondit Ella en souriant de ce sourire à la fois angélique et terrestre qui lui donnait tant de charme.

XXIX

Le printemps revenait, ou au moins il allait revenir; on sentait déjà courir partout la séve, et les rivières se débarrassaient de leurs glaçons, sans trop se soucier de savoir si, avant d'être parcourues par lès joyeuses équipes de rameurs, elles n'auraient pas encore à charrier des glaces attardées.

Le bruit se répandit tout à coup que M. Motter n'était plus propriétaire de ses terrains de Beacon street.

Quand avait-il cessé de l'être? C'est ce qu'on ne savait pas au juste. Un nouveau possesseur se présenta et vendit coup sur coup plusieurs lots à un architecte, qui commença des constructions...

M. Motter passait maintenant à New-York le plus clair de son temps. Ce n'était pas un homme communicatif; on s'aperçut soudain que personne n'avait jamais rien su de ses affaires; la conclusion fut que probablement il en avait fait de mauvaises. Quand on fait de bonnes affaires, cela se dit, en général, ou tout au moins la preuve s'en fait voir. La vente des terrains et les fréquents voyages à New-York étaient d'un bien mauvais présage...

Horace essaya d'en parler avec Katie; que n'eût-il pas donné, à présent qu'il se sentait sûr de l'avenir, pour obtenir d'elle une confiance parfaite! Mais elle resta impénétrable.

Depuis longtemps, d'ailleurs, il sentait bien qu'il ne participait pas à l'existence intérieure de sa fiancée. Elle l'accueillait bien, elle causait volontiers avec lui; mais quand il essayait d'entrer dans sa vie morale, il sentait une invincible résistance. C'était une résistance élastique, comme celle d'un ressort très-puissant et très-doux; parfois il croyait l'avoir vaincue; l'instant d'après, il s'apercevait qu'il n'avait rien gagné.

Il s'aigrissait de cette situation absurde. Vingt fois il avait tenté d'interroger Katie sur les sentiments réels qu'elle éprouvait pour lui; il n'avait jamais rien obtenu qui pût donner prétexte à une explication définitive. S'il lui disait: « M'aimez-vous?» elle lui répondait par une flèche railleuse; elle le taquinait, le mystifiait, le lançait sur la piste d'une jalousie imaginaire et ridicule, et finissait par rire ouvertement de lui, avec des regards qui l'attachaient plus étroitement que jamais, et des sourires qui lui promettaient un paradis.

Ah! s'il eût pu ne plus l'aimer! Avec quelle joie il eût brisé cette chaîne en réalité intolérablement lourde!

Mais il l'aimait, tout en se maudissant de ne pou-

voir s'en défendre. Il sentait qu'elle possédait sa volonté, que dans ses mains il n'était qu'un jouet.

Pour les autres, il était l'architecte Frankley, dont on commençait à prononcer le nom avec une certaine considération... Pour elle, il était le « beau », le fiancé agréé seulement à demi, l'homme à qui sa situation impose des devoirs, mais ne crée point de droits. On avait fini par s'apercevoir qu'il la suivait d'aussi près que possible. Elle ne s'y opposait point; donc il était l'époux éligible, sinon élu. Et, chose étrange, depuis que cette situation s'était affirmée, il se sentait moins près d'elle qu'auparavant.

Horace se résolut enfin à sortir de cet état douteux. Si M. Motter avait perdu sa fortune, totalement ou en partie, sa fille serait peut-être mieux disposée à accueillir une offre de mariage immédiate... Ce pauvre garçon n'avait plus assez d'illusions pour se croire choisi uniquement pour lui-même; Katie ne l'aimait pas, pas du moins comme il l'aimait. Quand elle serait à lui, peut-être éveillerait-il en cette froide beauté le feu sacré dont il brûlait.

L'occasion qu'il avait tant de fois vainement cherchée se présenta un jour inopinément.

Miss Motter avait annoncé son intention d'aller passer les fêtes de Pâques chez une amie qu'elle avait à Providence, celle qu'elle quittait le jour où Horace l'avait vue pour la première fois dans le

train de New-York. Cette absence ne devait être que de quelques jours, une semaine au plus, et pourtant Horace ne pouvait s'y résigner.

Plus d'une fois Katie s'était rendue ainsi chez des amies habitant des villes plus ou moins éloignées, et son fiancé, tout en maugréant à part lui, ne s'en était jamais formalisé. Il y eût d'abord perdu son temps, car ces visites sont d'un usage tellement général, aux États-Unis, que s'en étonner ou en paraître mécontent serait du plus flagrant ridicule. Mais, cette fois, quelque chose le tourmentait. Par une espèce de pressentiment bizarre, il soupçonnait vaguement que, s'il la laissait partir, le dernier lien, si frêle, qui les attachait encore l'un à l'autre serait brisé...

— Je vous en supplie, Katie, lui dit-il la veille du jour fixé pour le départ, je vous en supplie, ne vous en allez pas!

Elle fixa sur lui son regard le plus froidement hautain.

— Est-ce une prière, dit-elle, ou un ordre?

— Ni l'un ni l'autre, répliqua Horace, qui ne put tout à fait maîtriser ses nerfs. C'est le langage d'un homme qui vous aime, qui donnerait tout pour vous, et à qui, en vérité, vous sacrifiez bien peu de choses!

— Je suis bien aise que ce ne soit ni l'un ni l'autre, riposta froidement Katie, parce que, prière,

c'eût été ridicule ; ordre, je ne m'y soumettrais pas.

Horace fit un violent effort, et, pour la millième fois, la question vitale sortit de ses lèvres; cette fois, ce fut sur le ton d'un juge qu'il la prononça.

— Katie, m'aimez-vous?

— Je n'aimerai jamais un maître! dit-elle en le regardant bien en face.

— C'est un valet qu'il vous faudrait?

Cette réplique cingla l'air comme le sifflement d'une lanière, et à peine Horace l'eut-il entendue sortir de ses propres lèvres qu'il fut consterné de l'avoir laissé échapper.

— Ce qu'il me faut, c'est un mari qui respecte ma liberté. Je vous rends votre parole, monsieur Frankley.

— Katie! s'écria-t-il plein d'angoisse.

Il se fût jeté à ses genoux; la tenant par le pan de sa robe, il l'eût implorée, suppliée; il eût commis toutes les lâchetés qu'enseigne l'amour à ceux dont il a fait des esclaves, au lieu d'en faire des héros... Mais il vit sur le visage de la jeune fille une expression de froide satisfaction, de triomphe orgueilleux, qui le fit reculer.

— Elle ne m'a jamais aimé! se dit-il; elle n'aime que mon humiliation!

— Monsieur Frankley, répéta Katie, vous êtes libre; je pense que vous me rendez également ma parole.

Il se taisait, muet d'horreur ; elle fit un pas vers la porte.

— Vous êtes libre, dit-elle une troisième fois; vous avez plus de chance que vous ne pensez; je suis ruinée, monsieur Frankley.

— Katie, pardonnez-moi! s'écria le malheureux en se précipitant vers elle.

— Vous avez cherché une rupture, vous l'avez; soyez satisfait! continua la jeune fille en l'arrêtant du geste.

Sous cette injure imméritée, Frankley reprit son courage et son sang-froid.

— Vous savez que c'est faux, miss Motter, dit-il. Vous m'avez rendu ma parole, et moi je garde la vôtre. Vous riche et moi encore obscur, vous pouviez me repousser; mais si les rôles sont changés, vous n'en avez plus le droit... à moins, ajouta-t-il, frappé d'un trait de lumière, — à moins que vous n'en aimiez un autre...

Un mouvement rapide agita les traits de miss Motter, mais elle reprit aussitôt son aspect hautain.

— On n'épouse pas une personne que l'on a insultée. N'en parlons plus, monsieur Frankley. Nous nous reverrons plus tard. En ce moment, vous n'êtes pas assez sûr de vous-même pour qu'on puisse se hasarder à causer avec vous.

Elle se retira dans sa chambre, et Horace fut bien forcé de s'en aller.

Horace n'avait pas fait cinq cents pas dans la rue qu'il faillit heurter quelqu'un d'aussi préoccupé que lui. Levant la tête pour s'excuser, il reconnut son ami John May.

— John, vous êtes à Boston? dit Horace surpris.

— Oui... j'y suis venu plusieurs fois depuis quelques semaines, mais toujours sans vous rencontrer, dit May d'assez mauvaise grâce.

— Je l'ignorais, fit lentement Horace. Tout à coup, prenant son parti :

— John, dit-il, elle vous avait fait du chagrin... elle vient de me faire de même... Cette femme brisera le cœur de tous ceux qui auront la folie de l'aimer.

— Vous vous êtes querellés? s'écria May.

Horace ne pouvait voir le visage que son ami tenait détourné de lui ; mais l'expression joyeuse de la voix l'avait frappé.

— Oui, dit-il. Vous êtes content parce que vous n'avez pas pu l'avoir et que je ne l'aurai pas non plus... Ne vous réjouissez pas, May; un troisième viendra, qui ne l'aura peut-être pas davantage; mais un jour, quelqu'un l'aura, et celui-là sera en vérité un homme à plaindre!

— Pourquoi? fit May avec la vivacité de la colère.

— Parce qu'elle n'a pas de cœur.

—Vous vous trompez, riposta John avec le même

empressement. Elle a une âme excellente ! Seulement, il ne faut pas vouloir la mener...; avec les caractères de cette trempe-là, la violence ne peut pas réussir.

— La violence ! répéta Frankley avec amertume... Oui, c'est vrai, cette fois j'ai manqué de patience, mais après combien d'humiliations... Enfin, soit. J'ai eu tort. Nous pouvons nous donner la main, John; nous voici logés à la même enseigne.

Mais John n'avança point sa main; Horace, absorbé dans ses pensées, ne s'en aperçut pas sur le moment.

— Moins nous en parlerons, reprit May, mieux cela vaudra, je crois.

Le jeune architecte jeta un regard ironique sur son ami.

— Autrefois, vous aimiez assez à m'avoir pour confident de vos doléances. Vous avez peur sans doute que je vous rende la pareille ? Rassurez-vous, je ne vous en parlerai plus. Vous alliez en haut de la ville?

— Oui, répondit John, dont les yeux erraient à droite et à gauche.

— Et moi je redescends. Il en est de même de nos destinées, John!

— Vous, vous êtes l'homme du jour ! On ne parle que de votre audace !

— Pas encore! fit Horace en secouant la tête.

Mais on en parlera, je vous le jure! Il ne sera pas dit que j'aurai perdu la tête pour une femme, si belle et désirable qu'elle puisse être!

Après s'être serré la main, mais sans cette effusion qui caractérisait jadis leurs épanchements, ils se séparèrent.

Frankley sentait son cœur plein de rage. En récapitulant les répliques, courtes et serrées comme une passe d'armes, de cette entrevue orageuse, il ne pouvait comprendre, étant donné le point de départ, la terminaison malheureuse de l'entretien.

— Il y a là quelque chose que je ne m'explique pas! se disait-il, agité par une colère furieuse, dont les bouillonnements lui envoyaient des flux de sang au cerveau. Elle m'a maltraité, elle m'a coupé la retraite, elle n'a pas voulu me comprendre : on dirait qu'elle m'a amené là tout exprès, pour me forcer à lui dire des choses qui lui déplairaient.

Tout à coup, il se rappela les paroles de May, lorsque celui-ci lui avait raconté les incidents de sa rupture avec miss Motter : « Quand elle ne veut pas comprendre, ce n'est pas la peine d'essayer! On y perdrait la tête sans réussir à rien. »

Le même procédé dans les deux ruptures. Elle n'avait pas aimé John; elle n'avait pas davantage aimé Horace, et il ne lui en avait guère coûté de les sacrifier l'un après l'autre! Qu'avaient-ils été pour elle, ces deux hommes, dont elle avait été,

dont elle était encore l'idole? Des jouets, le passe-temps d'une année chacun... Était-ce de la sorte qu'elle espérait aller jusqu'à l'époque, prévue par elle, où, n'étant plus jeune, moins belle, il lui faudrait prendre un autre rôle, devenir une femme illustre, après avoir été une beauté; en un mot, abandonner l'amour avant que l'amour l'abandonnât?

Horace se rappela aussi de quel ton elle lui avait dit :

— Je me marierai le plus tard possible !

Elle serait sans doute une femme irréprochable. Ayant pénétré à fond le cœur de l'homme, dans ses manifestations les plus diverses, elle entrerait dans la vie conjugale sans curiosités et sans inquiétudes; son mari serait pour elle le dernier anneau d'une chaîne où elle aurait fait entrer toutes les émotions que procure la passion... chez les autres; car elle, serait-elle jamais capable de la ressentir?

— Elle m'a aimé, pourtant! se dit le malheureux en se prenant la tête à deux mains.

Un nouveau souvenir le fit sursauter violemment.

John May avait prononcé les mêmes paroles avec la même conviction, dans les mêmes circonstances, et Horace, certain de son erreur, l'avait trouvé ridicule... Lui aussi était ridicule aujourd'hui, dans sa conviction absurde... Il éclata de rire.

C'était bon de rire un peu, après tant d'angoisses, tant de colères dévorées en silence, tant de révoltes apaisées par un regard irrité ou par un sourire vainqueur... Cela faisait du bien de pouvoir se moquer à son aise d'un pauvre diable ensorcelé, livré pieds et poings liés aux maléfices de Circé. Avait-il été assez absurde! Et John ! Étaient-ils assez ridicules, tous les deux! C'était complet, en vérité! C'était bien drôle! C'était à en rire aux larmes!

Il en rit aux larmes, en effet, et comme il s'essuyait les yeux, prêt à reprendre son fou rire, sa poitrine se brisa en un sanglot, et il tomba sur son lit en travers, comme une masse, broyé dans son orgueil d'homme et dans sa tendresse d'amant.

XXX

— Il faut que j'aille voir Ella Bright, se dit Horace le lendemain matin en s'éveillant. Elle ne se moquera pas de moi! Mais, auparavant, je voudrais causer un peu avec May. Je l'ai trouvé tout drôle...

Depuis quelque temps Horace avait quitté sa chambre d'hôtel pour un petit appartement au rez-

de-chaussée, où ses travaux pouvaient s'étaler plus à l'aise. Il courut à l'hôtel où descendait May, celui où ils avaient demeuré ensemble.

M. May était parti la veille au soir. Pour où? Il ne l'avait pas dit. Laissé quelque chose pour M. Frankley? Non.

Horace revint sur ses pas plus lentement. C'était assez singulier, que May fût parti subitement, comme il était venu, d'ailleurs. N'avait-il pas dit, la veille, qu'il était venu plusieurs fois à Boston sans rencontrer son ami? John mystérieux! C'était plus ridicule encore que tout le reste!

Il n'eut pas beaucoup le temps d'y songer; son temple le poursuivait maintenant avec une ardeur fébrile. Le temps était doux, la neige fondue; on allait pouvoir commencer à creuser; les bois étaient arrivés, tout son monde le réclamait de tous côtés à la fois... Ce fut une rude journée; une de ces journées où il semble que les choses attendent, comme des personnes, le moment où vous en aurez fini avec une pour se présenter à leur tour.

Le soir venu, il était brisé de fatigue; la tête lui faisait mal; il eût donné tout ce qu'il avait pour pouvoir dormir; le sommeil ne voulut pas venir.

Renonçant à l'attendre, il se releva, alluma le gaz et se mit au travail. Son temple l'ennuyait : il en avait plein les oreilles d'en avoir entendu parler tout le jour. Il ferma le carton et prit celui de l'or-

phelinat. C'est cela qui serait un travail beau et aimable !

Il regarda le dessin de la façade, et, tout à coup, ce dessin lui déplut. Il prit une grande feuille de papier, y reporta les dimensions générales et se mit à la dessiner dans de nouvelles proportions.

A mesure qu'il avançait, il se passionnait davantage pour son travail. Il trouvait dans son imagination surexcitée des détails exquis, si bien appropriés à l'ensemble qu'il s'étonnait d'avoir jamais pu les concevoir autrement. Le jour naissant fit pâlir le gaz; il s'approcha de la fenêtre, et travailla avec plus d'ardeur; quelques instants encore, et il aurait fini.

Mais le temps marchait avec une rapidité surprenante. La maison s'était réveillée; il entendait la fille brosser dans le corridor; on marchait au-dessus de lui; on lui envoya dire que le déjeuner était prêt. Il fit répondre qu'il ne déjeunerait pas et qu'il ne voulait pas être dérangé, puis il continua son œuvre presque achevée.

Enfin, il prit un pinceau, le trempa dans l'encre de Chine, et, d'une écriture ferme, signa : Horace Frankley, avec la date.

— On ne dira pas, au moins, que j'ai lâché pied, dans cette grande débâcle de mes espérances, dit-il tout haut.

Au même instant, midi sonna.

Comment! il avait travaillé onze heures, sans s'arrêter une minute! Il ne l'eût jamais cru si les cloches de la ville ne se fussent acharnées à le lui répéter. Ce n'était pas étonnant alors qu'il se sentait la tête un peu vide! Mais il n'avait pas faim. Il avait besoin de grand air; une bonne promenade lui ferait du bien.

— Je m'en vais à Salem, voir Ella, pensa-t-il. Elle sera contente de savoir que j'ai pu travailler après cette secousse. Cela lui prouvera que je suis solide!

Et il ouvrit sa fenêtre, le store baissé, pendant qu'il s'habillait pour sortir.

Si solide que fût Horace, sa tête lui semblait tour à tour très-lourde et très-creuse; l'air était chaud comme s'il sortait de la bouche d'un four, à ce qu'il croyait, et ne rafraîchissait pas du tout ses tempes embrasées.

— La marche va me remettre, pensa-t-il.

Il s'aperçut qu'il pensait tout haut, et sa voix résonna singulièrement à ses oreilles. Comme il traversait l'antichambre pour sortir, il trouva une demi-douzaine de lettres sur son plateau.

Celle du dessus était d'une écriture bien connue, celle de son entrepreneur pour les charpentes. C'était une réponse à des questions faites la veille... Horace sentit une nausée à l'idée de se replonger dans ce travail dont il était saturé.

— Cela peut bien attendre! se dit-il; et il mit tout le paquet dans sa poche pour le lire en route.

En arrivant à la gare, Frankley se rappela qu'il n'avait rien mangé, et prit un sandwich au *bar;* mais à peine y avait-il mordu qu'il en fut dégoûté, et le jeta. Il s'assit dans le grand wagon trop peuplé, plein d'émanations douteuses, et n'eut plus la moindre idée de lire ses lettres ; une espèce de somnolence l'envahissait à tel point qu'il fut contraint de se tenir debout, dans le wagon des fumeurs, craignant, s'il y succombait, de laisser passer sa station.

Il descendit à Salem, après un court trajet qui lui avait paru beaucoup plus long que toute sa nuit de travail, et s'en fut à grandes enjambées vers la maison de Mrs Cobbard. Il marchait vite, et, comme dans les rêves, croyait qu'il n'avançait point; ses pieds lui paraissaient si lourds qu'à deux reprises il les regarda, pour s'assurer qu'il ne traînait point de terre labourée à la semelle de ses souliers.

Il atteignit enfin la petite demeure tranquille, et Déborah, qui l'avait vu traverser le jardin, lui ouvrit sans qu'il eût sonné. La vieille quakeresse le regarda avec une attention qui causa un peu d'humeur à l'amant repoussé.

— Est-ce que ça se voit, pensa-t-il, que miss Motter m'a rendu ma parole ? —

Ella peignait à sa petite table ; mais, en le voyant entrer, elle se leva, le visage effrayé.

— Horace ! dit-elle, qu'avez-vous?

— Moi? Rien... ou du moins pas grand'chose.

Les yeux de la jeune fille ne quittaient pas son visage.

— Qu'ai-je donc de particulier? dit-il avec une irritation mal contenue.

— Cher Horace ! est-il possible que vous ne sachiez pas ?... Il vous est arrivé quelque malheur?

— Dites un bonheur, plutôt ! Mais vous parlez comme le sphinx, Ella ! Qu'est-ce que je ne sais pas ?

Elle garda le silence et détourna d'un air consterné ses yeux soudain débordants de larmes. Il suivit le regard, qui cherchait son visage dans la glace, et tressaillit violemment.

Il n'avait pas pris la peine de regarder dans son miroir, en faisant sa toilette, et voici qu'en face de lui il voyait son propre visage, fatigué, tiré, vieilli. Parmi ses cheveux châtains, des mèches entières faisaient des taches blanches.

— Ah ! dit-il, des cheveux blancs ! La neige de la sagesse...

Il rit d'un rire amer.

— Vous avez raison, Ella, il m'est arrivé quelque chose. J'ai recouvré le plus grand des biens. Je suis libre.

— Libre ! répéta la jeune fille avec une émotion étrange qui lui donna envie de pleurer.

— Oui..., miss Motter ne veut plus de moi... Je considère cela comme un très-grand bonheur.

Il s'assit dans un fauteuil, et elle fit de même, sans cesser de le couver du regard. Il lui faisait véritablement peur, mais pour lui-même, non pour elle.

— Et puis, comme je n'avais pas envie de dormir, j'ai travaillé cette nuit : j'ai fait une façade neuve à mon orphelinat ! Une vraie façade ! Vous verrez cela, petite fille, si vous êtes sage.

Il rit, mais ce rire sonnait si faux, si creux, qu'Ella se pencha sur la table pour lui cacher les larmes qu'elle ne pouvait plus retenir.

— Bref, reprit Horace, j'ai tellement travaillé que j'ai oublié de déjeuner. Vous me donnerez bien à dîner, n'est-ce pas? Et puis, j'ai oublié aussi de lire ma correspondance...

— Il faut la lire tout de suite, interrompit Ella. C'est une chose qui ne se remet pas. Vous répondrez ici, pour gagner du temps.

Il tira la poignée de lettres de sa poche et les regarda négligemment.

— Celle-ci, dit-il, c'est pour les bois... Passons. Cette autre, c'est pour les cordes... Passons aussi. Celle-ci... Ella, celle-ci est de Mrs Alcott !

Il la décacheta d'une main fiévreuse et maladroite.

Les deux dernières lettres tombèrent sur le tapis ; il les ramassa machinalement, sans les regarder, et parcourut des yeux les premières lignes de celle qui l'intéressait.

— Ella ! s'écria-t-il, Mrs Alcott revient... Nous posons la première pierre le deux juin... Elle a choisi ce jour, anniversaire de son mariage... Ella !... Ah ! mon amie, que Dieu soit béni !...

Les mains de la jeune fille étaient nouées aux siennes avant qu'il eût fini de parler; leurs yeux se rencontrèrent, et dans ceux d'Ella il y avait tant de choses, qu'il l'attira à lui d'un mouvement brusque et lui donna un baiser. Cela seulement pouvait exprimer ce qu'il ressentait pour cette amie fidèle et muette ; puis il se laissa aller sur sa chaise.

— Ah ! ma petite sœur ! Je l'ai mérité, je vous assure. Et voyez comme cela vient à point ! Je n'aurai même pas le temps de penser à mes autres ennuis. Entre l'orphelinat et le temple, pas une minute pour bouder !

Après avoir parlé de la sorte quelques instants, il se souvint qu'il avait encore des lettres à la main.

— John ! dit-il en voyant l'écriture de son ami ; il se sera repenti d'avoir décampé si mystérieusement.

Ses yeux tombèrent sur le papier, et soudain son visage devint livide.

—Lui ! s'écria-t-il, lui ! Un traître... Ah ! le misérable...

— Quoi donc ? fit Ella en courant à lui, car d'un geste instinctif il cherchait à arracher sa cravate.

— Marié... marié...

Il tendit la lettre à Ella, qui la prit et lut tout haut :

« Cher Frankley, je sais que vous allez me maudire, mais le destin est plus fort que moi. Miss Motter est ma femme depuis une heure. Je ne peux pas vous le laisser apprendre par d'autres. Pardonnez-moi.

« Votre ami pourtant bien affectionné,

« John May. »

Ella jeta la lettre loin d'elle, car, au moment où elle prononçait le dernier mot, Horace, les yeux fermés, glissait sur le tapis, sans connaissance.

XXXI

Un vent frais et vif fouettait les branches grêles des buissons dans les jardins de Newport. Ce lieu de délices mondaines n'appartenait encore qu'à la brise et au soleil. L'herbe verdissait sur les vastes pelouses, et la falaise minuscule, lavée par l'écume

de la dernière tempête, brillait comme un jouet neuf.

Newport tout entier a l'air d'un jouet splendide, construit pour amuser quelque Gargantua au berceau. Quand on sort de la ville, où les maisons se serrent les unes contre les autres, les jardins deviennent plus grands, les rues ombragées se transforment en avenues ; dès qu'on a dépassé la laide construction en bois pompeusement décorée du nom d'Ocean house, bien qu'elle soit aussi loin que possible de l'Océan, on entre dans une sorte de décor très-riche.

Les maisons des opulents propriétaires se carrent au milieu de véritables parcs, dont aucune muraille ne dérobe la vue aux passants ; les clôtures légères, parfois une grille sur un soubassement peu élevé, ne sont point faites pour arrêter le regard ; le plus souvent elles n'empêchent pas même l'entrée ; on les franchirait d'une enjambée.

Ces demeures sont toutes riches, presque toutes élégantes, quelques-unes vraiment magnifiques. Les goûts les plus divers et les plus mélangés s'y sont donné carrière ; à côté d'une construction dans le style de la Renaissance française, où les matériaux et l'architecture s'unissent pour donner l'impression d'une chose exquise, on voit des cottages, dans le pseudo-style de la reine Anne, étaler un tohu-bohu de porches, de toits, de fenêtres disparates, où l'intérieur tient amplement les promesses

de l'extérieur, c'est-à-dire qu'on n'y saurait trouver deux chambres de plain-pied.

En été, l'avenue qui court entre les deux rangées de villas est sillonnée d'équipages et de cavaliers; c'est le rendez-vous du beau monde : chacun doit s'y faire voir plusieurs fois par jour, et chaque fois avec une nouvelle toilette. Mais, par une bizarrerie bien faite pour frapper les Européens, cette longue avenue n'aboutit à rien ; c'est tout bonnement le grand chemin qui dessert toutes ces riches demeures ; elle se termine à la dernière villa. Pas de point de vue, pas d'espace ouvert où les piétons puissent s'asseoir en contemplant l'horizon.

Le sentiment de la beauté des choses, si naturel en Europe, même dans les classes les plus pauvres, qui fait construire dans nos ports des jetées où l'on peut se promener, des quais où l'œil embrasse une grande étendue d'Océan, ce sentiment ne semble pas exister sur les rivages transocéaniens. Les pauvres ne se soucient point de la nature, et les municipalités ne s'occupent pas de ces soins.

Les propriétaires, il est vrai, se montrent très-jaloux de la vue, et les terrains à Newport sont payés en raison de leur proximité de l'Océan ; les pelouses descendent jusqu'à l'extrême bord de la falaise, sans toutefois que personne puisse interdire l'entrée de sa propriété, du côté de la mer.

A toute heure du jour et de la nuit, chacun peut

parcourir le bord de la falaise en passant d'un terrain sur l'autre ; quelques rues ramènent à la voie principale, qu'elles rejoignent à angle droit. Tout est bien aménagé pour le plaisir des riches : s'il est un lieu sous le ciel où la nécessité de l'opulence se fasse sentir, c'est à Newport, dans l'avenue Narraganset.

La falaise, — est-ce une falaise? oui, à prendre la définition du dictionnaire, — ne dépasse jamais et n'atteint guère quinze mètres de hauteur. On y chercherait vainement les émotions du péril ; la mer n'y est pas très-profonde; la beauté des gazons témoigne que les plus violentes tempêtes n'envoient pas déferler de bien grosses lames sur les rochers à fleur d'eau, qui ressemblent à des troupes d'animaux marins jouant à la surface de l'onde.

Cependant, on a vu des naufrages à Newport. Il y a une station de sauvetage à l'extrémité la plus avancée de la presqu'île; mais c'est à cause du danger offert par les bas-fonds. Ce lieu charmant et pittoresque aura beau faire, il se prêtera toujours à l'idylle plus qu'au drame.

Nombre d'idylles s'y nouent et s'y dénouent pendant les jours brûlants d'été ; mais ce sont des idylles chaussées de chevreau mordoré et vêtues de robes de Worth.

C'était une idylle du même genre qu'abritait un parasol de soie rouge, le long du sentier qui suit la

baie. John et Katie marchaient serrés l'un contre l'autre, dans tout l'enchantement d'un lever de lune de miel.

Mariés depuis quarante-huit heures, ils étaient venus chercher la solitude en ce lieu, qui semble si peu fait pour la connaître. Encore trois semaines, et nombre de jolies femmes, fatiguées d'un hiver trop brillant, quitteraient New-York et Boston pour venir s'installer là; mais pour un peu de temps encore Newport était un désert. Non que la ville elle-même ne soit la demeure permanente de familles appartenant au meilleur monde; mais les nouveaux époux ne couraient guère le risque d'être rencontrés par celles-là, sur la falaise déserte.

— Je ne puis encore m'accoutumer à l'idée de mon bonheur, disait John. Je vous vois, je sens votre bras sous le mien, votre robe me frôle dans la marche, et je ne puis croire que vous soyez réellement à moi! Comment ai-je pu mériter cela?

— Cher John, répondit la jeune femme, je vous ai toujours aimé. Quand j'ai rompu avec vous, c'était une simple pique; si vous n'aviez pas eu un peu mauvais caractère...

— J'ai donc eu mauvais caractère? demanda naïvement John.

— Certainement! Vous étiez boudeur et grognon... Ce n'est pas encourageant pour une demoiselle!

— J'avais grand tort! avoua le nouveau marié. Oh! Katie, si vous saviez ce que j'ai souffert!

— N'en parlons plus, répliqua sa femme avec une grandeur d'âme vraiment remarquable. Vous avez subi une épreuve; vous vous en êtes tiré à votre honneur... Et maintenant, nous allons être très-heureux.

Un nuage passa sur le front de May. Il songeait à Horace. A vrai dire, quand Katie ne l'absorbait pas, il n'avait plus d'autre idée. La pensée que son ami pouvait l'accuser de trahison lui était odieuse; il eût donné tout, — excepté sa nouvelle épousée, — pour se disculper aux yeux de celui qui avait été, comme ils l'avaient dit tant de fois, « son frère d'armes ».

Pourrait-il jamais expliquer à Frankley l'étrange problème par lequel il s'était trouvé, malgré lui, l'esclave de celle qui l'avait jadis rejeté? Le comprenait-il bien lui-même?

Pendant que, Katie à son bras, il revenait vers l'hôtel où ils étaient descendus, il cherchait à se recueillir, à se rendre compte, et lorsque, après le lunch, elle exprima le désir d'être seule et de se reposer, il fut bien aise de pouvoir s'isoler de son côté, afin de regarder au fond de son âme.

Comment l'avait-elle repris?

Le jour où il s'était trouvé près d'elle, à la séance de musique, il s'était senti garrotté dans des liens

qui n'avaient jamais été desserrés, mais violemment coupés.

De même qu'on peut trancher le fil d'un bouquet en mainte place sans que les fleurs se détachent les unes des autres pour cela, de même l'amour de John était si étroitement enroulé autour de son cœur que la rupture, en le séparant de Katie, ne l'avait pas dégagé. Il l'avait toujours aimée, il savait qu'il l'aimerait toujours... Au moment où elle l'avait regardé comme autrefois, il avait senti qu'il était sa chose, comme autrefois.

— Vous m'aimez, John! lui avait-elle dit lorsqu'il était venu la voir.

— Je vous aime, avait-il répondu.

Pouvait-il mentir? Ne lui eût-elle pas arraché tous ses secrets, s'il en avait eu!

Alors, elle lui avait fait des reproches. Pourquoi s'était-il écarté, jadis? Pourquoi l'avait-il négligée? N'aurait-il pas dû comprendre qu'elle méritait mieux qu'un pareil abandon? Après une affection comme la leur, si grande, si élevée, basée sur de si nobles sentiments, comment avait-il pu renoncer à l'amitié, l'amitié si belle, qui aurait pu leur donner tant d'heures délicieuses?

Pendant ce discours, le cœur du brave garçon se fendait à l'entendre. Vraiment il avait eu tort, il le sentait. Mais il avait tant de chagrin! Et sitôt après la rupture, elle avait accepté Frankley!

Frankley? Certainement, elle l'avait accepté! Fallait-il qu'elle laissât croire à John qu'après lui elle ne pouvait trouver personne qui l'aimât? C'était la faute de John! C'était lui qui l'avait poussée à cet engagement absurde, par sa conduite étrange et son injustifiable bouderie! Il pouvait bien comprendre, sans qu'elle insistât, que c'était son caractère querelleur qui avait causé leur brouille, aussi bien que par son éloignement il l'avait précipitée dans cette ennuyeuse histoire.

— Frankley vous aime! fit John, plein à déborder de remords aigus.

— Je le pense bien! répondit l'orgueilleuse beauté, mais je ne l'aime pas! Je n'ai jamais aimé que vous, John, et n'aimerai personne que vous!

Que pouvait-il dire, que pouvait-il faire contre cette sirène, dont la voix seule le jetait en extase? Après une si longue séparation, après tant de peines et d'efforts pour l'oublier, il entendait des paroles qui lui ôtaient jusqu'à l'usage de son bon sens!

— Mais si c'est moi que vous aimez, pourquoi épousez-vous Frankley? s'écria-t-il dans un trouble indescriptible.

Elle ne l'épouserait pas, non, certes! Par pitié pour le pauvre garçon, qui était amoureux fou, et par dépit contre John, elle avait pu accepter des fiançailles hypothétiques, mais elle n'avait pas donné sa parole, sa vraie parole... Ce mariage n'avait ja-

mais été qu'un simple projet, sujet à bien des épreuves avant d'être réalisable... John le savait bien!

— Alors, avait-il dit, je vais en parler à Frankley.

Ici, Katie avait usé de diplomatie.

En parler à Frankley? Pour que ce brutal jetât feu et flamme? Car si John était boudeur, Horace était brutal! Il parlait en maître, il avait des exigences! Non, Katie se dégagerait elle-même.

C'était à elle de savoir ce qu'elle devait faire, puisqu'elle seule savait jusqu'où elle était engagée!

Rien à répondre à cela; aussi John n'avait pas répondu. Et il était revenu à Boston plusieurs fois pour la voir, sans rencontrer Horace, sans l'éviter, toutefois; car Katie avait horreur des querelles, et, comme elle l'avait déclaré, elle ne voulait pas de cachotteries; elle voulait que tout fût net et clair entre les deux hommes quand ils se rencontreraient.

Net et clair! John ne demandait que cela, et cependant il se laissa embrouiller dans un écheveau, — non de mensonges, non de cachotteries, mais de silences, — si bien que le jour où il rencontra son ami, il eût donné la moitié de ses commandes pour avoir eu l'idée de prendre un autre chemin.

Mais l'orage avait été détourné pour cette fois, et d'ailleurs Katie était libre maintenant, tout à fait libre. En présence du désespoir de John, qui s'ap-

pelait misérable et s'accusait de trahison, Katie avait consenti au mariage immédiat. Et, le lendemain, ils s'étaient mariés, le plus tranquillement du monde, sans bruit et sans fracas.

M. Motter, alors à New-York, averti par télégraphe, avait répondu : *All right*. Miss Motter était Mrs May.

En repassant dans son esprit toutes ces choses, John était retourné sur la falaise ; car il avait besoin de mouvement, et l'air salin lui faisait du bien ; il s'arrêta et regarda la mer bleue, qui s'étendait à perte de vue.

Ils l'avaient contemplé bien des fois ensemble, ce bleu de la mer, ce ciel sans bornes, quand ils étaient camarades à Howard et que, pour fêter un jour de vacances, ils couraient à la « Vieille Colonie ».

Dans ces eaux frangées d'écume, ils avaient nagé, jouant et bondissant comme de jeunes marsouins ; puis, couchés sur le gazon, à l'heure où le ciel verdit après s'être doré, ils avaient fait des projets et des rêves. Ils devaient tous les deux devenir riches et célèbres, mais ensemble ! Horace construirait des palais, et John les peuplerait de sa peinture...

Une autre vision passa devant ses yeux. C'était à Paris, durant les soirs d'un hiver glacial. On ne lui avait pas envoyé d'argent, ou bien il avait dépensé sa petite rente trop vite. Plus de dîner, plus de feu, dans cette grande ville où ceux qu'il connaissait

étaient trop riches ou le croyaient trop à son aise pour qu'il pût leur demander un prêt...

Horace était pauvre lui-même, à ce moment; un mois devait s'écouler avant qu'il reçût son trimestre; mais il n'avait pas hésité. Réduit à une maigre pitance, à un petit feu misérable, il avait partagé avec son ami le peu qui lui restait. Au lieu de l'ordinaire de la crèmerie, pour un, ç'avait été du pain et du bouillon pour deux... Plus de feu, mais de longues promenades, pour se réchauffer.

Le collet du paletot relevé, au lieu de grelotter au coin de l'âtre désert, ils arpentaient les quais, se plaisant à voir les longues lignes de lumière se refléter dans l'eau et leur clignoter des encouragements d'un air amical. Ils marchaient ainsi, faisant des plans, discutant les éternelles questions d'art et de philosophie, où ils apportaient l'enthousiasme et la conviction de leur âge, et ils s'échauffaient si bien qu'ils oubliaient l'hiver, la faim, la bise et que, dans la grande cité étrangère, ils ne se sentaient plus isolés, le cœur de chacun faisant un *home* à l'autre.

Sous le soleil de printemps qui lui brûlait les yeux, John se souvint de cet hiver lointain; cachant sa face dans ses mains, et ses mains contre terre, il pleura comme un enfant, parce qu'il avait trahi son ami.

— Ah! pourvu qu'il puisse un jour me pardon-

ner, se dit-il en sanglotant. Pourvu que sa blessure se guérisse! Pourvu que la miséricorde d'en haut lui envoie une consolation! S'il devait me maudire à jamais, comme il me maudit sans doute à cette heure, je crois que, même avec l'amour de ma femme, je ne serais jamais un homme heureux!

Horace ne maudissait pas John.

Couché dans un petit lit de pensionnaire, la tête haute sur l'oreiller, les yeux fermés, une poche pleine de glace pilée sur le haut de sa tête rasée comme celle d'un musulman, il délirait sans cris et sans furie. Dans son hallucination, il voyait des façades d'orphelinats se succéder devant lui, les unes aux autres, sans qu'il eût le temps d'en esquisser le dessin, et cela lui causait une impatience douloureuse, de temps en temps traduite par un gémissement aussitôt éteint.

Le docteur, appelé lors de l'évanouissement qui avait fait si grand'peur à Ella, avait pronostiqué une fièvre cérébrale. Impossible de transporter le malade sans le mettre en danger.

— Mais vous êtes bonne garde-malade, avait-il dit à Ella. Vous avez bien soigné Mrs Cobbard!

— Mourra-t-il? demanda la jeune fille avec des yeux dilatés par une horreur sans précédent.

— J'espère bien que non! avait répondu le médecin en prenant son chapeau.

Horace avait survécu, et très-probablement il ne

mourrait pas. On l'avait porté dans la chambre d'Ella, celle de la défunte devant rester intacte jusqu'au moment de l'arrivée de son fils, qui ne pouvait plus tarder.

Aidée par les deux vieilles servantes, Ella Bright avait recommencé sa vie de garde-malade, qui semblait s'attacher à elle comme une vocation. Mais, cette fois, quel trouble, quel serrement de cœur!

Les chers morts étaient tous partis dans la paix du Seigneur, pleins de travaux et d'années; mais si celui-ci devait s'en aller dans la fleur de sa jeunesse, à l'éclosion de son talent, ce serait un assassinat, et Ella connaissait la main qui aurait porté le coup mortel.

Elle sentait que, s'il mourait, elle garderait dans son âme une amertume inguérissable; sa foi elle-même en serait ébranlée : Horace ne pouvait pas mourir, puisqu'il avait du génie et qu'elle l'aimait tant!

Il ne mourut pas. Les petites mains patientes et fraîches posèrent tant de fois leur baume innocent sur son front, le bruit et la lumière furent si bien éloignés de son chevet, les prescriptions du docteur furent si strictement exécutées qu'un jour Horace s'éveilla, comme un enfant après un paisible sommeil, et demanda d'une voix très-faible :

— Ella, est-ce que vous êtes chez moi, ou est-ce moi qui suis chez vous?

— Vous êtes dans une maison où l'on vous aime, cher Horace, et où, avec l'aide de Dieu, on achèvera de vous guérir.

Il ferma les yeux, car la lumière du jour, si bien tamisée par le store, était plus que ses yeux brûlés ne pouvaient supporter.

— A Salem? dit-il.

— Oui, à Salem. Chez M. Cobbard, qui est arrivé et qui nous a aidés à vous soigner.

En effet, M. Georges Cobbard, en rentrant le soir, vint assurer au malade qu'il était le très-bien venu dans sa maison, ajoutant qu'il était bien heureux, lui, que la vieille maison eût pu faire quelque chose pour celui qui avait fermé les yeux de sa mère.

Horace essaya de serrer la main de son hôte; mais ses doigts étaient si faibles que leur pression fut à peine un frôlement.

— Ayez bien soin d'Ella, dit-il, et il s'endormit; car la bienfaisante nature a donné le sommeil aux convalescents, comme elle a donné la rosée aux plantes.

Ella était si contente qu'elle n'avait besoin de rien. Sa tendresse délicate et compatissante s'épanchait à l'aise sur ce pauvre garçon si faible, qui avait tant souffert! M. Cobbard connaissait la cause de cette fièvre cérébrale; Ella lui avait montré la lettre. Dès lors, elle pouvait choyer son prisonnier dans l'abondance de sa bonté; quoi de plus naturel?

Le soleil était déjà très-chaud, et voici que les feuilles avaient poussé à tous les arbres! Lorsque Horace voulut prendre l'air et que le médecin l'eut permis, on le roula sous la véranda, sur le petit perron, et il vit que le temps avait marché sans lui. Tout à coup le souvenir de ses travaux, si longtemps banni, lui revint.

— Et mon temple? demanda-t-il avec un mouvement si brusque qu'il fit sursauter Ella...

— Votre temple est à six pieds de terre, mon cher Horace, répondit-elle. Toutes vos mesures étaient si bien prises que les entrepreneurs n'ont pas eu besoin de vous. Votre ami, l'architecte, vous a remplacé à merveille, en faisant exécuter vos ordres.

— Et Mrs Alcott?

— Mrs Alcott attend que vous soyez rétabli. Elle est ici; voulez-vous que je lui écrive de venir vous voir demain? Elle n'attend qu'un mot de moi.

Sans répondre, Horace ensevelit son visage dans ses mains. La vie était bonne! Il y avait donc de bonnes gens sur la terre, sans compter Ella?

La jeune fille le regardait avec anxiété. Lorsqu'elle vit reparaître le visage de son ami, elle détourna les yeux pour ne pas sembler indiscrète; mais il voulait la voir.

— Dites-moi, Ella, comment suis-je tombé malade? fit-il avec un geste suppliant.

— Vous aviez trop travaillé..., vous vous êtes fa-

tigué sans manger..., et ici, vous avez perdu connaissance...

— Ah ! oui, ma façade... Où est-elle ?

— Chez vous, à Boston.

Horace resta un instant silencieux.

— Et la lettre, dit-il, vous l'avez ?

— Je vous en supplie, cher Horace, ne songez pas à cela ! fit-elle très-effrayée.

— Au contraire ; il faut que j'y pense. Je suis fort, maintenant. Ella, donnez-moi la lettre !

Le docteur n'avait rien défendu de ce genre... Non sans trembler, Ella fut chercher la lettre. Horace la prit, la lut lentement, la replia et fit un mouvement pour la mettre dans sa poche ; mais Ella tendit la main, et le jeune homme, après quelque hésitation, lui rendit le papier.

— Avez-vous eu de..... de leurs nouvelles ?

— Ils sont établis à New-York. M. Motter est absolument ruiné. Il est parti pour San Francisco.

Frankley n'eut pas l'air de compatir à cette infortune.

— Mais lui, John ?

— Il travaille beaucoup. Ses affaires vont très-bien.

Horace resta muet. Ella prit peur.

— Cher Horace, vous ne souffrez pas ?

Il leva sur elle ses yeux agrandis par la maladie.

— Je souffre, dit-il, mais ce qui m'est le plus cruel, c'est la trahison d'un ami.

Ella parut hésiter, puis elle se décida :

— Il vous aime... Il est très à plaindre, dit-elle.

— Déjà? fit Horace avec un sourire amer.

— A plaindre, parce qu'il se repent... Il est venu prendre de vos nouvelles, pendant que vous étiez au plus mal...

— Ah! fit Horace en fronçant le sourcil. Il est venu?

— Oui. Il était dans un tel désespoir...

— Eh bien?

— Que je l'ai laissé monter; vous ne pouviez pas le voir, cher Horace. Vous dormiez, après une crise.

— Eh bien?

— Il a pleuré... Il a dit que si vous deviez mourir, c'est lui qui vous aurait tué.

Horace regarda fixement la terre pendant un instant, puis d'une voix grave :

— Non, dit-il, ce n'aurait pas été lui... mais elle.

Depuis, il ne fit plus aucune allusion à John May, ni à sa femme.

XXXII

Huit jours de plus s'étaient écoulés, et la jeune verdure avait pris des teintes sérieuses, tout comme une jeune fille qui passe de l'état de gamine à celui de demoiselle à marier. La floraison des arbres fruitiers donnait encore une apparence nuptiale à quelques vergers attardés, et, dans l'herbe déjà très-haute, les fleurs d'or dessinaient d'innombrables constellations.

La fenêtre de la salle à manger était ouverte, et les rayons du soleil couchant enfilaient de bout en bout la petite pièce au mobilier patriarcal.

— C'est demain que je vous quitte, dit Frankley en s'appuyant d'un air alangui sur le dossier de sa chaise. Nous prenons notre dernier repas ensemble!

Georges Cobbard considéra un instant le dessin en damier de la nappe, et répondit :

— Alors, je partirai après-demain. La maison est vendue, et ma famille a besoin de moi là-bas.

Ella ne disait rien. Frankley se tourna tout à coup vers elle.

— Et vous, petite amie, si la maison est vendue, qu'allez-vous devenir?

— Mrs Alcott me prend avec elle pour quelques semaines ; ensuite, je m'installerai dans une famille respectable, pour y prendre pension.

Horace se rappela les jours heureux de la maison Bright, et son cœur déborda soudain de pitié pour l'orpheline. Georges Cobbard se leva, le repas étant fini, et s'en fut vaquer à ses affaires.

Ella et Frankley restèrent seuls.

— Vous sentez-vous tout à fait bien, cher Horace? demanda la jeune fille en se penchant vers lui à travers la table, avec un geste de sollicitude presque maternelle. Êtes-vous en état de vivre seul? M. Cobbard me disait tantôt qu'il aimerait mieux rester ici encore quinze jours que de vous en voir partir une heure trop tôt.

— C'est très-généreux de sa part, dit Horace, mais je me sens bien. J'ai marché aujourd'hui jusqu'à cet arbre là-bas, sur la route, sans la moindre fatigue, et je suis sûr de reprendre mon existence ordinaire sans danger. Je suis bien décidé à ne pas commettre d'imprudences, Ella, ajouta-t-il, répondant à la pensée muette de la jeune fille. Ma carrière est en trop beau chemin pour que je l'arrête sottement... Nous n'avons jamais reparlé de ce jour, Ella.

— N'en parlons pas, Horace ! dit-elle à voix basse et d'un ton suppliant.

— Si, parlons-en, sans quoi vous resteriez avec une idée fausse, du moins je le crains.

Il s'était levé, et, debout dans l'embrasure de la fenêtre, il continua de parler, éclairé par les derniers rayons du soleil qui doraient ses cheveux jadis blonds, aujourd'hui d'un blanc d'argent.

Les boucles rasées avaient repoussé et moutonnaient sur sa tête, courtes et drues, faisant un contraste étrange avec sa barbe châtain, devenue plus foncée pendant sa maladie. Il avait toujours été joli garçon, mais maintenant il était beau, d'une beauté aussi intellectuelle que matérielle.

A le voir, nul ne pouvait plus s'y méprendre : sa volonté, victorieuse de sa douleur, avait fait de lui un homme de génie. Ses yeux brillaient d'un éclat très-jeune et très-doux, sous ce front prématurément blanchi; son sourire avait vingt-sept ans, l'âge de son corps, et son âme... son âme n'était ni brisée ni vieillie. Elle avait pu ployer sous un choc imprévu; mais c'était une vaillante, et désormais elle était armée de pied en cap pour le combat de la vie.

— Écoutez-moi, Ella, dit Horace.

Elle s'approcha de lui et se tint debout à son côté dans la lumière.

— J'ai aimé Katie Motter d'un amour irrésistible et fou. Elle m'avait pris, comme les conquérants prennent une ville. Je ne m'étais pas livré sans résistance, vous le savez; mais, une fois que je l'ai crue libre, je me suis senti vaincu. Je l'ai aimée

parce qu'elle le voulait. Sous ce rapport, elle est plus forte que moi, qui n'ai pas su m'en faire aimer.

Ella Bright écoutait avec une attention religieuse. Il lui semblait entrer dans un temple où le mystère de l'âme humaine se dévoilerait, la remplissant d'une terreur sacrée.

— Mais j'ai été plus fort qu'elle lorsqu'elle a voulu m'assouplir à ses caprices. On ne fait pas de moi sa chose; nul être au monde, pas même une femme, ne pourra dire qu'il m'a asservi ; je ne suis le maître de personne, mais je ne suis l'esclave de rien. Je suis un homme libre, un homme, enfin!

Il respira profondément, les yeux fixés sur la ligne délicate de bouleaux frêles qui découpait une fine dentelle sur le ciel d'or.

— Lorsqu'elle m'a congédié, Ella, c'était parce que j'avais résisté; elle était décidée en ce moment-là à épouser John May, et pourtant elle ne l'aurait peut-être pas fait, si j'avais voulu céder. Le plaisir de vaincre ma résistance ne lui a jamais été donné; si, à cette heure décisive, j'avais consenti à le lui accorder, il n'est rien qu'elle ne m'eût sacrifié en échange. Vous me demanderez comment je puis le savoir? Je l'ai lu dans ses yeux à la dernière minute. Elle m'eût fait payer cher le don de sa personne, je le sais à présent; je l'aurais payé le prix que le payera John... ma dignité d'homme et d'époux.

Il croisa les bras sur sa poitrine. Le ciel se colorait d'un rouge ardent, et les arbres se détachaient en noir sur ce fond de fournaise.

— Elle m'a trompé, reprit-il, je le lui pardonne.

Ella frémit, et son cœur lui sembla descendre en un gouffre sans fond.

— Je lui pardonne, continua Frankley, tout ce qu'elle a tenté contre moi; je lui pardonne le coup qui a failli me tuer, — qui m'aurait tué sans vous, chère enfant. Je lui pardonne tout..., excepté d'avoir fait déchoir mon ami. J'ai lutté, moi, et j'ai vaincu, je n'ai aucune amertume contre elle; — mais elle a flétri une âme aussi noble, aussi généreuse que jamais il en fut, — et cela, vous m'entendez? je ne le lui pardonnerai jamais.

— Pourtant, fit timidement Ella, si elle se repentait?

— Elle ne peut pas se repentir, répliqua Horace avec force.

Les lueurs embrasées s'éteignaient doucement; un peu de rose subsistait seulement au-dessus des bois, comme la vibration d'un son dans l'air pur, longtemps après que le son a cessé.

— C'est une âme mauvaise, continua-t-il. Elle aurait pu faire beaucoup de bien; elle fera beaucoup de mal.

Ella resta silencieuse. Des profondeurs de l'abîme,

son cœur remontait lentement, lentement, mais d'un mouvement sûr, comme les objets légers remontent après un naufrage.

— Je l'ai tout à fait comprise et tout à fait jugée en vous voyant, Ella, reprit Frankley. Votre dévouement humble et patient, votre résignation souriante, votre oubli complet de vous-même m'ont appris ce que vaut le cœur d'une femme. Vous êtes la femme, vous, la vraie femme, faite pour aimer, consoler, pardonner... Votre main est pleine de bénédictions, vos yeux de larmes compatissantes, votre cœur de pensées généreuses... Je vous dois la vie, Ella. Mais vous avez sauvé plus que ma vie, vous avez sauvé mon âme.

— Taisez-vous ! murmura Ella très-bas.

L'air s'assombrissait, et les premières étoiles se montraient au zénith ; les larmes de la jeune fille tombèrent pressées sur ses mains jointes, sans que personne les vît.

— Vous avez sauvé mon âme, répéta Horace ; sans vous je serais devenu méchant. La secousse a été très-forte, vous le savez. C'est un miracle que ma raison n'y soit pas restée. En vous voyant si bonne, si simple, j'ai pensé à John, que j'aimais ; une fois, j'étais malade, à Paris, il m'a soigné... C'était comme vous, avec une telle simplicité de cœur que cela n'avait pas l'air difficile... C'est en souvenir de ces choses que ma colère est tombée ;

j'ai senti alors que je pouvais être encore, — jamais heureux, — mais, au moins, bon!

— Vous serez heureux, cher Horace, dit-elle...

Par un prodige d'amour, elle avait affermi sa voix, qui ne tremblait pas.

— Plus tard, vous aimerez une autre femme, et vous serez aimé...

— Je n'aimerai plus, dit Frankley de sa voix grave, — la nuit était tout à fait venue; — la plaie est trop profonde pour se cicatriser jamais. J'ai fait un rêve; j'avais mis l'amour sur un piédestal; j'en avais fait le commencement et la fin de tout. C'était pour lui et par lui que je voulais régler ma vie... C'était une erreur. Je vivrai pour autre chose.

— Pourquoi? demanda Ella, en pressant ses mains sur son cœur, qui se brisait.

— Pour l'art.

Les yeux du jeune homme se fixèrent sur les étoiles qui emplissaient maintenant tout le ciel.

— Je vivrai pour l'art, de même que vous, vous vivez pour la bonté.

— Pourtant, dit-elle très-bas, sans la famille, l'existence est incomplète... Vivrez-vous toujours sans foyer, sans enfants? Ne léguerez-vous pas à des êtres nés de vous votre génie, ou tout au moins l'exemple de votre vie? Ne croyez-vous pas que le devoir d'un homme est d'être un chef de famille?

— Eh! s'écria Frankley, quelle femme pourrait

m'épouser maintenant? Je lui apporterais un cœur désolé, sceptique... Ce serait un crime que de me laisser aimer, alors que je ne pourrais aimer moi-même! Je serais un égoïste... Dieu préserve l'humanité des égoïstes, Ella! On peut se défendre de bien des fléaux, mais contre l'égoïsme d'autrui nous sommes sans défense!

— L'amitié suffirait, dit Ella, et vous ne seriez pas seul! Je vous en conjure, cher Horace, ne renoncez pas ainsi à toutes les joies d'une existence partagée; laissez-moi espérer qu'un jour vous serez heureux... autrement que vous ne l'aviez souhaité peut-être, mais d'un bonheur paisible... Ah! j'ai tant prié pour vous, durant votre maladie! Vous venez de dire que j'ai sauvé votre âme; laissez-moi croire que je l'ai sauvée tout entière!

Horace s'inclina vers le front pur, à peine éclairé par la lueur des astres, et le baisa longuement.

— Que votre vœu s'accomplisse! dit-il. Pour moi, j'en doute! Mais la miséricorde divine est grande.

Ella se retira si doucement qu'il s'en aperçut à peine. Assis sur le rebord de la fenêtre, il rêva longtemps sans amertume; il l'avait dit : l'art était le maître qu'il servirait désormais. C'est un maître sévère, mais qui sait récompenser ceux qui le servent sans arrière-pensée.

XXXIII

Le soleil de juin brûlait impitoyablement tout ce qu'il pouvait attraper au passage. Aussi Mrs Alcott s'était-elle munie d'un grand parasol blanc, doublé de lilas tendre, à l'abri duquel elle bravait la température. Ella Brigth avait aussi une ombrelle, moins monumentale, mais encore fort imposante. Très-pâle, la petite Ella, et très-amaigrie. Les douze ou quinze nuits qu'elle avait passées à veiller Frankley ne lui avaient fait de bien d'aucune façon.

Quelques dames parées de fraîches robes d'été semblaient avoir très-chaud ; les messieurs, en habit noir, étaient plus à leur aise. Enfin, les discours terminés, la bénédiction fut donnée ; chacun jeta une poignée de mortier, au moyen de la truelle en argent emmanchée d'ébène, sur la pierre toute blanche, neuve et appétissante, et on échangea des serrements de mains.

— La voilà donc posée, cette première pierre! dit un ami à Mrs Alcott.

Celle-ci serrait la main de Frankley d'un air sérieux qui valait toutes les paroles. Le héros de la journée se tourna ensuite vers Ella.

— Sans vous, dit-il en souriant, ni l'édifice, ni l'architecte n'auraient vu ce jour!

Elle répondit à son étreinte avec un joli sourire, pareil à ceux d'autrefois, mais si faible et, pour qui savait y lire, si navré!

Un lunch matinal fut servi sous une tente; car l'ardeur du soleil avait obligé les ordonnateurs de la fête à choisir le moment où il ne fait pas encore trop chaud. Les enfants de l'orphelinat actuel défilèrent sur le terrain où s'élèverait leur asile futur, en chantant un hymne, et les terrassiers commencèrent immédiatement les travaux. C'était une animation joyeuse, où rien ne trahissait pourtant le désœuvrement d'une fête. Au lieu d'être un prétexte à l'oisiveté, cette solennité se montrait l'initiative d'un travail.

Les voitures emmenèrent les invités, les curieux s'éparpillèrent, et Mrs Alcott remonta dans un landau où Ella s'assit près d'elle.

— Monsieur Frankley, vous n'allez pas vous en retourner à pied à la station? dit la fondatrice.

— Mais je présume que si, madame!

— Par cette chaleur? Je vous le défends bien! Venez ici, il y a place pour vous. Et, ce soir, vous viendrez souper avec nous; n'est-ce pas, Ella, cette journée ne peut pas finir autrement?

Ils retournèrent à la station et de là à Boston, sans se parler. Une sorte de torpeur avait succédé

chez les jeunes gens à l'anxiété de l'attente, et ils avaient tous deux l'air accablé ; Mrs Alcott, plongée dans ses méditations, gardait aussi le silence. Arrivés en ville, ils se séparèrent en se disant : A ce soir.

Horace, en rentrant chez lui, trouva nombre de cartes, et une superbe plante de serre, envoi de sa protectrice. Ces témoignages d'amitié le touchèrent profondément ; mais des souvenirs pénibles s'y mêlaient en telle quantité, qu'il eût préféré voir ce jour semblable à tous les autres.

Il s'était juré qu'il ne penserait plus à Katie, et toutes les fois que l'image de la brillante coquette revenait à son esprit, il la congédiait avec énergie. Mais il ne pouvait de même bannir sa pensée de John.

Son ami avait été trop mêlé à sa vie pour que le souvenir n'en fût pas réveillé par les moindres incidents ; en ce jour de triomphe, surtout, Horace ne pouvait s'empêcher de se dire que John eût été bien heureux... Sa place n'était-elle pas aux côtés de Frankley, dans cette circonstance où le talent de son ami recevait une consécration éclatante?

— Pauvre John! se dit Horace à deux ou trois reprises.

Cette pensée devenant importune, il se mit à sa table de travail, afin de la chasser à l'aide du plus puissant recours.

Mais comme il se penchait sur son papier, il

entendit s'ouvrir la porte de la rue. Un colloque à voix basse eut lieu dans l'antichambre; puis on frappa à sa porte.

Horace eut immédiatement l'intuition de la vérité. Son visage s'assombrit, tout son être se roidit; mais il regarda la carte qu'on lui tendait, et sut répondre d'un ton ferme :

— Faites entrer.

John May entra; la servante referma la porte, et les deux amis restèrent face à face.

— Horace! dit John d'une voix étouffée...

Que n'eût-il pas donné pour oser tendre la main à son camarade! Une étreinte eût remplacé tant de paroles... Mais l'attitude de Frankley glaçait le malheureux.

— Horace, reprit-il, le cœur gros, les lèvres tremblantes, je n'ai pas pu laisser passer ce jour sans vous voir... Comme vous êtes changé, mon pauvre garçon!

Frankley fit un signe de tête. Oui, son extérieur était changé, mais son âme l'était bien davantage!

— Je ne savais pas comment vous me recevriez, continua John enhardi, ni même si vous consentiriez à me voir... J'ai rôdé autour de cette maison tout le jour; j'ai failli sonner plusieurs fois... enfin, j'ai pris sur moi d'entrer... Ce n'eût pas été juste, Horace, que tout le monde vous envoyât des

compliments, et que moi seul je fusse banni...

Un mouvement de Frankley l'arrêta; il reprit d'un ton plus humble :

— Pour l'amour du bon vieux temps, *Auld lang syne*, Horace, il fallait vous faire savoir que le cœur de votre ami battait pour vous en ce moment... J'ai vu le temple... C'est hardi... c'est bien... je suis fier...

La voix de John s'embarrassa dans son gosier, et il s'écria tout à coup :

— Oh! mon ami! pourrez-vous jamais me pardonner?

Horace venait de passer par une épreuve difficile : la vue de May avait réveillé en lui une colère qu'il croyait endormie, et toute sa volonté n'avait pas été de trop pour l'éteindre; mais, lorsqu'il entendit évoquer le souvenir du bon vieux temps, son cœur se fendit, et l'exclamation tant de fois répétée dans la solitude lui revint aux lèvres : Pauvre John! Il sut pourtant la retenir.

— John, dit-il lentement, en voyant que je n'étais pas mort, je vous ai pardonné.

May étendit les mains, et les amis restèrent un instant debout, les mains nouées, les regards croisés, dans l'émotion douloureuse et profonde d'un acte qui les élevait tous deux si fort au-dessus du vulgaire, l'un par l'aveu de sa faute, l'autre par la grandeur du pardon.

— Asseyez-vous, dit Horace en se jetant dans un fauteuil. Dites-moi, que faites-vous?

— Je travaille, je travaille beaucoup... La vie est chère! On a beau gagner de l'argent, il semble qu'on en dépense encore davantage... mais j'ai des commandes, j'arriverai!

Il avait déjà cet air abstrait et harassé des hommes que l'on rencontre dans les rues de New-York, en bas de la ville, lorsqu'ils vont à leurs affaires. Des rides soudaines s'étaient creusées autour de ses yeux.

Malgré la maladie qui venait de ravager le visage d'Horace, celui-ci avait l'air beaucoup plus jeune sous ses cheveux blancs.

— Et vous, reprit May, vous voilà arrivé à la gloire... et à la fortune! j'espère. — Oh! si vous saviez avec quelle ferveur! — j'espère que vous serez un jour très-heureux...

— Ne parlons pas de cela, dit Horace de sa voix grave.

Il avait pris une autorité surprenante depuis son épreuve. Il parlait maintenant comme un sage, avec la modération et la fermeté de ceux qui ont traversé victorieusement la fournaise.

John sentit cette supériorité et n'en fut pas jaloux. Sans savoir au juste de quel prix son ami l'avait payée, il s'avouait à lui-même qu'il ne serait pas tenté de la lui disputer.

— Pourtant, reprit-il en hésitant, vous ne m'en voulez plus?

— Non, répondit Frankley.

John hésita, puis timidement :

— Et... à *elle?*

Horace se leva brusquement.

— Elle? dit-il. Jamais! Ne la nommez jamais! Que j'oublie qu'elle existe! Car si je m'en souvenais, j'oublierais qu'elle est votre femme, et j'en pourrais parler d'une façon que vous ne sauriez entendre.

— Vous la haïssez! dit tristement le mari de Katie.

— La haïr? Oh! non! je... — mais elle porte votre nom, John. N'en parlons jamais! Comme si elle était morte, entendez-vous?

— Elle en aura bien du chagrin! murmura May.

Horace, qui marchait à grands pas dans la chambre, se retourna brusquement pour le regarder. L'ironie cruelle de son regard s'éteignit dans un rayon de pitié; posant sa main sur l'épaule de son ami :

— Pauvre John! dit-il, contentez-vous de mon amitié. Vous y trouverez peut-être, un jour... des joies inespérées, conclut Horace, remplaçant par un autre, moins compromettant, le mot « consolations ».

L'entrevue ne pouvait durer; ils se séparèrent,

le cœur plein de choses inexprimées, qu'ils auraient peut-être l'occasion de se dire plus tard, de ces choses qui peuvent attendre, car elles sont éternelles, comme le repentir et le pardon.

XXXIV

— J'ai reçu une lettre bien extraordinaire! dit Horace en tirant un papier de sa poche.

Ils étaient assis sous la véranda de la délicieuse villa de Mrs Alcott, en vue de la mer, à quelques lieues au nord de Boston. L'orphelinat n'étant pas assez loin pour qu'il ne pût y aller aisément avec un bon cheval de selle mis par Mrs Alcott à sa disposition, spécialement pour cet usage, Frankley avait accepté de passer deux ou trois semaines en ce lieu, si favorable au complet rétablissement de sa santé.

— Extraordinaire! fit Ella en levant ses sourcils d'un air candidement étonné.

— Oui, c'est le seul mot qui puisse la qualifier.

— On vous demande de l'argent?

Horace ne put s'empêcher de rire, et Mrs Alcott sourit, du fond de son rocking-chair.

— Ce ne serait pas si bizarre! On prétend m'en donner!

— Il faut vous méfier, dit la bonne hôtesse.

Tous les trois rirent de plus belle.

— Pas tant! reprit Horace. Vous savez peut-être que je possédais une petite propriété dans le Sud? J'avais donné des pouvoirs à quelqu'un qui avait totalement négligé de se manifester à moi depuis le jour où je les avais envoyés. Eh bien, il s'est manifesté!

— Avec de l'argent? fit Ella d'un petit air de doute.

— Avec des masses d'argent! Il paraît qu'un tracé de chemin de fer a coupé en deux ma propriété, et qu'on a fait la gare sur mon terrain.

— On aurait pu vous en informer plus tôt! fit observer miss Bright.

— C'est effrayant, Ella, comme vous devenez pratique, et sceptique, et toute espèce de choses en *ique!* Évidemment, on aurait pu m'en informer plus tôt; mais mon homme m'avoue avec une ingénuité touchante qu'il a fait des pieds et des mains pour que le chemin de fer passât sur son terrain à lui. Voyant qu'il ne pouvait l'obtenir, — il y avait là, je crois, une question de viaduc, et, par conséquent, d'économie, — il a vendu mon bien le plus cher possible, afin d'avoir une grosse commission.

— C'est donc un honnête homme? fit la prudente Ella.

— Il paraît! Il m'engage d'ailleurs à aller vérifier tout par moi-même.

— Et moi, je vous engage à suivre son conseil, dit Mrs Alcott. Les travaux peuvent se passer de vous pour une dizaine de jours; il ne vous en faut pas davantage. Partez demain.

— Soit! dit Horace. Je pense que vous avez raison. Je serai demain à New-York, de façon à prendre le train du Sud le soir même.

Son regard tomba sur les mains d'Ella, qui tenaient une tapisserie. Ces petites mains tremblaient un peu, et l'aiguille ne se piquait plus dans la toile avec la même fermeté. Des mains il remonta au visage; le visage était empreint de cette douceur résignée, son expression ordinaire autrefois, dont il avait perdu l'habitude depuis qu'on avait posé la première pierre de l'orphelinat.

Mrs Alcott avait suivi ce regard; elle se leva doucement et rentra dans la maison.

Plusieurs voiles blanches erraient sur la mer, infiniment douce et bleue. Un bateau à vapeur passa dans le cadre fait à souhait par deux vieux ormes; son panache de fumée s'effila dans le ciel sans nuage, et ne fut bientôt plus qu'une ombre insaisissable sur l'azur.

— Ella, dit Horace, en s'asseyant sur un pliant, près de la jeune fille, êtes-vous contente que j'aie fait une bonne affaire sans le savoir?

— Contente? Oh! oui! Horace, très-contente!

— Alors pourquoi faites-vous cette petite mine

triste? Est-ce que, par hasard, ce serait parce que je vais m'absenter?

— Moi? Une mine triste? Certainement, Horace, j'aime mieux quand vous êtes là; c'est plus gai.

— Gai? Je ne sais pas! répondit l'architecte. Je ne suis pas précisément ce qu'on est convenu d'appeler un homme gai!... Mais cela veut dire, je suppose, que ma présence ne vous est pas désagréable?

— Certainement non! fit Ella, avec un petit rire nerveux totalement étranger à ses habitudes.

Horace prit un brin de laine, le roula deux ou trois fois autour de son index, puis le déroula et le remit dans la corbeille.

— Ella, reprit-il, écoutez-moi sans m'interrompre. Je n'ai rien dit plus tôt, parce que je n'étais sûr ni de l'avenir ni de moi-même; aujourd'hui, je puis parler. Vous savez quel chagrin j'ai subi; vous savez quelle en a été la cause; vous savez que j'ai aimé avec la plus ardente passion une femme qui ne le méritait pas. Je vous l'ai dit, Ella, je n'aimerai plus; la sainteté de l'amour est perdue pour moi; le ressort est brisé; jamais les émotions divines...

Il s'arrêta; le souvenir de son amour l'agitait encore comme au premier jour. Ce n'était pas Katie, peut-être, qu'il regrettait, mais certainement il regrettait l'amour.

La pensée que les émotions divines étaient

perdues lui causait une douleur infinie ; il sentait que la moitié de la vie est dans ces angoisses délicieuses, dans ces troublantes joies, et c'est avec une rage sourde qu'il songeait à celle qui lui avait ravi jusqu'à la jouissance amère de vouloir les revivre par le souvenir.

— Je n'aimerai plus, Ella, reprit-il après un court silence. Mais si mon cœur est flétri par l'amour, il est ouvert aux joies les plus douces de l'amitié... Vous souvient-il qu'un jour vous m'avez souhaité de ne pas vivre seul?

Ella fit un petit signe de tête. Quoi? avait-il déjà choisi celle qui serait la compagne de sa vie? Sous ce coup inattendu, elle pâlit d'une pâleur de cendre.

— Il n'y a qu'un être au monde, reprit Horace, devant qui je puis mettre mon âme à nu; un seul être connaît toutes mes peines et n'y a jamais touché, n'y touchera jamais qu'avec la réserve sacrée qu'on apporte au pansement des blessures. Un seul être m'a consolé et m'aime comme on peut souhaiter d'être aimé, alors qu'on ne peut plus aimer soi-même, — d'une tendresse douce et compatissante... Mais puis-je oser, Ella, offrir à une femme ce qui me reste de mon cœur, sachant que je ne pourrai jamais lui donner davantage ?

Il leva les yeux sur le doux visage, et le vit animé d'une beauté qu'il ne lui avait pas encore connue.

— Me prendriez-vous, Ella, tel que je suis? Sachant ce que vous savez, accepteriez-vous d'être la compagne de mon existence, afin que j'aie toujours à mes côtés quelqu'un pour me secourir et m'encourager?.

Elle le regarda bien en face et lui dit :

— Je vous prendrais infirme, — et méchant si vous pouviez l'être, — en souvenir de ce que vous avez été pour moi, aux heures de mes chagrins.

— Seulement, pour cela? Est-cela reconnaissance seule qui vous conseillerait de m'épouser? dit Horace.

Par un sentiment très-naturel, il souhaitait d'avoir plus qu'il n'offrait lui-même.

La jeune fille ne détourna pas ses yeux purs, bien que son visage fût couvert de rougeur.

— Je vous accepterai, si vous le demandez...

— Je vous le demande, Ella, comme une grâce!

— Je vous accepte alors, dit-elle, pour la bonne et la mauvaise fortune, non pas seulement parce que vous avez été mon ami aux jours de ma douleur, mais parce que je vous aime, comme une femme doit aimer son mari, fidèlement, et jusqu'à l'heure de la mort.

— Ella! dit Horace en saisissant les deux petites mains, je n'ai pas mérité cela!

La corbeille et la tapisserie roulèrent sur le plancher, et il s'assit tout près d'elle.

— Si, dit-elle, en appuyant sa tête mignonne sur

l'épaule de son ami. Vous le méritez, parce que vous méritez toutes les joies. Oh! Horace! si vous m'aviez aimée, c'eût été trop beau! Je n'étais ni assez belle ni assez brillante pour attirer l'amour d'un homme tel que vous! Mais être votre amie, votre servante au besoin, votre repos et votre consolation toujours, c'est encore beaucoup plus que je n'aurais osé espérer!

Pendant qu'elle parlait, ses larmes coulaient, légères et faciles, et pourtant si douloureuses! car au milieu de sa joie, son cœur se serrait : ce qu'elle donnait ainsi ne lui serait jamais rendu!

— Quel trésor vous êtes, ma chérie! dit Horace en essuyant les longs cils mouillés. Comment pourrai-je vous remercier de ce que vous faites pour moi?

— En étant heureux, cher Horace, aussi heureux que vous pouvez l'être encore. Toutes les fois que je vous aurai fait sourire, je sentirai que mon amour n'est pas perdu.

Se tenant par la main, ils se levèrent pour rentrer dans la maison. Mrs Alcott vint à leur rencontre, et son premier regard leur sembla une bénédiction.

— Elle veut bien être ma femme, dit-il simplement.

— Que Dieu soit avec vous! répondit la veuve en prenant leurs deux mains tendues.

XXXV

Horace partit le lendemain matin. Il espérait avoir assez de temps dans l'après-midi pour terminer ce qu'il avait à faire à New-York; mais son attente fut déçue, et, vers cinq heures, il comprit qu'il ne pourrait partir que par le dernier train. Il se décida à dîner à l'hôtel de la Cinquième avenue.

Il était curieux, presque sans s'en rendre compte, de voir quelles impressions il retrouverait dans ces murs, où il était débarqué à son retour d'Europe.

L'odeur des bananes était remplacée par celle des fraises; à cela près, la différence était peu de chose. Frankley se sentait trop de pensées graves pour s'arrêter à de menus détails; surpris de ne pas être plus ému, il acheva de dîner, et se rendit ensuite au promenoir, où il avait donné un rendez-vous d'affaires.

Le promenoir était presque désert, et les quelques personnes qui s'y trouvaient étaient visiblement des étrangers ou des voyageurs partant pour l'étranger. Les fenêtres, closes seulement par des stores, laissaient entrer un air moins étouffant que dans le jour, mais encore brûlant. Les becs de gaz

tremblotaient; tout avait l'air triste et morne, malgré l'abondance des lumières.

Tout à coup une dame entra, grande, svelte, l'air assuré, sous sa petite voilette noire : elle portait une toilette riche et voyante, bien faite pour attirer le regard; la perfection sculpturale de la forme se chargerait de le retenir. Elle s'arrêta sous un lustre, cherchant des yeux autour d'elle la personne qu'elle venait voir.

Frankley revenait sur ses pas, après avoir regardé dans l'escalier; ils se trouvèrent face à face, tout près l'un de l'autre, et ce fut lui qui tressaillit, comme frappé de la foudre.

— Monsieur Frankley, dit Katie, charmée de vous voir.

Il la salua froidement et voulut passer outre ; mais elle n'entendait point qu'on lui résistât.

— John m'a dit que vous me gardez rancune, monsieur Frankley, reprit-elle tranquillement. Vous auriez tort. Je vois avec plaisir que vous êtes remis de votre maladie.

Il la regarda, abasourdi de tant d'aplomb. Elle continua :

— Vos cheveux blancs vous vont très-bien. Cela vous fait un visage original, qui attire l'attention.

Horace fut honteux de s'être cru désarçonné. Les quelques spectateurs de cette scène les regardaient avec un intérêt languissant.

— John va bien? lui demanda-t-il brusquement.

— Mais oui, je vous remercie. Il est resté à la maison. Moi, je suis venue pour dire adieu à une amie qui part pour l'Europe ce soir même. Elle n'est pas encore ici. Vous construisez donc l'orphelinat de Mrs Alcott?

Elle avait son ancienne aisance, avec quelque chose de moins élégant, de moins raffiné. On eût dit que, n'ayant plus le même besoin de se contraindre, elle se laissait aller davantage à un fonds naturel plus grossier, plus audacieux.

— C'est fort bien, continua-t-elle sans attendre de réponse. On dit que ce sera très-beau. Tous mes compliments. Rien de nouveau?

— Si ! fit Horace, piqué de cette espèce d'agression. Il y a du nouveau. Je me marie.

Katie fit un petit mouvement involontaire; décidément le coup avait porté. Son ancien fiancé en ressentit une joie féroce.

— Vous vous mariez? fit-elle d'un ton détaché. Ah ! voyez comme c'est contagieux ! Ce doit être l'exemple que je vous ai donné ! Et peut-on savoir avec qui?

— Avec miss Ella Bright.

— Oh ! j'avais toujours pensé que c'était une femme comme celle-là qu'il vous fallait : incolore, un peu insipide; en un mot, toutes les vertus. Mes compliments, monsieur Frankley. Dites à Ella que

je lui souhaite beaucoup de bonheur. Excusez-moi ; voici mon amie.

Elle fit un signe de tête hautain et s'en fut au-devant d'une dame qui venait d'apparaître.

Horace la suivit des yeux, étonné de se sentir à ce point libre d'esprit et de cœur auprès d'elle. Non-seulement il la jugeait comme il eût fait d'une étrangère, mais il était même un peu écœuré de penser qu'il avait aimé cette femme aussi éperdument.

A présent qu'il la voyait dans son rôle de femme mariée, il se demandait si c'était son imagination qui l'avait trompé, ou bien si réellement elle s'était métamorphosée à ce point.

L'avait-il crue élégante et raffinée, ou bien l'avait-elle été? Et si elle avait pu l'être, comment ne l'était-elle plus? Si peu de semaines avaient-elles suffi pour faire perdre à cette fille le charme qui faisait passer sa hauteur pour de la dignité et son impudence pour de l'aplomb?

Pendant que le train l'emportait à toute vapeur vers Washington, par les courbes les plus hardies et les plus périlleuses, il tourna et retourna ces idées dans sa tête.

L'inévitable nègre vint organiser les lits dans le *sleeping-car*. Perché sur sa couchette élevée, il y attendit vainement le sommeil. Ce problème se tournait et se retournait devant lui, présentant ses faces

les plus inattendues, mais restant toujours aussi mystérieux.

Enfin, le jour vint; il put descendre de son perchoir, et les fraîches ablutions du matin dissipèrent la persistance de l'idée fixe. Lorsque, peu après, il repartit dans la direction du Sud, le mouvement de balancement de son fauteuil ramena les idées de la nuit; mais il possédait alors la lucidité du grand jour.

Les fantômes étaient impuissants, maintenant; il les faisait envoler à la moindre concentration de sa volonté. Tranquille, dans le calme intellectuel que donne l'impossibilité matérielle du travail, il examina son cœur, il fouilla au plus profond de sa conscience, et, sans surprise comme sans déchirement, il reconnut qu'il n'aimait plus du tout, mais du tout, Katie May.

A la même heure, la jeune femme pensait à lui, avec dépit. Qu'il ne l'aimât plus, c'était déjà une offense; qu'il n'eût même pas été troublé en la voyant, c'était une impolitesse; mais qu'il en épousât une autre, c'était positivement une grossièreté.

Comment! après avoir été son « beau » pendant près d'une année, il osait se permettre de se consoler sur-le-champ? C'est bon pour les « belles » de se marier quand bon leur semble avec un autre; mais qu'un homme se permette cela, c'est vraiment trop fort!

Et à force de ranimer sa colère, Katie en arriva à se dire que, si Frankley était mort de sa fièvre cérébrale, c'eût été beaucoup plus convenable. Cependant, comme il vivait, et que Mrs May n'y pouvait rien, elle finit par trouver une consolation : les cheveux blancs d'Horace étaient son ouvrage, et vraiment ce n'était déjà pas trop mal que d'avoir causé assez de chagrin à un homme pour le faire blanchir de la sorte avant l'âge de trente ans.

XXXVI

Horace revint de son expédition au bout d'une dizaine de jours; tout s'était arrangé à souhait, et même il avait conclu un marché avantageux pour la petite maison d'habitation dont il n'eût su que faire.

Ce n'est pas que le voisinage d'une station de chemin de fer ait rien de désagréable aux États-Unis. Les sifflets stridents de nos locomotives européennes sont remplacés par le branle d'une cloche en fer, dont la sonnerie donne au loin l'illusion de quelque fête villageoise; ce bruit, après tout, n'a rien de déplaisant. Mais Horace ne souhaitait pas de revenir dans ce coin de terre où rien ne l'atta-

chait. Ce qui lui restait de son cœur était un bohémien sans asile. Il n'avait plus, en dehors de l'art, qu'un désir : rendre heureuse autant qu'il le pourrait la douce créature qui lui donnait sa vie.

Il pensait à cet avenir, fait de deux dévouements différents, qui seul pouvait présenter, pour lui comme pour elle, quelque chance de bonheur, ou plutôt de repos, et de temps en temps, il se sentait honteux d'être distancé de si loin, dans cette lutte, par l'abnégation d'Ella.

Horace était pourtant certain de ne jamais être victime de la grandeur d'âme de sa femme.

Ce n'est pas peu de chose que d'accepter tout, quand on ne peut rendre qu'une faible partie de ce qu'on reçoit. De tels pactes se peuvent conclure, mais il est rare que l'un des deux ne s'en repente pas. Le plus souvent celui qui s'en repent est celui à qui l'on a donné; le mot le plus difficile à retenir sur des lèvres humaines, après : « Je vous l'avais bien dit ! » est : « Vous n'étiez pas forcé d'accepter ! »

Ce sont ces reproches qui, sous une apparence discrète, empoisonnent la vie des gens assez malheureux pour s'être laissé rendre service. Le fardeau de la reconnaissance est lourd pour bien d'autres que pour les ingrats; ceux qui ont reçu le bienfait savent ce qu'il pèse, lorsque le bienfaiteur manque de tact et de délicatesse.

Mais Frankley savait que d'Ella on pouvait tout

accepter. Non qu'il eût pénétré les profondeurs de cette âme exquise. Pas plus à lui qu'à tout autre (moins peut-être), la jeune fille n'eût voulu dévoiler les mystères sacrés de son amour muet. Elle lui avait dit qu'elle l'aimait, parce que c'était son devoir d'épouse; mais de quelle tendresse délicate, passionnée, infinie, — il l'ignorerait, quoiqu'il dût en recueillir le fruit à toutes les heures de sa vie.

Ella n'était pas de celles qui jettent leur âme à pleines mains devant les êtres chers. Son cœur était une fleur fermée, semblable à certaines orchidées magnifiques, dont la floraison se fait longtemps attendre, et parfois ne vient point. Si le soleil et la rosée, si la douce chaleur égale du foyer n'ouvraient pas sa corolle, le cœur d'Ella resterait à jamais inconnu à celui-là même qui l'aurait possédé tout entier.

Horace devinait confusément ces secrets. Dans la manière dont Ella l'avait accepté, il avait senti bien des choses non exprimées.

— Ah! se disait-il avec regret, si je n'étais pas ainsi brisé, flétri avant l'âge, quelle moisson d'amour j'aurais recueillie là! Quel malheur que tant de biens soient perdus! Mais elle, au moins, la chérie, elle aura tout ce que je puis encore lui donner : la sainte confiance, l'amitié parfaite, la connaissance de toutes mes pensées...

En repassant par New-York, il fut tenté par une

branche de muguets en grosses perles qu'il avait vue chez Tiffany; c'était si joli, si délicat, cela ressemblait tant à Ella! Ce bijou était très-cher, et, après en avoir demandé le prix, Horace sortit du magasin. Mais avant d'avoir fait dix pas, il rebroussa chemin et acheta le joyau.

— Si un objet de cette valeur avait plu à Katie, s'était-il dit, j'aurais été obligé de le lui donner. Comment pourrais-je me refuser le plaisir d'offrir un présent qui me plaît à Ella, qui ne demande rien ?

Ce fut le point de départ d'une résolution dont il fit une des règles de sa vie.

Quinze jours plus tard, ils furent mariés, chez Mrs Alcott, par un vieil ami de la famille Bright.

Ella, vêtue de blanc, était délicate et pure comme une fleur de cyclamen; son amie la regardait avec un visible plaisir, comme on regarde un objet d'art ou une plante précieuse. Nulle pompe n'entoura cette fête; lorsque le ministre qui les avait mariés eut pris congé, les époux se retrouvèrent seuls avec la veuve.

C'était un singulier mariage. Pas d'invités, pas de présents, pas de rubans ni de bouquets, sauf les roses blanches envoyées par Frankley. On n'eût jamais dit que dans ce salon tranquille deux êtres venaient d'être unis pour la vie. C'est avec un sourire d'aise qu'ils s'entre-regardèrent; cette solitude

et ce silence étaient les bienvenus pour des âmes pleines de sentiments élevés.

Le crépuscule descendait déjà, car le mois d'août était proche, et les nuits, plus fraîches, devenaient aussi plus longues; sous le gris du jour mourant, la voix mélodieuse et brisée de Mrs Alcott se fit entendre.

— Chers enfants, disait-elle, vous avez subi toutes les cruautés de la vie, hors une : que celle-là vous soit épargnée! Puissiez-vous vivre ensemble et, s'il plaît au Seigneur, mourir ensemble! Je ne vous souhaite pas de plus grande joie!

Les époux baissèrent la tête. Depuis qu'ils vivaient près d'elle, ils avaient appris à deviner combien de larmes secrètes étaient données chaque jour par cette femme bienveillante au souvenir de son autre elle-même, prématurément disparu.

— Et puis, reprit-elle après un silence, vous avez connu les jours difficiles; c'est un grand bonheur. Oui, mes enfants, c'est un grand bonheur que d'avoir appris combien les jours de soleil sont rares, et comment il faut s'y prendre pour livrer les combats de la vie. Vous avez été pauvres... Cela aussi, c'est un bien... Quand on est jeune, enfants, les épreuves sont des bénédictions, — elles nous apprennent à vivre... C'est plus tard que vous comprendrez cela : maintenant encore, vous êtes tentés de vous révolter quand l'épreuve est rude... Mais

vous serez deux, à présent... Ah ! quand on est deux, il n'est rien qu'on ne puisse supporter!

Un silence respectueux accueillit ces paroles, achevées à demi-voix.

Après un moment, Mrs Alcott continua :

— L'orphelinat est en bonne voie ; votre nom y restera attaché, Frankley. Je désire qu'il soit gravé sur une large pierre, en grandes lettres. On y mettra : « Ceci est la première œuvre d'Horace S. Frankley », avec la date du commencement et de l'achèvement de l'édifice. Il faut que les orphelins sachent le nom de celui qui leur aura fait une si belle demeure.

Horace se leva et baisa la main de la donatrice. Elle appela Ella du geste, et les retint tous les deux près d'elle.

— J'ai mis dans cette fondation un demi-million de dollars, dit-elle, indépendamment du terrain et des constructions. Le capital est chez Y... et Cie ; nul n'y pourra toucher ; les revenus en sont assurés, et mes enfants n'auront jamais à souffrir. Les anciens Grecs aimaient ce genre de renommée ; ils attachaient leur nom à quelque œuvre magnifique, estimant que ce n'est pas mourir sans postérité que de léguer à l'avenir les moyens de faire du bien, dans un édifice grandiose... Nous autres Américains, nous pensons de même. L'orphelinat Alcott empêchera de périr la mémoire de celui qui fut grand,

savant et bon... Il l'avait souhaité ; je ne suis que l'exécutrice de ses volontés.

Dans l'ombre croissante, Ella et Frankley entendirent bien la voix devenir plus touchante, mais ils ne purent voir les larmes qui sillonnaient le visage.

— Et maintenant, Ella, je ne vous ai rien donné... C'est parce que j'ai songé à l'avenir. Je vous ai nommée curatrice de l'orphelinat, où vous aurez un appartement. La profession de votre mari vous obligera sans doute à voyager ; mais vous aurez ici le logis et la vie, toutes les fois qu'il vous plaira d'y revenir. Horace sait quel est l'appartement que je vous destine : je lui ai recommandé d'en avoir bien soin...

C'était vrai; Mrs Alcott s'était particulièrement occupée de cette partie de l'édifice, à tel point que le jeune architecte avait cru préparer ce logis pour elle.

— Vous y reviendrez quand vous voudrez. L'été, il fera bon sous les arbres du parc, et mes orphelins seront toujours bienvenus au tendre cœur d'Ella. Maintenant, mes enfants, il est l'heure de partir. Allez! commencez votre nouvelle vie, et faites bon usage des grâces que Dieu vous a accordées!

Les jeunes époux quittèrent l'excellente femme, le cœur plein de pensées ardentes et généreuses. Quand ils furent dans le landau qui les emportait vers la gare, Horace dit à sa femme :

— Nous avons eu un jour de noces comme il ne s'en est jamais vu, Ella.

— J'espère que nous serons aussi des époux comme on n'en voit pas beaucoup, répondit-elle.

XXXVII

Plus de deux ans s'étaient écoulés; le mois d'avril jetait sur les campagnes du Potomac et sur les jardins de Washington une exubérance inimaginable de végétation.

De tous côtés, dans les squares, qu'on rencontre à chaque pas, dans les jardins de la Maison-Blanche, aux fenêtres, aux balcons des plus humbles maisonnettes, dans les petits parterres qui précèdent beaucoup de demeures, c'était une orgie de fleurs rouges, roses et blanches.

Les glycines se faisaient remarquer par un dévergondage de fleurs et de parfums sans précédent; les grappes, d'une forme si élégante, passaient par toutes les nuances du lilas, depuis le gris de souris jusqu'au blanc rosé le plus tendre, et s'étiraient indéfiniment, comme si elles étaient lasses d'être si lourdes.

Dans les parterres qui entourent le Capitole, cette fête printanière avait quelque chose de moins aban-

donné, de plus officiel. A force de tailler les buissons, les jardiniers avaient fini par les contraindre à fleurir décemment, et les gazons tondus faisaient honte à leurs bohèmes de frères, là-bas, dans les prairies, autour de l'obélisque, si épais, si durs, ces gazons, qu'un enfant s'y fût perdu.

Sous le soleil d'avril, chaud comme il l'est en juillet sur nos rivages tempérés, l'Obélisque se dressait orgueilleusement sur le ciel bleu. Si haut qu'il en paraissait mince, si puissant qu'il avait l'air tout naturel, il attirait invinciblement le regard par sa couleur bizarrement exquise.

Grâce à quel prodige cette masse de pierre semble-t-elle pour ainsi dire transparente? Où prend-elle les reflets qui lui donnent cette coloration étrange? Pas un nuage dans le ciel, pas un objet avoisinant sur la terre : le Capitole et l'Obélisque, à travers l'étendue de la ville, se regardent dans leur blancheur immaculée; mais si le Capitole est plus architectural, la masse aérienne de l'Obélisque possède un attrait plus mystérieux.

De quelque côté qu'on se dirige dans cette ville de Washington, conçue comme un parc, sur les plans d'un Français, le major Lenfant, on aperçoit cette grande aiguille; on veut s'en approcher, impossible! En été seulement les routes sont praticables; en hiver et au printemps, les crues du Potomac rendent inabordable le terrain sur lequel

il pose. Il n'en reste que plus étrange, plus irritant; on voudrait y toucher, comme un décor de féerie, pour s'assurer que ce n'est pas un trompe-l'œil et qu'il ne vous restera pas dans la main.

Le train s'approchait de Washington; aux premières heures du matin, Ella et son mari regardaient le Capitole se dorer peu à peu sur l'azur immaculé.

La voie ferrée décrit une grande courbe autour de la ville ; les voyageurs coupaient à chaque instant de longues avenues, aboutissant toutes au noble monument; la ville entière rayonne comme une étoile autour de ce centre, qui est aussi la tête et le cœur des États-Unis, puisqu'il contient les deux Chambres et la Cour suprême. Mais ces avenues étaient de simples tracés; des champs en pleine culture remplaçaient provisoirement les maisons de l'avenir, et c'était un spectacle fécond en pensées, pour un philosophe, que de voir le blé croître là où sous peu germeraient les richesses de l'industrie, de la science ou de l'art.

— Nous n'arriverons donc jamais? fit Ella en souriant d'impatience.

Encore quelques avenues, quelques champs, puis voici des maisons, modestes; c'est un quartier nègre, où le dimanche soir résonnent des chansons originales et curieuses, et enfin la gare, toute simple, sans prétention.

A cette heure matinale, la ville était très-tranquille, et pourtant gaie. Peu de magasins, point d'échoppes. De grandes maisons à l'air semi-officiel; des palais qui sont des bâtiments de l'État; des jardins, toujours ouverts, où les enfants jouent depuis l'aube; puis voici le Trésor avec sa majestueuse ceinture de colonnes. Les arbres sont en fleur, le soleil s'est levé, et la gloire du printemps pose sa couronne au front de la ville, nette et soignée comme un salon.

— C'est délicieux! s'écrie Ella.

Frankley sourit. Ce voyage, dont sa femme se promettait mille joies, ne lui offrait aucune surprise; mais le plaisir de ceux que nous aimons vaut souvent mieux que le nôtre. Depuis leur mariage, ils avaient dix fois projeté de passer huit jours à Washington, sans que les occupations de Frankley pussent jamais lui permettre d'emmener Ella. Cette fois, il avait pu, enfin, faire coïncider ses affaires avec son désir, et ils étaient partis comme des écoliers en vacances.

A peine avaient-ils fait toilette et pris un peu de nourriture qu'ils s'envolèrent de ci, de là, au hasard de leur promenade.

La ville ne s'est peuplée que d'un côté; le State Department et la Maison-Blanche ont forcément attiré la diplomatie et les fonctionnaires. C'est par là qu'il faut chercher les demeures somptueuses des ambassadeurs, aussi bien que les maisons particu-

lières de ceux que leurs fonctions retiennent à Washington, et qui s'y sont créé une installation définitive.

Ella s'amusait de tout; non que la richesse ou le goût extérieur fussent plus grands qu'à Boston ou à New-York; mais l'abondance du ciel et de la verdure, les voies larges, le moelleux bitume remplaçant sous les pieds le pavé désobligeant des autres villes, lui causaient un plaisir sans mélange.

Et puis, cet Obélisque inévitable qu'on retrouvait partout! Et les hauteurs qui entourent la ville d'un diadème verdoyant; et l'eau brillante du Potomac, qui coule paresseusement, ne pouvant se résoudre à abandonner ce beau site, tout cela lui donnait l'impression d'une fête charmante où un hôte invisible l'aurait conviée.

Après qu'ils eurent bien rôdé de square en square, Horace fit remarquer à sa femme qu'il serait pourtant obligé d'aller au Capitole.

Ella ne demandait qu'à l'y accompagner. Ils montèrent dans un des cabs qui sillonnent constamment les rues de la ville, et, pour un prix minime, se firent conduire à l'édifice où siégeait alors le Congrès.

Horace installa sa femme dans une des tribunes de la Chambre des députés, où elle trouva une nombreuse compagnie, et s'en fut à la recherche de ceux qu'il devait voir

Frankley n'était plus un débutant. L'orphelinat, terminé avec les derniers beaux jours de l'automne précédent, lui avait fait une réputation glorieuse. Les fortunes se font et se défont vite aux États-Unis; du jour au lendemain, il s'était vu accablé de travaux. On lui proposait actuellement de construire un théâtre dans une ville de l'Ouest, mais il préférait attacher son nom à un édifice plus vraiment artistique, où il pourrait donner carrière à son goût : il rêvait de bâtir un musée.

Comme il traversait pour la troisième fois la grande salle circulaire que couronne la coupole, il vit entrer un couple dont la tournure attira son attention, quoiqu'il n'eût pas encore vu les visages.

Quoi ! c'était John May ?

C'était lui, vieilli avant le temps, l'air soucieux, des rides au front, les cheveux déjà rares; l'expression ouverte de son visage avait été remplacée par une sorte d'inquiétude qui lui faisait regarder à droite et à gauche, comme en quête de quelque chose.

Sa vue consterna Horace. Depuis le jour où ils s'étaient serré la main à Boston, ils ne s'étaient plus rencontrés. Qu'auraient-ils pu se dire ? Ne valait-il pas mieux vivre éloignés l'un de l'autre ?

Katie était plus admirable que jamais. Elle s'épanouissait dans la pleine fleur de la beauté de la femme, et son visage annonçait qu'elle jouissait de

son triomphe. Sa toilette, trop riche pour cette heure du jour et pour la saison, était toute fraîche, toute neuve, tandis que les vêtements de son mari, quoique d'une coupe irréprochable, semblaient avoir été portés longtemps.

A leur vue, Horace faillit reculer; un mouvement instinctif de protection le dirigea vers la porte qui mène à la Chambre des députés; il voulait défendre Ella contre une agression possible, quoique invraisemblable...

Mr et Mrs May se dirigèrent du côté opposé, celui qui conduit au Sénat, non sans que Frankley eût entendu Katie dire assez haut, et d'une voix qui n'avait plus rien du charme d'autrefois :

— Vous ne voulez jamais m'écouter, John...

May jeta sur sa femme un regard que Frankley ne devait pas oublier. C'était l'appel désespéré d'un être aimant, injustement traité, et qui n'élève même plus la voix pour se défendre. Dans ses bons yeux de chien battu, prêt à lécher la main qui le châtie, Horace retrouva le regard qui l'avait tant ému lors de leur réconciliation. Cet air de repentir et de tendresse méconnue, c'était maintenant l'essence même de la vie de son ami.

— Pauvre John! pensa-t-il une dernière fois.

Frankley se sentait une impatience singulière de rejoindre Ella. Depuis quelque temps il s'ennuyait loin d'elle; chaque jour il pressait le pas davantage

en revenant au logis, qu'elle avait su disposer de façon à contenter tous ses goûts. Aujourd'hui il avait envie, il avait besoin de la retrouver : la rencontre qu'il venait de faire lui avait laissé une impression pénible qu'il ne pouvait analyser et dont il voulait se débarrasser.

Il l'eut bientôt retrouvée à l'endroit où il l'avait laissée; au premier signe, elle se leva et le suivit.

— Venez, chérie, lui dit-il en passant sous le sien le bras de sa petite femme.

— Qu'avez-vous, Horace? demanda-t-elle. Vous est-il arrivé quelque chose?

Ils arpentaient les grands corridors; Horace était pressé de sortir.

— Non, répondit-il, mais j'ai vu quelqu'un; je vous en parlerai plus tard. Maintenant, il faut finir nos affaires au plus tôt, et nous en aller d'ici.

Quand on est décidé, les affaires se font vite. En moins d'une heure, le jeune architecte eut terminé tout ce qu'il pouvait faire ce jour-là. Il se fit alors conduire avec sa femme au musée Smithson, où ils passèrent l'après-midi à examiner les très-curieuses collections ethnographiques et leur arrangement aussi rationnel qu'ingénieux, dû au professeur Mason. Quand il en fut temps, ils allèrent dîner.

Ella ne demandait rien, sachant que son mari lui disait toujours ce qu'il avait sur l'esprit. Après le

dîner, ils quittèrent leur hôtel et s'en allèrent dans un des squares avoisinants.

Ce n'était pas un des plus élégants; Horace avait ce soir-là une répugnance instinctive pour le gaz et la lumière électrique; il emmena sa femme dans un petit jardin presque inconnu, situé au bas des bâtiments de l'État; une fontaine qui depuis longtemps n'avait plus d'eau s'empoussiérait au milieu d'un gazon épais, vierge des ciseaux. Un banc s'abritait à souhait derrière un massif de pêchers du Japon, entièrement couverts de fleurs rouges, et pareils à des buissons de corail.

— On est bien ici, dit Horace, en s'accotant confortablement.

Il passa un bras autour de la taille de sa femme.

— Oh! Horace! si l'on nous voyait, fit-elle.

— On nous prendrait pour des amoureux. Je n'y vois pas grand mal; Ella, j'ai rencontré quelqu'un aujourd'hui. Vous savez qui?

Elle fit un signe de la tête. Quoique la nuit fût très-proche, on y voyait encore assez pour que, si près, il pût lire dans les yeux de sa femme.

— Oui, je l'ai rencontrée, avec son mari. En voilà un qui est à plaindre!...

— Il fait pourtant de très-bonnes affaires, à ce qu'on m'a dit, interrompit Ella.

— Ah! on vous a dit cela?

— Oui, cela m'a fait plaisir... à cause de vous...

Vous l'aimez pourtant toujours, lui, Horace?

Le bras qui entourait Ella se resserra un peu plus.

— Vous avez raison, et je suis bien aise de savoir qu'il gagne de l'argent... Mais, elle...

Un petit frisson très-léger courut sur les épaules d'Ella, et son mari l'approcha tout contre lui.

— Elle..., ça ne m'a rien fait du tout de la revoir. Ce n'est pas que je la déteste... non! Elle m'est indifférente; mais pour rien, rien au monde! je ne voudrais être à la place de John!

— Je le pense bien! fit Ella très-tranquillement.

— Et toute la journée, ma petite femme, j'ai songé à des choses extraordinaires! Vous rappelez-vous ce que je vous ai dit jadis, un soir qu'il y avait des masses de jeunes étoiles dans le ciel, comme en ce moment?

— Je me rappelle.

— Que mon cœur était brisé, et que je ne pourrais plus aimer jamais!

— Oui, fit Ella, de sa même voix tranquille.

— Eh bien! à force d'y penser, aujourd'hui, j'ai reconnu que je n'étais qu'une bête...

— Vraiment? dit-elle avec la plus profonde gravité.

— Et que le cœur ne meurt pas, et que la vie est pleine de ressources inattendues; et que j'avais le trésor le plus parfait qui fût au monde... qui est

vous, ma chère femme; et que... enfin, Ella, c'est très-ridicule pour un mari vieux de bientôt trois ans de dire cela à sa femme pour la première fois; mais vous ne m'aidez pas du tout, ma chérie... Vous ne voulez pas m'aider, bien sûr?

— J'en serais trop fâchée, dit Ella, immobile et attentive comme une petite souris.

— Eh bien, alors..., que je sois le plus heureux mortel qu'il y ait au monde, car vous m'aimez absurdement, Ella, et moi... moi, je vous aime!

— Et depuis plus longtemps que vous ne croyez, Horace, répondit-elle avec un soupir d'aise.

FIN.

PARIS. TYPOGRAPHIE E. PLON, NOURRIT ET C^ie^, RUE GARANCIÈRE, 8.

00102044

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 05 October, 2018